HÉLÈNE ALLATINI

MOSAÏQUES



N. R. C.



HÉLÈNE
ALLATINI

MOSAIQUES

Prix :
21 Francs

N. R. C.



050.2111

TABLE DES MATIÈRES

Imp. GAULIER, 11, rue Malebranche, Paris (5e)

ERRATUM

Page 38, ligne 23, *lire :* le Musée.

Page 90, ligne 31, *lire :* Rond-Point, *au lieu de :* Ront-Point.

Page 93, ligne 10, *lire :* la jeune comtesse.

Page 136, ligne 7, *lire :* votre frère.

Page 170, ligne 25, *lire :* mon ami, *au lieu de : mon* ami.

Page 174, ligne 10, *lire :* Campo dè fiori.

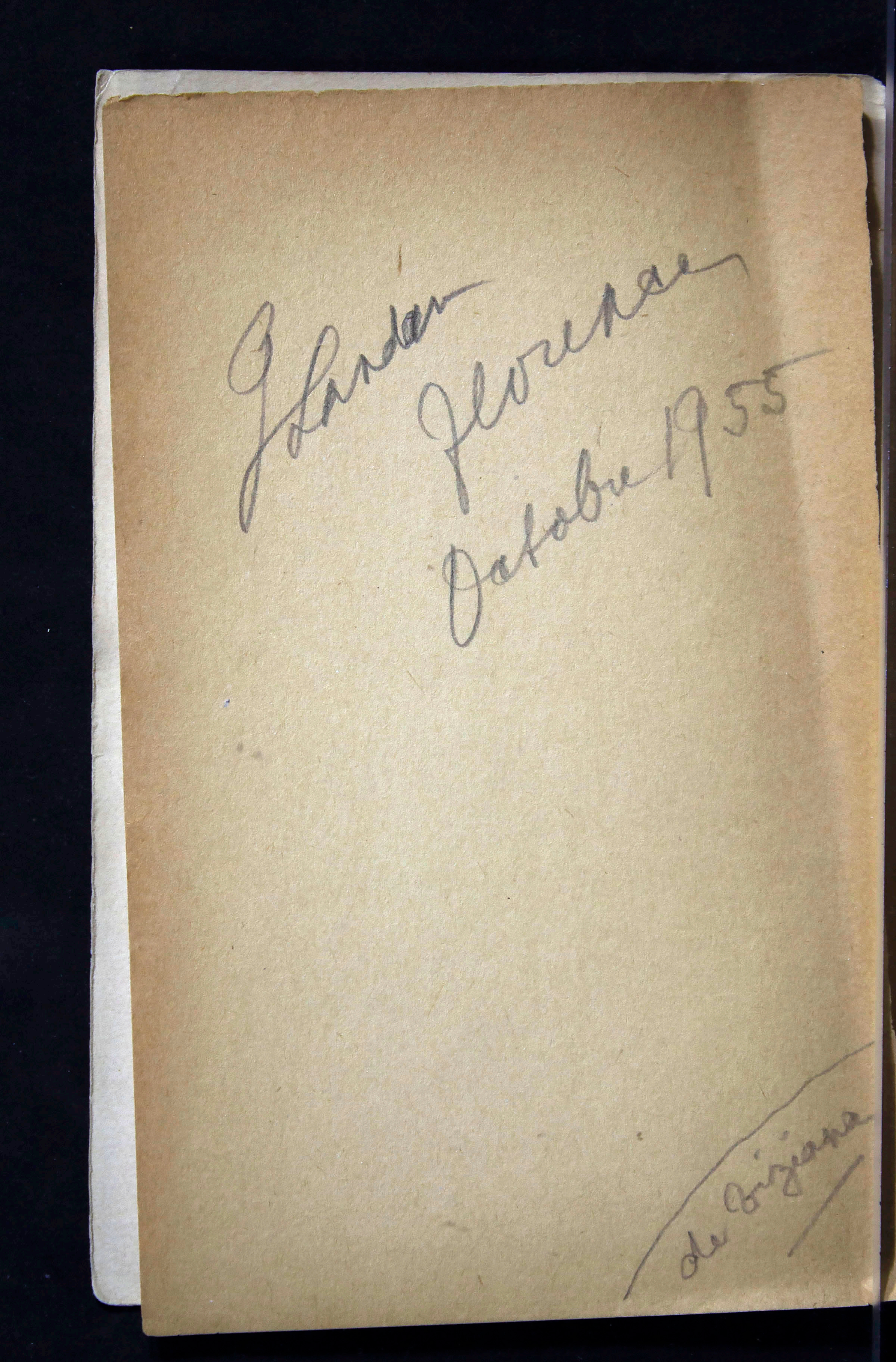
Page 205, ligne 22, *lire :* le tableau.

Page 215, ligne 2, *lire :* sans les revoir.

Page 221, ligne 17, *lire :* sommités.

Page 257, *rétablir comme suit le début du troisième paragraphe :*

Chiens et chats, qui savez comprendre les humains, combien les hommes seraient plus heureux s'ils apprenaient à vous apprécier et savaient ce que vous pourriez apporter de réconfort à leur existence.



G. Landau
Florence
Octobre 1955
de Crijana

MOSAÏQUES

HÉLÈNE ALLATINI

MOSAÏQUES



Éditions de la
NOUVELLE REVUE CRITIQUE
12, rue Chanoinesse, PARIS IVe

IL A ÉTÉ TIRÉ, EN OUTRE DE CET OUVRAGE, 25 EXEMPLAIRES SUR ALFA NAVARRE, NUMÉROTÉS DE 1 A 25.

Pour Eric.

AVANT MOI

Par un clair après-midi de décembre 1796, deux voyageurs parcouraient à cheval la route qui mène de Francfort-sur-le-Mein à Wurzburg. Partis la veille, dès l'aube, ils avaient passé la nuit dans une auberge d'Aschaffenburg et espéraient atteindre Höchberg, faubourg de Wurzburg, avant la fin de la journée.

Le plus jeune des cavaliers, qui montait un cheval gris pommelé, paraissait à peine âgé de vingt ans. De taille moyenne, il était si élégant et bien proportionné qu'il semblait grand. Vêtu d'un carrick brun clair, il portait des bottes noires sur des culottes de peau. Son visage ovale au teint mat, aux traits fins et réguliers, était éclairé par de superbes yeux noirs en amandes. Il avait le nez légèrement aquilin, une bouche aux lèvres très rouges et bien dessinées, les dents éclatantes et une masse de cheveux mordorés que recouvrait

un bonnet de castor. Son compagnon, plutôt trapu, à la face joviale et rubiconde, avait dépassé la cinquantaine. Il portait la coiffure à marteaux, à l'ancienne mode, les cheveux attachés sur la nuque par un ruban de faille noire. Tout en flattant, de temps à autre, le col de son cheval, un bai-brun, rond comme lui, il lançait un regard attendri sur son jeune maître qui chevauchait à son côté, absorbé dans ses réflexions. Le premier de ces deux hommes se nommait Jacob-Hirsch Kann, fils unique du banquier Isaac-Jacob Kann, habitant « la maison de pierre » de la rue aux Juifs de Francfort. Son père, légèrement souffrant, l'envoyait à Fürth, pour traiter une affaire à sa place. En réalité, le financier saisissait ce prétexte pour permettre à son fils de voler de ses propres ailes, sous la surveillance de son vieux serviteur Bernhard qui l'avait vu naître, et auquel la mère du jeune homme avait fait mille recommandations au moment du départ.

Le jeune Jacob se sentait tout fier de son indépendance et de la mission qui lui avait été confiée. Tout en chevauchant, il se laissait aller à ses pensées; elles lui faisaient oublier le froid et la longueur de la route. Il songeait, avec satisfaction, que dans sa poche gauche, sous son triple collet, il portait la lettre d'introduction du rabbin Pinchas-Hirsch Horowitz, vieil ami de son père, et que, grâce à cette lettre, au lieu de dormir dans une auberge inconfortable, comme celle qu'ils venaient de quitter, il avait la séduisante perspec-

tive de passer une nuit agréable dans la maison du riche Löb Koppel de Höchberg. Il « réalisait » qu'il allait franchir aujourd'hui le premier pas de sa carrière d'homme, qu'il devenait indépendant et qu'il lui faudrait désormais endosser les responsabilités que lui imposaient une vieille tradition et toute une lignée d'ancêtres dont il ne pouvait qu'être fier. Il se souvenait des récits que lui en faisait son père, au cours de son enfance.

L'histoire de leur famille pouvait se retracer jusqu'au quinzième siècle, parce qu'elle faisait partie des toutes premières familles juives installées en Franconie. Le quartier juif avait été incendié à plusieurs reprises, ses habitants persécutés sans arrêt pendant plusieurs siècles, mais la colonie tenace — comme toute cette race à travers l'histoire — reconstruisait sans cesse le vieux Ghetto, où régnait une atmosphère d'âpreté, de crainte, de ruse, de sagesse et d'érudition, qui en faisait l'artère d'où coulait le plus intensément la vie de la ville libre de Francfort.

L'histoire la plus ancienne, dans les souvenirs du jeune Jacob, était celle d'un ancêtre qui avait été bouffon de Charles-Quint. Une délégation de Juifs francfortois était venue demander audience à l'empereur pour lui adresser une requête; ce jour-là, Charles était en proie à l'une de ses crises d'hypocondrie pendant lesquelles personne n'osait l'approcher, sauf son bouffon. Celui-ci, doué d'un esprit subtil, eut alors recours à un stratagème. Il vint annoncer à son maître qu'on lui envoyait en

présent les plus étranges des animaux sauvages, capturés en Afrique, et qui, il en était persuadé, distrairaient son souverain. Ayant enfin réussi à éveiller la curiosité du monarque, il obtint de faire pénétrer les cages de fer dans le palais; mais au lieu des fauves annoncés, ce fut la députation des Juifs de Francfort qui en sortit et se jeta aux pieds de l'empereur, en lui présentant une pétition. Le souverain, délivré de sa mélancolie, grâce à ce spectacle inattendu, en rit de si bon cœur qu'il ne put refuser la faveur demandée.

Isaac Kann racontait aussi à son fils comment leurs ancêtres s'étaient distingués par leur richesse et leur puissance, entre 1550 et 1750 : comment, pendant ces deux siècles, ils avaient été les plus brillants représentants du corps des commerçants juifs, régnant à l'égal des princes, sur leurs coreligionnaires de la rue aux Juifs. Les tentatives ouvertes ou secrètes de briser leur pouvoir n'avaient pas manqué; il y avait eu de véritables révolutions, à cause d'eux, dans le Ghetto. Un de leurs ancêtres, Isaac-zur-Kann, — Isaac-à-l'Amphore — eut avec le Juif Abraham Drach, le grand financier de la Cour, une si violente dispute, qu'elle divisa toute la rue aux Juifs en deux camps ennemis et provoqua des querelles jusque dans la synagogue. Bien que le Conseil de Francfort imposât une amende de deux mille thalers à chacun des partis, il ne réussit pas à rétablir l'ordre et dut accepter, en 1678, qu'une Commission impériale fût nommée pour trancher le litige.

Après de longues péripéties, au cours desquelles les cadeaux faits aux juges jouèrent le plus grand rôle, la question fut réglée, en avril 1686, au détriment d'Isaac Kann et de ses associés. Malgré cette grave défaite, Isaac conserva son prestige dans la rue aux Juifs. En l'année 1681, à l'occasion du mariage de sa fille, il déploya un luxe tel, qu'il suscita une plainte et que la magistrature fut contrainte d'intervenir. La mascarade qui fut organisée à cette occasion par quelques-uns des Juifs, fut d'un faste extraordinaire. Avec les plus importantes familles juives, beaucoup de notabilités chrétiennes, de comtes et de seigneurs se trouvèrent au nombre des invités.

Les Kann faisaient partie de ces Juifs de Cour *Hoffaktoren* et *Kammeragenten* qui, au siècle de Louis XIV, étaient devenus bailleurs de fonds et fournisseurs des armées. Ils se rendaient de plus en plus indispensables aux princes allemands, et il n'y avait aucune Cour où ils n'eussent leur place. Autorisés à circuler librement, entrant au Ghetto et en sortant selon leur bon plaisir, ils pouvaient aller et venir d'une principauté à l'autre, vivre à leur fantaisie et se vêtir à leur guise. Jacob-Isaac Kann avait obtenu l'exploitation du monopole du sel en 1698. Il reçut et mit en circulation les billets de banque créés par l'Electeur Palatin. C'était une sorte de papier-monnaie. Les Kann procurèrent des fonds à un grand nombre de princes; ils furent, tour à tour, intendants du fils du Roi de Danemark, en 1607, du Margrave de Branden-

burg-Bayreuth, en 1701, de l'Electeur de Mayence, en 1705, puis de l'Electeur Palatin et des princes de Hessen-Darmstadt et de Saxe-Cobourg-Salfeld. Ce ne fut que vers le milieu du XVIIIe siècle qu'ils prirent le nom de Kann (*amphore*). Avant cette époque, ils se nommaient « zur Kann » (*à l'amphore*), d'après l'enseigne de leur maison. La plupart des Juifs d'Allemagne prenaient leur nom de leur enseigne, et les autres, moins nombreux, de leur lieu d'origine, de leur profession ou de leur surnom.

Le jeune Jacob évoqua ensuite le souvenir de ses grands-oncles Moïse et Baer-Loeb-Isaac Kann, ceux de ses ancêtres qui lui avaient laissé l'impression la plus profonde. Avec eux, la prépondérance des Kann dans la rue aux Juifs avait atteint son apogée et sa fin. Ils étaient de beaucoup les Juifs les plus riches de Francfort, avaient des relations avec les Landgraves de Hessen-Darmstadt, princes très dépensiers et toujours à court d'argent. Ils élevèrent les deux frères à la charge d'intendants et, en 1743, l'Electeur de Mayence leur confia le même poste. A cette date, celle de leur plus grande prospérité, ils possédaient un demi-million de florins.

Moïse Kann, l'aîné, était estimé non seulement comme homme d'affaires, mais aussi comme talmudiste érudit. Il était réputé le plus grand savant et l'homme le plus vénéré de sa communauté. Grand rabbin du comté de Hessen-Darmstadt, il ne se bornait pas à en porter le titre, il faisait

encore des cours aux étudiants. Sa femme, Sara, fille de l'illustre intendant impérial, Samson Wertheimer, fort érudite et versée dans le Talmud, lui prêtait son concours. Il fonda avec elle plusieurs institutions charitables, pour secourir les étudiants nécessiteux et doter les jeunes filles pauvres. Ce fut ce même Moïse qui, grâce à ses efforts, réussit à faire restituer à la communauté le Talmud et les anciens livres de prières qui lui avaient été confisqués, en 1721, à la suite de la dénonciation d'un certain Paul Christian, Juif converti. Les accusations et attaques de la famille Kulp contre Baer, le frère de Moïse, firent à ce dernier le plus grand tort et compromirent sa fortune. A sa mort, survenue en 1761, il ne laissa presque rien à ses enfants. Quant à Baer-Loeb-Isaac, qui fut, pendant plus de trente ans, le chef orgueilleux du Ghetto, le terrible acharnement des quatre frères Kulp eut raison de sa grosse fortune, ce qui l'amoindrit aux yeux de ses coreligionnaires. On l'accusa d'avoir mis la main sur les fonds de la communauté qu'il gérait. Le grand rabbin prononça contre lui la grande excommunication juive et, en 1764, quand il mourut, il ne fut pas enterré auprès de ses pères, dans le vieux cimetière israélite, mais dans une terre qu'il avait acquise antérieurement.

Malgré la chute de leur père, ses fils rétablirent leur réputation et refirent leur fortune. Depuis plusieurs siècles, les Kann avaient cherché à conserver leur argent et leur pouvoir par des

mariages consanguins. C'est à quoi songeait à présent, avec inquiétude, le jeune Jacob-Isaac Kann, et cette pensée le glaçait plus que la neige et le froid qui l'environnaient.

En ce temps-là, les enfants avaient l'habitude d'obéir sans objections à leurs parents; le jeune homme savait fort bien qu'il était le seul représentant mâle de sa famille et que son père le marierait le plus tôt possible, pour s'assurer une descendance. N'avait-il pas épousé, lui-même, sa cousine germaine Myriam Kann, richement dotée, qui lui avait donné trois beaux enfants et avec laquelle il vivait en bonne harmonie? La plus jeune de ses sœurs, Bella, n'était-elle pas promise à son oncle Moïse Kann, qu'elle acceptait docilement pour mari? Jacob passait en revue ses nombreuses cousines dont pas une n'éveillait en lui le plus léger sentiment d'amour. Cependant, doué d'une âme sensible et d'un cœur vibrant, il concevait le mariage comme un beau rêve et l'appelait avec toute la ferveur de ses dix-neuf ans. Il entrevoyait une longue vie de tendresse, aux côtés de celle qu'il aurait choisie par inclination, et non par une sorte d'arrangement pratique. Il était très pieux et pria en son cœur : « Seigneur, Toi qui as toujours protégé notre peuple, daigne étendre Ta bonté infinie jusqu'à l'humble créature que je suis. Comme jadis Tu guidas Isaac, daigne guider mes pas, et fais-moi rencontrer l'épouse que je souhaite, celle que j'aimerai, qui m'aimera, avec laquelle j'aurai des enfants conçus dans

l'amour. » Et le jeune homme évoquait la ravissante histoire du voyage d'Eliézer, de Cana à Nachor, en Mésopotamie, à la recherche d'une femme pour Isaac, son jeune maître. Peu à peu, le texte sacré revenait à sa mémoire :

« ...Il fit reposer les chameaux sur leurs genoux, hors de la ville, près d'un puits, au temps du soir, au temps où sortent celles qui vont puiser de l'eau, et il dit : « Eternel, Dieu de mon Seigneur Abraham, fais-moi, je te prie, rencontrer aujourd'hui ce que je désire... Que la jeune fille à laquelle je dirai : Penche ta cruche, je te prie, pour que je boive, et qui répondra : Bois, et je donnerai aussi à boire à tes chameaux, soit celle que tu as destinée à ton serviteur Isaac. »

La vive imagination de Jacob retraçait la scène d'une façon presque tangible. Il voyait, sur un ciel nacré, se détacher tout un essaim de jeunes filles. Elles étaient belles mais la plus belle entre toutes était Rachel, fille de Béthuel. Elle s'avançait, souple et gracieuse, au milieu de ses compagnes, une cruche de grès sur l'épaule. Son corps harmonieux se balançait au rythme de ses pas, tandis que tintaient doucement les anneaux de cuivre qui encerclaient ses chevilles et ses poignets. Sa bouche ressemblait à la fleur de grenade et ses yeux noirs brillaient comme deux étoiles.

Le jeune cavalier en était là de sa rêverie quand une exclamation de son compagnon le ramena à la réalité. Ils atteignaient le terme de leur voyage.

A l'heure où le crépuscule met des lueurs rouges

aux fenêtres et des reflets bleus sur la neige, les deux voyageurs entrèrent dans Wurzburg.

Le riche négociant, Loeb Koppel von Höchberg, était un bel homme dans la force de l'âge. Il accueillit Jacob avec empressement, et ses deux fils, Perez et Moïse, conduisirent leur hôte à la chambre qu'on lui destinait, l'invitant à se mettre à l'aise et à considérer leur maison comme la sienne. Le voyageur ne se fit pas prier. Il quitta sa pelisse humide, retira ses bottes et se réchauffa devant le poêle de faïence, où un feu de bois craquait gaîment et répandait une agréable odeur de résine. Après s'être débarrassé de la boue et de la poussière de la route, il échangea ses vêtements de voyage contre une chemise à haut col empesé et un habit de drap gris argent qui seyait à son teint mat et faisait ressortir sa taille svelte. Une culotte courte, des bas de soie et des souliers à boucles complétèrent l'élégance de sa tenue. Ainsi vêtu, il fit son entrée au salon. Son hôte, entouré de sa famille, le présenta à la maîtresse de maison, Madame Philippine, alors dans l'épanouissement de la quarantaine, et à sa belle-fille Blümle, femme de son fils aîné.

On fit cercle autour de Jacob, on lui posa mille questions sur Francfort, ses parents, son voyage. Le jeune homme y répondit avec une bonne grâce qui charma tout le monde. Puis il raconta qu'il désirait quitter Francfort et s'établir en France, pays libre, où il serait considéré comme un vrai citoyen; car, en Allemagne, à cette époque, les

Israélites n'avaient pas droit à la nationalité allemande; ils n'étaient que des Juifs résidant en Allemagne[1].

Loeb Koppel, qui l'écoutait avec attention, se retourna soudain en s'écriant : « Pourquoi Yetta n'est-elle pas ici ? Où donc est-elle encore passée ? »

Jacob crut qu'il s'agissait d'une petite chienne; il allait demander à quelle race elle appartenait, lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage à la plus jolie créature qu'il eût jamais vue.

C'était une toute jeune fille, presqu'une enfant. Elle portait une robe d'étamine rose et, dans les boucles brunes qui encadraient son pur et ravissant visage, une rose pâle était fixée. Sa bouche ressemblait à la fleur de grenade et ses yeux noirs brillaient comme deux étoiles.

Jacob la contemplait, ravi d'admiration.

— Pourquoi n'étais-tu pas avec nous, Yetta, pour souhaiter la bienvenue à notre hôte ? demanda Loeb Koppel sur un ton qu'il ne parvenait pas à rendre sévère, où donc étais-tu, mon enfant ?

La jeune fille rougit légèrement et balbutia :

— Pardonnez-moi, mon père, j'étais allée m'assurer que le serviteur et les chevaux avaient tout ce qu'il leur fallait.

A ces mots, Jacob sentit une onde de joie envahir son âme : il savait maintenant que Dieu avait exaucé sa prière.

— Veuillez excuser ma fille Henriette d'avoir

1. Ce n'est qu'en 1811 qu'ils obtinrent un état-civil et devinrent sujets allemands.

ainsi manqué à l'hospitalité, lui dit Loeb Koppel, elle n'a que seize ans et je l'ai beaucoup gâtée.

La jeune fille lui fit alors une révérence et lui sourit; et il sembla à Jacob que toute la grâce et la beauté de l'univers s'étaient concentrées dans ce sourire.

A peine s'était-il ressaisi qu'on vint annoncer le souper.

Placé à table entre Madame Philippine et sa belle-fille, Jacob dévorait des yeux Yetta, assise en face de lui, à la droite de son père.

De plus en plus ému, il répondait distraitement à ses voisines et ne touchait qu'à peine aux plats qu'on lui présentait. Mme Philippine avait composé le menu avec art. Réputée pour sa bonne table, elle se sentait atteinte dans son orgueil de maîtresse de maison. Seul, ce vieux rusé de Loeb Koppel avait deviné juste. Il adorait sa fille unique, venue au monde sept ans après deux fils; aussi n'admettait-il pour elle qu'un parti digne de sa beauté et de toutes ses rares qualités. Il avait déjà refusé plusieurs demandes en mariage, mais il venait de découvrir, en Jacob Kann, le gendre de ses rêves; et, à travers la table chargée de cristaux et d'argenterie, il observait avec satisfaction le trouble du jeune financier.

Yetta ne pouvait lever les yeux sans rencontrer le regard ardent du jeune homme; ses joues devenaient brûlantes et elle sentait se répandre en elle une émotion jusqu'alors inconnue.

Perdu dans son extase, Jacob allait jusqu'à

envier la rose blottie parmi les boucles sombres. Que n'eut-il donné pour être à la place de cette fleur et pouvoir approcher son visage du visage adoré!

Et les paroles du Cantique des Cantiques chantaient en lui :

Que tu es belle, mon amie, que tu es belle!
Tes yeux sont des colombes,
Tu me ravis le cœur par un de tes regards,
Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres
Suspendues aux flancs de la montagne de Galaad.
Tes lèvres sont comme un fil cramoisi
Et ta bouche est charmante;
Comme ton amour est meilleur que le vin!
Ta joue est comme une moitié de grenade,
Tes deux seins sont comme deux faons,
Comme les jumeaux d'une gazelle,
Qui paissent au milieu des lis.
Tu es toute belle, mon amie,
Belle comme la lune, pure comme le soleil,
Et il n'y a point en toi de défaut.

La matinée était déjà fort avancée quand les deux voyageurs quittèrent Wurzburg le lendemain.

Le vieux Bernhard, d'une humeur exécrable, grommelait contre ce retard ridicule qui les ferait arriver à Fürth à la nuit tombée. Il regrettait la diligence des précédents voyages et ajoutait qu'il faisait un temps « à ne pas mettre un Juif dehors ».

Le froid était, en effet, plus intense que la veille

et la neige s'était remise à tomber. Mais le jeune cavalier, sourd aux jérémiades de son compagnon, ne sentait ni le froid ni la neige, car, sur son cœur, à la place où reposait, la veille, la lettre du rabbin Horowitz, il portait le plus précieux des talismans, une rose fanée, enveloppée dans un petit mouchoir de dentelle.

. . . .

Ils se marièrent quelques mois plus tard. Ils furent très heureux et ils eurent beaucoup d'enfants.

Mon grand-père en était l'aîné.



Mon grand-père paternel était l'aîné de douze enfants — cinq garçons, sept filles — tous d'une beauté surprenante; lui seul, sans toutefois être laid, faisait exception à cette règle harmonieuse.

La plus belle de ses sœurs, Thérèse, avait épousé le banquier viennois Bernard Wertheim. La jeune femme se voyait entourée d'admirateurs dont le plus fervent était le duc de Reichstadt. Il l'accompagnait, le matin, au Prater, et ces promenades ne cessèrent que le jour où la maladie, qui devait emporter le malheureux prince, ne lui permit plus de quitter le palais de Schœnbrunn.

Quand Thérèse Wertheim attendit son premier enfant, sa mère et ses sœurs accoururent de Franc-

fort pour assister à ses couches. Entourée de ses filles, mon arrière-grand-mère reçut le vieux médecin dans un salon précédant la chambre de l'accouchée. Devant cet ensemble de beautés, il demeura un instant interdit et demanda : « De grâce, madame, veuillez m'éclairer... suis-je en ce moment dans l'Olympe ou à Vienne? »

Mon grand-père avait un caractère abominable. Il éprouvait une volupté sadique à dire des choses fielleuses à ses semblables et à inspirer la terreur autour de lui. On le redoutait dans le monde où, tantôt s'adressant à un père, il s'écriait : « Que vous être donc heureux, cher ami, d'avoir un fils aussi charmant. Je l'admirais, encore hier, au cercle, tandis qu'il perdait un paquet de billets bien gros pour un aussi jeune homme. » Ou bien, rencontrant une mère au bal : « Dans le cas où vous chercheriez votre ravissante fille, chère madame, je peux vous dire qu'elle est dans la serre, où le jeune Z. lui confie des secrets dans le creux de l'oreille, à ce qu'il m'a semblé... »

Il avait fait, à sa fille, un legs spécial, stipulant dans son testament que c'était « *pour la dédommager d'être aussi laide* ».

Pendant leur adolescence, ma mère et sa sœur Hélène passaient leurs étés à Baden-Baden. Terrorisées par la réputation de méchanceté du vieux monsieur, elles se cachaient derrière les gros arbres de l'allée de Lichtenthal, dès qu'elles le voyaient poindre à l'horizon. Il s'en aperçut, un jour, fit une scène à leur institutrice et se précipita ensuite

chez mes grands-parents maternels pour se plaindre de leurs filles et exiger une punition sévère. Plus tard, quand elles allèrent aux Italiens, où leur loge était contigüe à la sienne, au moindre geste, au plus léger chuchotement, il frappait rageusement la cloison et fulminait contre ces insupportables créatures, qui l'empêchaient de goûter en paix la musique, sa seule joie.

Malgré ces travers, c'était un homme d'une grande intelligence, très instruit et capable d'un élan de générosité.

Il s'était marié, à 28 ans, avec une toute jeune fille, Régine Goldschmidt, belle et blonde comme un matin d'été, dont le frère, le banquier Benedict-Hayum Goldschmidt, avait épousé, quelques années auparavant, Jeannette, l'aînée des sœurs de mon grand-père. Régine mourut à vingt-quatre ans, sur le point de mettre au monde son troisième enfant, et mon grand-père en conçut un affreux chagrin, qui ne réforma en rien son caractère acariâtre. Il se remaria, deux ans plus tard, avec une jeune Viennoise de vingt ans, Stéphanie Beer, jolie, bonne et remarquablement musicienne. Elle entoura de tendresse les deux petits garçons dont elle avait pris la charge et qu'elle aima comme ses propres enfants.

Après la mort du petit Frédéric, elle reporta toute sa sollicitude sur mon père, qu'elle éleva avec amour. Il lui rendit largement son affection et, même marié, ne laissa point passer de jour sans aller lui rendre visite dans son appartement

de la rue Boissy-d'Anglas. Excellente pianiste, elle cultiva en lui le goût de la musique.

Dans sa villa de Baden-Baden, elle s'entoura de musiciens connus et se lia intimement avec la famille Schumann. La veuve et les deux filles du célèbre compositeur passaient, chaque été, quelques mois chez elle. Elle protégea les jeunes artistes, les aidant à poursuivre leur carrière, mais ce fut surtout après la mort de son mari, car ce dernier, jaloux comme un tigre du Bengale et fort avare, lui avait rendu la vie très difficile. La seule personne qui eût raison de cet original fut sa belle-fille Henriette, dont la grâce et le charme avaient réussi à le subjuguer. Il montrait avec fierté, les pantoufles qu'elle brodait pour son anniversaire. Grand financier, comme son père, il perdit et refit trois fois sa fortune; par une étrange contradiction, il n'était avare qu'en période de prospérité; aussitôt ruiné, il devenait prodigue et distribuait le peu qu'il avait, avec une générosité incroyable; mais dès que la fortune lui souriait à nouveau, il reprenait ses habitudes parcimonieuses.

Son plus jeune fils, Max, le flattait par sa beauté et ses succès. Les rares jours où l'humeur paternelle était au beau fixe, ils s'en allaient tous deux déjeuner au Café Anglais, où le jeune invité, pour faire enrager son père, dont la pingrerie l'énervait, commandait des pêches, qui ne coûtaient pas moins de cinq francs l'une, en plein hiver. Tant qu'ils étaient dans le restaurant, mon grand-père n'osait rien dire, mais aussitôt la porte franchie,

il se lançait dans une semonce d'un vert acide, qui se poursuivait tout le long des boulevards. Il éclatait en reproches, accusant son fils de perdre la notion des choses et lui prédisant qu'il finirait comme feu son père, Jacob-Isaac, qui, vers la fin de sa vie, était persuadé qu'il possédait un derrière en verre de Venise et n'osait s'asseoir, de crainte de le briser.

Mon père naquit en l'année romantique de 1830.

Gai, plein d'esprit, élégant à l'extrême, il portait de longs favoris, s'habillait à Londres, se parfumait à la « White Rose » d'Atkinson et fleurissait sa boutonnière d'une rose rouge. Il était à la fois un financier remarquable et un musicien très doué. Fort instruit, il avait une rare facilité pour les langues et parlait couramment l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

A vingt-cinq ans, il épousa sa cousine germaine, Henriette Biedermann, qui en avait dix-huit. Elle captivait ceux qui l'approchaient par tout ce qu'elle dégageait de spirituel et de charmant. Admirablement faite, elle avait un teint éblouissant et une superbe chevelure acajou, ondulée, qui tombait jusqu'à ses genoux. On vantait partout ses dons pour la danse, le chant, la comédie, l'équitation, ainsi que sa façon de s'habiller, si personnelle et pleine de goût. A la couturière qui lui objectait que ce qu'elle commandait ne serait pas « *à la mode* », elle répliquait : « La mode?... Mais c'est moi qui la ferai! »

Quand cette radieuse créature s'annonçait chez mes grands-parents maternels, avec lesquels elle était en relations, c'était une véritable fête pour ma mère et ses sœurs. Elle s'intéressait à leur vie de jeunes filles et savait leur donner l'impression d'être une amie de leur âge. Il semblait qu'elle apportât la joie dans les plis de son ample robe à crinoline.

Mon père et sa femme passèrent l'été de 1864 à Baden-Baden. Un matin, au cours de sa promenade, mon père entendit de la musique et reconnut la Marseillaise jouée par l'orchestre du Casino. Comme il en manifestait sa surprise au chef d'orchestre, celui-ci répondit que l'Empereur et l'Impératrice des Français étant attendus pour le lendemain, il faisait répéter l'hymne national à ses musiciens, pour saluer leur arrivée.

— Permettez-moi de vous faire observer que ce serait une grave maladresse de jouer la *Marseillaise,* hymne républicain, pour accueillir des souverains impériaux. Il conviendrait, ajouta mon père, de jouer l'air national actuel : *Partant pour la Syrie.*

— Mais je ne connais pas le morceau dont vous parlez, monsieur, et n'ai pas le temps de me le procurer, répondit le *Kapellmeister* éperdu.

Mon père lui offrit alors de lui en noter la musique et de l'aider à en écrire les différentes parties d'orchestre.

Ils travaillèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

L'impératrice Eugénie, ayant eu connaissance de ce petit incident, désira remercier elle-même mon père. Un jour, à la promenade, elle se fit présenter le jeune couple et l'invita à ses fêtes des Tuileries.

La princesse de Metternich, ambassadrice d'Autriche, se chargea de la présentation officielle de la jeune femme à la Cour.

Conquise par le charme et l'esprit de celle-ci, la souveraine la convia quelque temps après à ses *petits lundis.*

On était alors à la fin de mars 1865 et la charmante Henriette attendait un quatrième enfant. Elle ne voulut pas renoncer à la première de ces réceptions intimes et, malgré sa santé fragile, s'y rendit avec un rhume commençant. Cette imprudence eut des conséquences fatales. Elle mourut au début d'avril, le jour du neuvième anniversaire de son mariage. Toute la société parisienne la pleura. Elle était aussi nécessaire aux siens qu'agréable au monde. Mon père l'avait beaucoup aimée quoique leur union fût un mariage de convenances.

Il se remaria quatre ans plus tard.

En épousant ma mère il faisait un mariage d'amour; il la rendit cependant beaucoup moins heureuse que sa première femme, la faisant souffrir presqu'aussitôt par ses pertes au jeu ou ses infidélités. Dans sa naïveté ma pauvre mère avait banni de la maison toute carte à jouer, croyant ainsi supprimer la tentation; mais cette tactique ingénue

était des plus maladroite, car elle produisit l'effet contraire. Mon père et son frère Max se dédommagèrent au Cercle et jouèrent des sommes souvent énormes qui, plusieurs fois, faillirent les ruiner. En 1879 mon père perdit un million au baccara, au Cercle de la rue Boissy-d'Anglas. Jamais pareil exploit ne s'était vu. En l'apprenant, ma mère fit une fausse couche. Pour marquer son ressentiment, elle cessa d'adresser la parole à son mari. En vain épuisa-t-il toute la gamme de ses séductions, la pauvre femme, indignée par ce manquement à la parole donnée et angoissée pour l'avenir de ses enfants, résista stoïquement. Mon père eut alors recours aux grands moyens. Il se traîna à genoux, les mains jointes, du salon jusqu'au lit de sa femme, suivi de ses six enfants, agenouillés comme lui. A la vue de cette procession ma mère fut désarmée et sourit au coupable qui, comme de coutume, jura de ne plus récidiver.

Il était d'ailleurs sincère chaque fois.

Mais, tout joueur, coureur et distrait qu'il fût, il se faisait facilement pardonner ses erreurs par son charme et son exquise bonté.

Beaucoup de travailleurs modestes ont pu, grâce à lui, s'établir et prospérer. Pour n'en citer qu'un exemple : mon père avait confié la transformation d'une parure de sa première femme, à un jeune bijoutier en chambre qu'on lui avait recommandé. Emerveillé par son talent, il lui avança la somme nécessaire pour lui permettre de s'installer au Palais-Royal. L'argent prêté fut remboursé en

peu d'années, le petit artisan ayant réussi au-delà des prévisions les plus optimistes. Il est aujourd'hui l'un des plus grands joailliers de Paris.

Mon père s'intéressait à l'instruction féminine et déplorait qu'elle tînt si peu de place en France. C'est ainsi qu'il aida à fonder l'Ecole de Sèvres et le Collège de Sévigné dont il s'occupa avec le dévouement le plus entier et le plus constant. Des centaines de femmes lui doivent l'instruction qu'elles ont reçue et sont, sans le savoir, ses obligées. Il avait le sentiment clair de la responsabilité qu'impose aux privilégiés de la fortune, la situation qu'ils occupent dans le monde. Il voulait être un homme utile et il le fut dans la plus noble acception du terme. Il donnait son argent sans compter et — ce qui est plus rare — il donnait aussi son temps et sa peine; toujours prêt à se charger des fonctions les plus difficiles. Sa manière de donner doublait le prix du bienfait, tant il y mettait de délicatesse et de bonne grâce. Toutes les misères humaines excitaient sa sensibilité. Il estimait que le devoir de tout homme était de s'appliquer à les guérir.

En 1883, il fut nommé secrétaire général de l'Alliance Israélite, dont il s'occupait activement depuis 1876. Il avait été chargé, en 1878, avec deux autres membres du comité, d'aller soutenir la cause des Israélites d'Orient auprès des plénipotentiaires de l'Europe, réunis à Berlin.

Cette démarche aboutit à un véritable triomphe de la vérité religieuse; l'égalité des individus, sans

distinction de race ni de religion, fut inscrite au traité de paix.

Malheureusement, mon père eut la déception de voir détruit le résultat de ses efforts en ce qui concernait les Juifs de Russie. Ceux-ci, fuyant la persécution, arrivèrent en masse à Paris, où un comité de secours fut constitué. Mon père y consacra son activité infatigable.

A l'œuvre officielle de l'Alliance, sa nature aimante avait ajouté des initiatives personnelles : il avait institué une récompense pour les élèves de ces écoles; chaque lauréate recevait de lui une montre en or, après ses succès aux examens. Il était l'ami et le conseiller des institutrices, les visitait, les invitait chez lui. Il agissait de même envers les étudiants pauvres, auxquels il consacrait tous ses dimanches. Il les invitait à déjeuner chez lui, par roulement, et occupait leur après-midi, soit en les envoyant au théâtre ou au concert, soit en organisant des jeux. Il devenait ainsi leur confident, tout naturellement, et pouvait les aider de ses conseils éclairés et de ses encouragements.

J'ai déjà dit que mon père aimait passionnément la musique; il avait formé un quintette qu'il réunissait tous les vendredis soirs, avenue du Bois; la partie de piano était tenue par lui. Il possédait aussi une voix chaude dont il se servait à ravir. Il fut lié avec plusieurs musiciens célèbres : Mendelssohn, Rubinstein, Offenbach, Meyerbeer, Sarasate. Ce dernier habitait souvent chez nous, quand il venait à Paris. Dans sa jeunesse, mon père avait

connu Frantz Liszt et avait souvent vu Schumann, quand celui-ci venait rendre visite à sa mère.

Il eut aussi le privilège d'entendre un soir Chopin; c'était à une réunion intime où son père l'avait emmené. Il n'oublia jamais l'impression profonde que lui laissa le divin compositeur et ne put, par la suite, supporter d'entendre ses œuvres exécutées par d'autres artistes.

Mon père avait un cousin nommé Jules Beer, qui composait d'assez médiocre musique. Celui-ci, neveu de Meyerbeer, profita de cette parenté pour écrire une marche funèbre à l'occasion de la mort du grand musicien. Il vint la soumettre à Rossini qui lui répondit : « Pas mal, pas mal, cher monsieur, mais combien elle eût été meilleure si vous fussiez mort et que Meyerbeer l'eût composée pour votre enterrement. »

Malgré sa profonde bonté, mon père se plaisait à taquiner son entourage et surtout ma mère, qui n'avait aucun sens de la plaisanterie. Les étrangers eux-mêmes en étaient victimes. Tous les jours, à la Bourse, un financier avait l'indiscrétion de se tenir derrière lui pour lire les dépêches qu'il recevait et en faire son profit. Après plusieurs remarques sans résultat, mon père résolut de punir cet agaçant personnage. Il se fit donc envoyer un faux télégramme; l'indésirable lecteur s'en inspira, comme à l'habitude, ce qui lui valut une opération désastreuse. Il comprit la leçon et laissa désormais mon père lire en paix son courrier.

Un autre de ses travers était son immense distraction. Il l'avait héritée de mon grand-père. Celui-ci possédait une maison de banque à Paris dont une succursale se trouvait à Gênes; c'est là qu'il expédia son fils pour l'initier à la finance.

Le jeune débutant écrivit un jour à son père pour l'informer qu'il venait d'acheter de la rente italienne. A cette nouvelle, mon irascible aïeul se précipita sur son écritoire, pour menacer son rejeton d'un rappel immédiat, s'il se permettait encore pareille initiative. Après quoi, il partit faire son tour à la Bourse, comme chaque matin. La rente italienne y était en pleine hausse. Vivement, il retourna chez lui et ajouta ce post-scriptum : « Imbécile, pourquoi n'en as-tu pas acheté davantage? »

Cette distraction, mon père me l'a léguée. Moins encore qu'à mon frère Arthur, toutefois, que le maître d'hôtel arrêta un jour sur l'avenue du Bois au moment où il partait en promenade, chaussé d'un soulier noir et d'un soulier jaune. Un matin mémorable, je le rencontrai moi-même, dans une allée du Bois, à bicyclette et coiffé d'un chapeau haut de forme...

Lâchement, je ne le reconnus pas.

Par un touchant accord, mes parents avaient décidé de donner les prénoms de leurs conjoints défunts, au premier fils et à la première fille qui naîtraient de leur union. C'est pourquoi ceux-ci furent nommés Henriette et Arthur.

Au moment de s'éteindre, mon père saisit entre les siennes les mains de la dévouée Lucy, notre intendante anglaise et lui murmura, les larmes aux yeux : « Combien il m'est dur de mourir sans avoir connu mon dernier bébé. »

Il ne saura jamais quel écho ces dernières paroles ont éveillé dans mon cœur.

DU COTE DE CHEZ JULIE

La famille de mes grands-parents maternels remonte au début du XVIIIe siècle. Elle était originaire du petit village de Kœnigswart, près de Tachau, en Bohème. Elle en avait pris le nom de « Kœnigswarter », ce qui signifie « gardien du Roi ». La synagogue de ce village date du XIIe siècle. Elle a été restaurée au XVIIe siècle et, chose curieuse, elle contient un autel chrétien, offert par les jésuites, en reconnaissance de l'aide que la communauté juive leur avait apportée, en facilitant leur fuite, au cours des persécutions qu'ils avaient souffertes. L'aïeul des Kœnigswarter avait cinq fils qu'il établit, comme banquiers, dans des villes différentes : Hanovre, Hambourg, Francfort, Vienne et Amsterdam. C'est dans cette dernière ville que naquit mon grand-père Maximilien, en 1817. Il fit un voyage à Vienne, lors de ses vingt et un ans, et y devint amoureux de sa cousine ger-

maine, Eléonore de Kœnigswarter (Lore), âgée de seize ans. Le mariage n'eut lieu que six ans plus tard, les sœurs aînées de la jeune fille devant être établies avant elle, selon la coutume barbare de cette époque. L'une d'elles, Clara, avait épousé Louis de Kœnigswarter, le frère aîné de mon grand-père, et les jeunes ménages se fixèrent à Paris, où ils prirent la nationalité française. Les deux frères y occupèrent des situations prépondérantes, grâce à leur remarquable intelligence.

Mes grands-parents menaient une vie intéressante, quoique très mondaine. Ils étaient intimement liés avec la famille Aguado, le baron Haussmann et le comte Ducos, ministre de la marine. Ce fut à un dîner chez ce dernier que Napoléon III rencontra Eugénie de Montijo et eut le coup de foudre.

Mon grand-père fonda un journal bonapartiste et devint membre du Corps législatif, où Jules Simon le remplaça, puis député de Saint-Denis et Conseiller municipal. L'empereur l'avait en grande amitié et le chargea de négocier divers emprunts avec des puissances étrangères. Il lui conféra le titre de baron, le seul titre français qui fut jamais porté par un juif; mon grand-père, dont l'unique défaut était une tendance au snobisme, en fut très flatté et sema des couronnes partout. Napoléon III se promenait souvent entre le docteur Aguado et lui. Bismarck écrivait, lors d'un voyage à Paris : « J'ai encore rencontré ce matin, l'empereur flanqué de son médecin et de son

Juif! » L'impératrice, par contre, n'aimait pas mon grand-père; elle lui gardait rancune d'un incident, cependant bien innocent. Un jour, une manifestation éclata devant les Tuileries; l'empereur et l'impératrice étaient tous deux absents; mon grand-père qui se trouvait dans le Palais, craignant de voir les choses se gâter, monta prendre le prince impérial des bras de sa nourrice et, le présentant au balcon, à la foule amassée sous les fenêtres, fit ainsi cesser l'émeute et changer les cris hostiles en acclamations. L'impératrice ne pardonna jamais ce geste à mon grand père. Il fut, par contre, honoré de la confiance et de l'amitié de la grande-duchesse Stéphanie, qui appréciait sa haute intelligence et ses qualités de cœur; il allait la voir chaque année, à Bade, tant qu'elle vécut. Mon grand-père souffrit cruellement de la chute de l'Empire et, par fidélité au souverain qu'il avait servi et aimé, se confina dans un petit cercle d'amis bonapartistes. Cette attitude mettait hors de lui l'ardent républicain qu'était mon père. Le gendre et le beau-père se brouillaient constamment et ma pauvre mère, ainsi déchirée entre les deux hommes qu'elle chérissait, s'évertuait à négocier des réconciliations éphémères.

Mes grands-parents étaient d'une jalousie terrible et passaient leur vie à se faire des reproches et des scènes, tout en s'adorant.

Ma grand-mère me raconta l'histoire d'un bal masqué à l'Opéra, auquel elle refusa d'accompagner son mari, prétextant une indisposition,

mais, en réalité, pour y aller incognito le surveiller et voir comment il se comportait loin d'elle. Dès qu'il fut parti, elle enfila un domino rouge, se couvrit le visage d'un loup bordé de dentelle et se rendit au bal, où elle se mit à l'intriguer. Il fut très sensible à ses avances et y répondit par une cour acharnée, une demande de rendez-vous et un baiser prolongé le long du bras; mais, telle Cendrillon, elle réussit à s'enfuir, et à regagner le domicile conjugal, rue d'Astorg, où elle se dévêtit en toute hâte et se coucha, après avoir fourré son déguisement sous le lit, pour ne pas être découverte. Son mari arriva quelques instants plus tard. Elle se réjouissait déjà à l'idée de le confondre le lendemain, après un habile interrogatoire, quand, se baissant pour ramasser sa montre, il découvrit le stratagème, sous la forme d'un petit soulier de satin incarnat qui dépassait sous le lit. Il s'en suivit une gifle, des pleurs, des serments et ma tante Antoinette, neuf mois plus tard.

Ma grand-mère me raconta l'autre petite histoire que voici : sa belle-mère et sa belle-sœur, qui habitaient Amsterdam, firent un séjour à Paris. Malgré leur goût de l'économie, elle poussèrent l'extravagance jusqu'à commander des robes chez la couturière la plus en vogue de la capitale. Ces merveilles, l'une en gros de Naples violet et l'autre en reps vert, firent sensation à Amsterdam, où les deux dames étaient connues pour être d'ordinaire horriblement fagottées. Elles les portèrent à toutes les réceptions, pendant deux ans, puis, lors

d'un voyage à Vienne, les vendirent à une marchande à la toilette.

Quelques semaines plus tard, de retour à Amsterdam, elles se rendirent au théâtre, où une troupe de passage donnait une représentation de gala. Toute la ville s'y trouvait. Quelles ne furent pas la stupéfaction et l'épouvante des deux pauvres femmes, quand le rideau se leva et qu'elles reconnurent leurs robes, sur le dos des deux actrices qui remplissaient les rôles principaux. La salle entière les avait également reconnues et riait aux éclats. Mère et fille faillirent se trouver mal et quittèrent le spectacle avant la fin du premier acte.

En 1878, mes grands-parents avaient acheté une maison située au numéro 12 du quai de Billy, maintenant avenue de Tokio. Cette bâtisse en briques et pierres blanches alternées, la seule ainsi construite dans tout Paris, était l'œuvre d'un architecte écossais, qui dut abandonner ce principe de construction, à cause de son prix exorbitant. Elle avait été bâtie pour une famille péruvienne, les Calderon, qui, à peine installés, perdirent une de leurs filles, Hortense, mariée au baron Lefèvre. Elle mourut en voyage de noces. La grande salle des fêtes où la réception du mariage avait eu lieu quinze jours plus tôt, fut transformée en chapelle ardente pour les funérailles de la pauvre jeune femme. Les Calderon ne purent plus vivre dans cette maison et la vendirent à mes grands-parents. Elle s'élevait à l'endroit même où la marquise de Pompadour avait eu sa maison de plaisance, dont

le vaste jardin s'étendait jusqu'au numéro 22 du quai. Il en restait, comme vestige, un cèdre du Liban, que Bernard de Jussieu avait rapporté, et offert à la favorite du roi.

L'arbre a perdu son ancienne splendeur, ayant eu son sommet foudroyé au cours d'un orage.

Ce fut la célèbre cantatrice, Sophie Arnould, qui habita la propriété, après la Pompadour.

Mon grand-père ne profita pas de l'hôtel qu'il s'était tant réjoui d'habiter. Il mourut subitement d'une angine de poitrine, quelques jours avant d'y emménager, et ce fut son enterrement qui y fut célébré, tandis qu'il avait projeté d'y pendre joyeusement la crémaillère.

Anatole France, qui rendait souvent visite à ma grand-mère, y situa la demeure de la comtesse Martin-Bellême, l'héroïne du *Lys Rouge*.

L'Ambassade de Pologne occupa, pendant dix ans, cet hôtel et dut céder la place aux travaux de l'Exposition de 1937, qui en nécessitèrent la démolition. Mais les architectes respectèrent le cèdre, que l'on peut voir encore, actuellement, au coin de l'avenue de Tokio, devant de Musée des Arts Modernes.



Ma mère, Julie de Kœnigswarter, naquit à Ville d'Avray, en 1845. Elle était l'aînée de quatre enfants. C'était l'être le plus droit que j'aie jamais connu.

Elle ignorait le mensonge et n'aurait pu émettre une opinion contre sa conscience, ou contraire à ses principes. Elle joignait à cette qualité, celle d'une immense bonté. Plutôt petite, elle était ravissante, très cultivée et douée d'une mémoire merveilleuse. Je me la rappelle l'année même de sa mort, récitant d'un bout à l'autre *Zaïre* sans faire la moindre erreur; elle l'avait appris à l'âge de quinze ans.

Elle souffrait d'une timidité invincible qui la poursuivit toute sa vie. Cette infirmité naturelle avait été accrue par son éducation.

Elevée par un père débonnaire, qu'elle adorait mais qui n'avait rien à dire dans le ménage, et par une mère dure, égoïste, avare et autoritaire, elle eut, comme ses sœurs, une enfance triste et sévère, sans la moindre gâterie. Leur déjeuner du matin se composait d'une soupe et d'un verre d'eau rougie; elles recevaient, comme cadeau d'anniversaire, six faux-cols et des oranges et ne portèrent, jusqu'à leur entrée dans le monde, que des robes taillées dans celles de leur mère ou de leurs tantes. Un rayon de soleil éclaira cependant leur existence monotone; ce fut l'arrivée d'une jeune Anglaise de vingt et un ans, que ma grand-mère avait engagée comme gouvernante, pour son fils unique, mon oncle Maurice, alors âgé d'un an. Cette charmante créature, bonne, aimable et pleine d'entrain, transforma en une atmosphère de gaieté et d'affection cette triste ambiance et y apporta la joie de vivre, ignorée jusque-là par ces petites

filles de quatorze, treize et sept ans. La jolie Lucy devint aussitôt la favorite de la maison, et même celle de son autoritaire patronne, et fut l'amie la meilleure et la plus dévouée de ma mère, la seule personne à laquelle elle osa se confier entièrement et ouvrir son cœur, parfois si lourd.

Peu après son entrée dans la maison, la jeune Anglaise fut victime d'un drame. Le maître d'hôtel de mes grands-parents l'avait demandée en mariage, comme elle l'avait refusé, il en conçut un terrible dépit et résolut de se venger. Il s'arma d'un revolver et tira à bout portant sur la jeune fille, puis tourna l'arme contre lui-même et se fit justice. La pauvre Lucy resta, pendant plusieurs semaines, entre la vie et la mort. Elle avait été blessée à la poitrine et à l'épaule. On ne parvint pas à extraire la première balle, dont elle souffrit toute sa longue existence.

Ma mère fut brusquement lancée dans le monde brillant du Second Empire avant d'avoir atteint ses dix-huit ans. On peut imaginer l'effet que produisirent les bals et les réceptions de la Cour sur ce jeune être replié sur lui-même qui n'avait jamais quitté la salle d'études. Ses parents firent atteler jusqu'à quarante-cinq soirs de suite pendant cette saison, ce qui donne une idée de la vie mondaine de l'époque. Ces sorties furent d'abord un supplice pour ma mère, puis elle s'y habitua et y prit plaisir, aidée par ses succès de beauté et son goût pour la danse. On m'a souvent parlé d'un costume de *pêcheuse de perles* qu'elle porta à un bal costumé

de la Cour et dans lequel elle était si belle que l'impératrice la fit appeler pour la complimenter personnellement.

Un cousin germain de mon grand-père, Zacharie de Kœnisgwarter, qui habitait Francfort, était resté veuf avec un fils de quatre ans et ne s'était jamais remarié pour se consacrer entièrement à cet enfant qu'il adorait et qui réussit au delà de ses espérances. Arthur de Kœnigswarter devint un jeune homme, non seulement beau, mais doué des plus rares qualités : simple, sensible, intelligent, excellent fils et ami; l'immense fortune de son père ne l'avait en rien gâté et il était aimé de tous ceux qui l'approchaient. Il vit ma mère, s'en éprit follement. Leurs parents, étant d'accord, les fiancèrent. Ils se marièrent un an plus tard. Ce fut la première cérémonie célébrée au Temple de la rue de la Victoire, qui venait d'être terminé. Les jeunes mariés de dix-neuf et vingt-cinq ans, partirent en voyage de noces pour l'Italie, accompagnés de la fidèle Lucy. Sans la pensée de quitter son père et sa sœur Hélène, pour lesquels elle avait un véritable culte, ma mère eût été parfaitement heureuse. Il n'existait pas encore de trains confortables en Italie, à cette époque, et le jeune couple voyagea en diligence jusqu'à Rome. Il s'arrêtait en route dans des auberges plus ou moins primitives. Ayant fait halte, un soir, dans une petite hôtellerie qui bordait la route, ils entendirent, pendant le dîner, chanter d'une façon divine. Ma mère, habituée cependant aux

merveilleux chanteurs du théâtre des Italiens, en fut tout éblouie. Elle demanda au patron de l'auberge quel était l'artiste extraordinaire qui chantait ainsi, et il répondit : « C'est un des plus dangereux brigands du pays, Signora, il loge ici cette nuit avec ses hommes, mais vous pouvez dormir tout à fait tranquille : étant sous le même toit, vous êtes sacrée pour lui et il vous protègerait contre tout danger! » Malgré cette affirmation, ma mère m'avoua n'avoir dormi que d'un œil!

Le jeune ménage arriva à destination très fatigué et, quelques jours plus tard, Arthur de Kœnigswarter fut atteint du typhus, encore très fréquent à Rome. Les médecins italiens étaient alors dignes de ceux de Molière : malgré tous les soins qu'il reçut, le jeune homme expira au bout de huit jours de maladie. Il était marié depuis trois semaines.

Deux amis intimes de mon grand-père, l'ambassadeur de France en Russie, le duc de Montebello — fils aîné du maréchal — de passage à Rome, et le prince de la Tour d'Auvergne, ambassadeur de France en Italie, furent d'une bonté touchante pour ma mère, s'occupant de tout et ne la quittant qu'à l'arrivée de ses parents et de son beau-père.

Je ne sais ce que la malheureuse jeune femme, si peu préparée à la vie, fut devenue sans eux et la brave Lucy. Ce fut encore elle qui accompagna ma mère à Francfort, où elle alla habiter chez son beau-père, pour tenter d'atténuer la douleur du

pauvre homme qui avait perdu ce qui le rattachait à la vie. Il s'était pris d'une immense affection pour sa belle-fille, qui représentait tout ce qui restait du disparu.

L'existence fut pour elle pire que celle d'une nonne. Son beau-père passait ses journées au bureau et, quand il rentrait le soir, prononçait à peine quelques mots. La pauvre jeune femme n'était distraite de son chagrin que par la visite des tantes de son mari, qui étaient loin d'être divertissantes. Là encore, Lucy sauva la situation en suppliant mes grands-parents de lui envoyer ma tante Hélène, d'un an plus jeune que ma mère, qui vint partager sa vie, désormais moins lugubre.

Ils se trouvaient dans la merveilleuse propriété des Kœnigswarter aux environs de Francfort, la *Lœwenruhe* (*Repos du Lion*), leur résidence d'été, quand, un après-midi, ma mère fut priée par son beau-père de descendre au salon pour recevoir un visiteur de marque. Tout à son deuil et n'ayant vu personne jusque-là, elle voulut s'en abstenir. Son beau-père insista : il s'agissait du roi de Bavière. Ma mère descendit, couverte de crêpe. Louis II la regarda, s'inclina et demanda à brûle-pourpoint : « Madame, avez-vous un enfant ?... Non ? Quelle chance ! car belle comme vous l'êtes, vous allez pouvoir vous remarier bien plus vite ! » Elle éclata en sanglots et le roi, tout alarmé par le trouble qu'il venait de causer, lui envoya une corbeille de roses.

Au bout de trois ans, ma mère fit de fréquents et longs séjours chez ses parents, à Paris, et mon père, veuf depuis deux ans, s'éprit violemment d'elle. Mes grands-parents firent pression sur leur fille pour qu'elle acceptât ce mariage. Elle tenait encore trop au souvenir de son mari et écoutait les conseils de son beau-père, non qu'il fut opposé à l'idée de la voir se remarier, mais il trouvait désastreuse cette union avec un homme dont la famille, la fortune, l'intelligence et la séduction ne compensaient pas le penchant violent qu'il avait pour les femmes et le jeu. De plus, il était son aîné de quinze ans et père de trois enfants. Son beau-père commit, malheureusement, l'imprudence d'ajouter à ces sages conseils la menace de la deshériter, ce qui produisit sur une nature aussi désintéressée que celle de ma mère, un effet contraire à celui qu'il avait escompté. Elle céda à ses parents. Les fiançailles eurent lieu, mais furent rompues quelques semaines plus tard, mon père, malgré sa promesse de renoncer au jeu, ayant fait sauter la banque du Casino de Bade. Cependant, son charme et sa séduction avaient opéré et ma mère l'aimait. Elle avait juré à ses parents de ne plus le revoir, mais il mit tout en œuvre pour faire triompher sa passion. Il se promenait sous ses fenêtres, lui écrivait des lettres tendres et désespérées. Il les lui faisait parvenir par l'entremise de son fils aîné qui, lui aussi, ne souhaitait rien autant que ce mariage. Il finit par se faire, au bout d'un an, mon père ayant mené

pendant ce temps une « sainte » existence et prêté le serment de la continuer.

Zacharie de Kœnigswarter rompit toute relation avec ma mère et, modifiant le testament qu'il avait fait en sa faveur, laissa son immense fortune à des parents éloignés.

QUELQUES ONCLES ET UN COUSIN

L'ONCLE FRÉDÉRIC

C'était un petit garçon adorable, d'un an plus jeune que mon père, d'une beauté séraphique, aux grands yeux bleus, aux longues boucles blondes, si bon et tellement intelligent! Il était le portrait vivant de sa mère et, à cause de cette ressemblance frappante, son père l'idolâtrait, en souvenir d'elle.

Par un bel après-midi de juillet, les deux enfants, âgés respectivement de six et sept ans, avaient été emmenés par leur belle-mère chez une amie à laquelle elle rendait visite. Les deux jeunes femmes, installées au jardin, causaient, tout en prenant des rafraîchissements, tandis que mon père et son petit frère jouaient à l'ombre d'un prunier, sous la surveillance d'une jeune bonne, certainement distraite et probablement idiote. Le petit Edouard et le petit Frédéric furent tentés par les belles prunes violettes; ce dernier en avala une quarantaine, sans en cracher les noyaux. Il fut pris presque aussitôt de douleurs atroces et mourut d'une péritonite aiguë, quelques heures après.

Cet enfant délicieux, mort si tragiquement, devint un saint familial mais aussi une sorte de Croquemitaine dont le spectre auréolé surgissait ordinairement au dessert, au moment précis où l'on servait les fruits. Que ceux-ci fussent à noyaux ou à pépins, peu importe, l'oncle Frédéric était là, fidèle à son poste. Ma mère lui servait de médium. Nous avions dépassé depuis longtemps l'âge de raison qu'elle continuait à nous rappeler, méthodiquement, le danger consistant à avaler les fruits, sans prendre garde de bien les mâcher et d'en retirer toutes matières dures.

J'avais seize ans quand, un jour, la révolte éclata. Des pommes bonne-femme venaient d'apparaître sur la table, suivies de près par l'oncle Frédéric : « Faites bien attention, mes enfants, souvenez-vous de l'oncle Frédéric, un enfant si beau, si bon et si intelligent... » Je ne la laissai pas achever, je regardai mes frères et j'éclatai : « Maman, nous avons supporté l'oncle Frédéric jusqu'à présent, avec une patience édifiante, mais nous en avons assez. Nous admettons sa beauté et sa bonté mais, quant à sa fameuse intelligence, un enfant de six ans qui avale les prunes avec leurs noyaux, ça veut tout dire : l'oncle Frédéric était un sinistre petit crétin. »

Je crois que cette idée n'avait jamais effleuré l'esprit de ma mère, car elle n'osa protester que faiblement et, depuis ce jour, l'ombre de l'enfant blond quitta définitivement notre salle à manger.

Je l'évoque cependant au temps des quetsches, quand je passe devant un étalage de ces beaux fruits aux reflets d'aubergines.

J'ai conservé pieusement, comme une relique, sa timbale en vermeil et, l'hiver, j'y mets des violettes, comme un impôt que je dois en quelque sorte à sa mémoire. Cher petit oncle Frédéric, je te demande humblement pardon, je t'ai dépouillé d'une de tes trois auréoles, mais je t'ai laissé les deux plus précieuses — celle de la douceur et celle de la beauté — et je sens que si nous nous étions connus, nous nous serions beaucoup aimés.

L'ONCLE ISIDORE

L'oncle Isidore était le frère unique et puîné de la première femme de mon père. Il serait inexact de dire qu'il était « demeuré », mais il était resté puéril et ne se plaisait que dans la compagnie des enfants et des chiens qui, tous, l'adoraient. Il était blond, de taille moyenne, avec des yeux de myope, bleus clairs, à fleur de tête, abrités derrière de grosses lunettes d'écaille, ce qui le faisait ressembler à Schubert. Il aimait à porter un habit bleu et des gilets à fleurs. Il avait deux talents : celui de jouer au bilboquet de la main droite, tout en tenant, de la main gauche, une tasse de café pleine jusqu'au bord, sans en répandre une goutte, et celui de reconnaître, les yeux bandés, toutes les marques de chocolat qu'on lui mettait succes-

sivement dans la bouche. Il avait un caniche blanc qui s'appelait Napoléon et qu'il vouvoyait. Comme il détestait donner un ordre direct, il le donnait par l'entremise du chien, même dans sa correspondance; il disait, par exemple : « Napoléon, ne trouvez-vous pas que Maria devrait nettoyer le lustre du salon? » Ou bien il écrivait à sa bonne : « Napoléon désirerait que l'appartement fût prêt pour le quinze, date à laquelle nous avons décidé de rentrer. »

Il avait enseigné des quantités de tours à son chien et, quand il en était satisfait, il lui jouait du hautbois étant, comme la plupart des Viennois, excellent musicien. Napoléon, perché sur son tabouret particulier, en tapisserie à franges, l'écoutait en penchant la tête de droite, puis de gauche, à la façon des chiens intrigués.

L'oncle Isidore mourut jeune. Je ne l'ai point connu et j'ai classé cette lacune parmi mes regrets.

L'ONCLE LUDOVIC

L'aîné des demi-frères de mon père se nommait Ludovic. Quand sa mère fut enceinte de lui, elle éprouva une violente secousse, causée par la mort tragique de son petit beau-fils, Frédéric. La pauvre jeune femme s'en croyait responsable. C'est à cette cause qu'on attribua la laideur et le caractère excentrique de l'être hirsute, misanthrope et sauvage que fut mon oncle Ludovic. Son père le

détestait et le déshérita autant que la loi le lui permit. Pour réparer le dommage causé par cette injustice, la victime économisa de telle façon, qu'elle se trouva, en quelques années, à la tête d'une fortune égale à celle de ses frères. Le pauvre Ludovic se priva tellement pour atteindre ce but, qu'il ne mangea plus à sa faim et supprima le confort le plus élémentaire. Epris de la fille d'un professeur, celui-ci la lui refusa, déclarant qu'il ne reprochait rien au jeune homme, mais ne pouvait astreindre son enfant à « traîner la misère » dans une mansarde, avec un garçon aussi pauvre. Qu'eût-il dit s'il avait appris que ce prétendant possédait plusieurs millions. Il avait l'aspect si misérable que, le voyant un jour assis sur un banc, presqu'en guenilles, les semelles trouées, un enfant lui glissa deux sous dans la main. Bien loin d'être touché de ce geste, l'oncle Ludovic voulut se précipiter sur lui pour le battre; il jura de quitter un pays dans lequel on lui faisait pareil affront.

Après de brillantes études, il s'était consacré à l'astronomie. Etabli à Zurich, il y fit construire un palais dont le toit s'ouvrait la nuit, pour lui permettre d'étudier les astres. Il mena, jusqu'à sa mort, la vie d'un original, ne sortant pas pendant six jours consécutifs et partant le septième, sac au dos, dès l'aube, pour marcher pendant douze heures et ne rentrer que le soir, complètement fourbu. Il consentait à passer un mois chaque été à Baden-Baden, dans la villa de sa mère; il y supportait même le voisinage de ma sœur Eveline

et de son institutrice, fraülein Marie, qui, seule, avait réussi à vaincre sa timidité. Conquis peu à peu par ses grandes qualités et son érudition, il la demanda en mariage mais elle le refusa, par scrupule. Un peu plus tard, il épousa une jeune fille allemande, de trente ans plus jeune que lui, qu'il avait engagée pour tenir sa maison. Il ne lui adressa jamais la parole. Elle fut docile et endurante et lui donna cinq superbes enfants, qu'il se vantait de n'avoir jamais embrassés.

L'ONCLE ALFRED

Mon oncle, le baron Gustave S., avait commencé sa brillante carrière financière dès l'adolescence. Sa mère abandonna mari et enfants pour suivre son amant, qu'elle épousa après avoir divorcé. Mon oncle, l'aîné de trois fils, avait alors quinze ans. Il employa toute son éloquence pour tâcher de la détourner de son projet; il s'étendit même en travers de la porte, espérant qu'elle hésiterait à la franchir. La passion eut le dessus sur l'amour maternel et elle accomplit ce geste, qui devait demeurer à jamais gravé dans le cœur et l'esprit de l'enfant. Il en resta méfiant et cynique à l'égard des femmes et ne revint à de meilleurs sentiments vis-à-vis du sexe faible, qu'après avoir épousé ma tante Hélène, sœur de ma mère, être angélique, d'une élévation rare. A la suite de ce drame de famille, mon oncle se montra d'une

précocité géniale. Malgré son jeune âge, il entoura son père effondré et ses petits frères d'une sollicitude touchante, prit la direction des affaires, qu'il mania avec la capacité d'un grand financier et sauva la fortune paternelle, qu'il augmenta de trois millions en deux ans. Il géra, plus tard, celles de ses frères qui, grâce à lui, devinrent colossalement riches. Ma tante étant morte en couches, au bout de quinze ans d'union, mon oncle ne se remaria pas et éleva seul sa fille unique, de deux ans plus âgée que moi. Je passais souvent l'été dans sa propriété de Meidling, quartier de Vienne. Le parc était mitoyen avec celui du château de Schœnbrunn où nous nous promenions fréquemment, ma cousine et moi. Ma grand-tante Clara me racontait que, dans sa jeunesse, elle y rencontrait le duc de Reichstadt, au cours de ses promenades matinales avec ses sœurs et son institutrice; l'Aiglon arrêtait son cheval pour les laisser passer, une expression de grande mélancolie toujours empreinte sur son visage.

L'oncle Alfred était un des frères de mon oncle Gustave; je fis sa connaissance pendant un de mes séjours à Vienne. Depuis longtemps déjà j'avais entendu parler de son appétit féroce et de sa galanterie légendaire. Ma belle-sœur Marie m'avait raconté comment, le lendemain de son arrivée à Ischl, où elle avait passé l'été, un valet de pied fort élégant était venu lui dire que sa voiture était avancée et qu'il attendait ses ordres. Elle répondit, étonnée, qu'elle n'avait pas emmené

d'équipage et qu'il devait y avoir une erreur; le valet lui remit alors un billet charmant du baron Alfred S. disant qu'au lieu de lui envoyer des fleurs, il pensait lui faire plus de plaisir en mettant cette voiture à sa disposition pendant son séjour, et qu'elle veuille bien lui faire la faveur de la considérer comme sienne. Elle s'approcha alors de la fenêtre et vit une magnifique victoria, attelée de deux superbes trotteurs hongrois.

Cet homme aux gestes d'opulence orientale était malheureusement atteint d'une infirmité rare, dépourvue de poésie : la boulimie. Son appétit était proverbial et dépassait tout ce que l'on pouvait imaginer. Il mangeait facilement, pendant la nuit, un gigot qu'on mettait chaque soir, comme en-cas, dans sa chambre à coucher, avec un légumier débordant de pommes de terre et, chaque matin, il n'en restait plus rien qu'un os et des plats vides. « L'oie, disait-il, est un animal stupide. Une, c'est trop peu et deux c'est un peu trop. » Ma mère me raconta le désarroi de ma pauvre tante, le soir d'un grand dîner. Elle voulut jeter un dernier coup d'œil sur la table pour voir si tout était en ordre et, n'apercevant pas de pain à côté des assiettes, en fit la remarque au maître d'hôtel. Epouvanté, le malheureux jura avoir mis un petit pain rond, une tranche de pain bis et un longuet à côté de chaque couvert, selon l'usage en Autriche. A ce moment, un valet de chambre accourut et déclara avoir remarqué le baron Alfred, rôdant autour de la table. Ma tante se précipita

chez son beau-frère qui avoua avoir dévoré les 60 pains des invités. Ce fut alors la panique, car les convives arrivaient. Après de vaines démarches, on finit par trouver, dans un café, un patron complaisant qui se démunit de sa provision en faveur du dîner, et ma tante jura, mais un peu tard, de ne jamais laisser pénétrer l'oncle Alfred dans la salle à manger avant les repas! Cet homme était la terreur des maîtresses de maison et la joie des restaurateurs. La conséquence de ce régime alimentaire, allié à ses autres excès, eut pour résultat de le transformer en une masse informe, percluse de goutte et quasi tombée en enfance. Son frère l'avait recueilli, pour l'été, avec son valet de chambre Albert, son cocher Victor et deux médecins qui se relayaient auprès de lui. Le Dr Wolf, à la barbe noire, au teint blafard, grave et pédant, imbu de son importance et de sa responsabilité, était d'une sévérité draconienne à l'égard du malade, lui retirant les aliments de la bouche, tout en montant, autour de sa personne, une garde digne d'un détective. Par contre, le Dr Ostersetzer, petit, roux, rose et frétillant, à la mignonne moustache en brosse à dents, sympathique et optimiste, trouvait plus humain de lui laisser la dernière joie de son existence, fût-ce au risque de l'abréger. L'entourage de l'oncle Alfred était divisé en deux clans distincts, celui du Dr Wolf et celui du Dr Ostersetzer. Je faisais nettement partie du second clan. Les jours où le malheureux malade se trouvait sous la surveil-

lance du Dr Wolf, il prenait une expression sournoise et méfiante d'enfant pris en faute, tandis que les jours du règne Ostersetzer, il souriait béatement et ses yeux, bleu de porcelaine, brillaient d'une petite lueur de joie et de concupiscence. Le soir de mon arrivée à Meidling, j'avait trouvé l'oncle Alfred en larmes. Le dessert se composait de cornets en pâtisserie, remplis de crème fouettée. Il en avait déjà englouti dix-neuf, mais le Dr Wolf, survenu entre-temps, s'était énergiquement opposé à ce qu'il en avalât un vingtième. Le malade suppliait, le médecin s'obstinait et je trouvais cruel qu'après lui en avoir permis dix-neuf, on le laissât se désespérer ainsi pour un de plus. C'est alors que je me rangeai du côté Ostersetzer, auquel je demeurai fidèle.

Déclarant une guerre ouverte au Dr Wolf et le lançant perfidement dans des discussions physiologiques, j'en profitais pour passer, derrière son dos, de grosses tranches de Kugelhupf à l'oncle Alfred. Wolf verdissait de rage quand il me surprenait et courait me dénoncer à l'oncle Gustave, pour tentative d'assassinat. Après avoir absorbé jusqu'à douze tasses de chocolat à son petit déjeuner, le malade passait ses journées à construire des palais et des églises en petites briques de couleur, avec son fidèle valet de chambre, qui lui servait en même temps d'infirmier. Il faisait aussi de longues promenades en voiture, avec lui et l'un des médecins. Il était ravi quand ma cousine ou moi l'accompagnions.

Un peu d'exercice lui était indispensable et, comme ses pieds goutteux lui rendaient la marche très pénible, il opposait une résistance têtue à faire le moindre pas. On avait recours alors au seul être capable d'exercer une influence effective sur lui et dont il avait peur: c'était son cocher Victor, fils du cocher de son père et, en même temps, son camarade d'enfance. Ils se tutoyaient. Quand, lassé de discussions, on s'adressait à cette force centaurienne, Victor descendait majestueusement de son siège, le prenait à bras le corps, le soulevait de ses coussins et le posait à terre en criant : « Tu nous as assez joué la comédie, maintenant marche, et plus vite que ça! » Cette algarade produisait un effet magique sur l'oncle Alfred, qui se mettait aussitôt en mouvement, tout en geignant d'une voix de martyr : « Tu n'es vraiment pas gentil, Victor, tu n'as pas de cœur! »

Nous faisions parfois des commissions en ville, au cours de ces promenades; il restait assis au fond de la voiture et les vendeuses lui apportaient les objets qu'il désirait acheter. J'ouvre ici une parenthèse pour rendre hommage à l'affabilité et à l'empressement du personnel des magasins viennois, qui n'ont aucun rapport avec ceux d'ici, où les commerçants vous accueillent avec aigreur, comme si le fait de demander un article était pour eux une offense. En Italie, également, les commerçants prennent un air excédé. Il me vient à l'esprit le souvenir d'un matin, à Pérouse, avant l'ère fasciste où, étant entrée dans une boutique,

le propriétaire me pria pathétiquement de repasser un quart d'heure plus tard, parce qu'il conversait avec un ami et ne pouvait se déranger. En Autriche, tout au contraire, comme en Angleterre et en Belgique, que vous achetiez ou non, que vous fassiez déballer la moitié des marchandises pour, ensuite, ne pas vous décider, ce peuple charmant ne bronche point et garde la même amabilité, la même courtoise gentillesse. Je fus invitée à prendre une tasse de café au lait, un jour, dans un magasin où je n'avais encore rien acheté. J'y entrai au moment du goûter; on me pria de le partager, ce que j'acceptai de bon cœur, tant cette offre était cordiale et spontanée.

Mais revenons à l'oncle Alfred. Il avait, dans ses beaux jours, la passion du linge et des dentelles. Quand, le matin de mon départ, je pris congé de lui, je le trouvai, tel une jeune accouchée, sous une courte-pointe de satin bleu ciel, entre des draps, de la batiste la plus fine, garnis d'une large et merveilleuse valenciennes et brodés d'immenses chiffres, surmontés d'une couronne de baron. L'aspect de cette masse informe ainsi parée était lamentable et presque écœurant. Je l'embrassai pourtant et ne pus m'empêcher de penser au contraste entre ce vieillard pitoyable et pleurnichard et le fringant et galant jeune homme, qui envoyait des voitures aux femmes, en guise de fleurs; et qui, après avoir mangé une truite saumonnée et une poularde entières, répondait à la question du maître d'hôtel du Café de Paris :

« Et maintenant, que désire Monsieur le baron?
— Du veau pendant une demi-heure. »

LE COUSIN JACQUES

Le cousin Jacques était un neveu de mon grand-père maternel. Il était intelligent, susceptible et d'une culture rare. Ses enfants le craignaient, et il les habituait à parler à table en espaçant chaque mot, sous prétexte de bien leur inculquer la langue française.

Les résultats en furent néfastes. Quand ils entrèrent au cours ou au lycée, on les prit d'abord pour des imbéciles, ensuite on se moqua d'eux. Ils gardèrent de cette méthode barbare une lenteur d'élocution qu'ils conservèrent longtemps. Le cousin Jacques inventait des punitions imaginaires. Il disait, par exemple : « Mes enfants, vous avez été très peu aimables envers vos grands-parents aujourd'hui. J'avais l'intention de vous mener à la boulangerie viennoise après notre visite, mais, vu votre attitude, je m'en abstiendrai. » Ou encore : « Si vos devoirs avaient été plus satisfaisants, je vous aurais emmenés demain au cirque, mais je vais rendre les billets, car les enfants qui travaillent mal ne sont point récompensés ». Inutile de dire que cirque et pâtissier n'étaient qu'inventions machiavéliques! Il faisait souvent la sieste et, dans ces moments-là, n'admettait pas d'être dérangé. Il avait fait fixer un anneau devant la porte de sa

chambre et, quand il dormait après le déjeuner, il y plaçait un drapeau français, ce qui signifiait qu'il exigeait le silence le plus absolu. Si les enfants se permettaient alors d'étudier leur piano, de parler à voix haute ou de faire le moindre bruit, si léger fut-il, le cousin Jacques sortait en caleçon de sa chambre et, tel la statue du Commandeur, le visage triste et grave, scandait d'un ton outragé : « Vous êtes des monstres, vous n'aimez pas votre père!... »

Débordant d'imagination, il inventa, plus tard, un jeu de société auquel ses trois filles, aussi érudites que lui, prenaient part. Soi-disant clairvoyant et doué de seconde vue, il donnait des séances dans les salons amis, après dîner, demandant qu'on choisît un événement historique français ou étranger, avant ou après l'ère chrétienne. Il sortait de la pièce et, quand on le rappelait, prenant sa tête à deux mains, il laissait errer son regard inspiré sur les spectateurs, puis soudain, comme illuminé, s'écriait : « Je vois! ». Puis il décrivait l'événement choisi. En tâtonnant un peu, se trompant parfois exprès, pour donner plus de vraisemblance à ses dons occultes. Il s'y prenait, en réalité, de la façon suivante : il avait établi un code avec ses filles, qui consistait en gestes des plus discrets, et ces gestes indiquaient la date de l'événement. Ainsi, avant Jésus-Christ, elles se tenaient assises droites, sans toucher le dossier de leur chaise; après Jésus-Christ, au contraire, elles s'appuyaient au dossier. Pour les chiffres des

dates, il en était ainsi : les mains croisées désignaient un chiffre, le bras droit pendant, un autre, le coude appuyé, un troisième, et ainsi de suite.

On était persuadé de la réalité de ses dons et on se l'arrachait dans les salons et aux réceptions. S'il était invité seul, ce qui était rare, il prétextait une fatigue ou un mal de tête qui rendait ses expériences impossibles. Un jour, un hasard miraculeux lui vint en aide et empêcha, non seulement la découverte de son système, mais le mit, pour toujours, à l'abri du soupçon. Il avait assisté à un grand déjeuner, avec deux de ses filles et, devant une assistance et une insistance pressantes, commença ses expériences de « voyant ». On avait choisi la mort de Louis XVI. Il rentra dans le salon, se cacha les yeux un moment dans la paume de ses mains, puis, les écartant brusquement, jeta un regard épouvanté sur l'auditoire et s'écria : « Je vois du sang, c'est affreux! je vois encore une grande place, un roi monte les degrés de l'échafaud. Ah, mon Dieu! le peuple crie : « A bas Capet! ». Vous avez choisi la mort de Louis XVI et vous m'avez épuisé! ». C'était si exact et si impressionnant que, dès que le cousin Jacques eut quitté la pièce pour une nouvelle expérience, un sceptique se récria; la chose était par trop extraordinaire; il devait y avoir une supercherie, de connivence avec ses filles. On les enferma aussitôt dans une pièce contiguë, en les surveillant, de façon qu'elles ne puissent communiquer avec leur père.

Après délibération, on choisit, comme sujet, la naissance du Christ. Le cousin Jacques revint alors au salon et fut, dès l'entrée, interloqué de n'y plus voir ses filles. Il réfléchit un instant et, loin de soupçonner la vérité, imagina qu'elles avaient quitté la pièce pour lui faciliter le jeu. « Rien, se dit-il, cela ne peut signifier que la naissance du Christ » et, devant l'assistance muette et littéralement tremblante d'émotion, il articula lentement : « Je vois une étoile, une étoile à la lueur de laquelle trois hommes et leur suite se dirigent vers une étable. Un petit enfant est étendu sur la paille, entouré d'animaux domestiques!... »

Sa réputation était établie à jamais.

VINAIGRE DE FRAMBOISES

Mon père avait épousé, en premières noces, sa cousine germaine, Henriette Biedermann, jeune Viennoise d'une grâce et d'un charme rares, s'habillant avec un goût exquis et original, jouant la comédie en grande artiste, dansant à ravir et douée d'un esprit et d'une séduction tels qu'elle eut vite conquis la société parisienne, dont elle devint une des idoles; bientôt tous les salons se la disputèrent.

Quand elle mourut, à vingt-sept ans, les grands quotidiens lui dédièrent une colonne en première page, et elle ne laissa que des regrets. Il n'en fut pas ainsi pour son père qui, bien que doué du même charme et de la même séduction, fut une amorale fripouille.

Il trouva moyen de devenir bigame en épousant, à Nancy, alors qu'il était déjà grand-père, une jeune fille de la petite bourgeoisie, qui lui donna deux enfants : un fils, qui devint plus tard le peintre V., et une fille. Ce n'est qu'après sa mort qu'on découvrit le pot aux roses, et que cette malheureuse, en devenant orpheline, apprit qu'elle

était également bâtarde et déshéritée. Lorsqu'elle avoua ses déboires à son fiancé, il rompit d'un geste élégant et, se voyant ainsi privée à la fois de nom, d'amour et de ressources, elle n'eut qu'un désir, celui de quitter sa ville natale, subitement hostile, pour aller se réfugier dans un cloître du Midi de la France. Ma mère apprit, peu après, cet état de choses, et sa nature droite et généreuse en fut justement révoltée. Elle sut que la pauvre fille avait décidé de prendre le voile dans un couvent, situé non loin de Pau, et résolut aussitôt de s'y rendre, pour la convaincre de renoncer à une décision prise par désespoir, et non par vocation. Elle se mit donc en route par une soirée torride du mois d'août, escortée de fraülein Marie, notre institutrice allemande. Après une nuit et une demi-journée de voyage, dans un wagon inconfortable, poussiéreux et surchauffé, suivies d'un trajet en voiture cahotante, sous un soleil de plomb, elles arrivèrent à destination dans un état de liquéfaction qui faisait peine à voir! La Mère Supérieure en fut tout émue et les pria de s'asseoir dans la fraîcheur réconfortante du parloir : « Mes pauvres dames, comme vous voilà défaites! s'écria la brave religieuse, remettez-vous, tandis que je vais vous faire servir de l'eau bien fraîche et notre fameux vinaigre de framboises, fabriqué par nos filles, d'après une vieille recette du couvent; vous verrez, c'est délicieux. Je vais, pendant ce temps, aller prévenir moi-même votre jeune parente d'une visite qui, certes, la touchera beaucoup. Elle est

justement en prières dans la chapelle, car c'est demain qu'elle prend le voile. J'espère que vous resterez pour cette belle cérémonie. »

Quelques instants plus tard, une sœur apportait sur un plateau, une cruche de grès remplie d'eau glacée, deux verres et un flacon couleur de rubis.

A peine avait-elle quitté la pièce que fraülein Marie se précipita sur le vinaigre de framboise et en remplit les verres. « Fraülein, vous n'allez pas commettre la lâcheté de toucher à cette boisson, s'écria ma mère, comment, nous venons sous un faux prétexte de simple visite pour arracher cette jeune fille à ces nonnes et vous abuseriez ainsi de leur hospitalité? C'est honteux, moi, j'aimerais mieux mourir que d'y toucher et si vous buvez, je vous mépriserai, et ne vous adresserai plus la parole de la journée! »

Mais la pauvre fraülein Marie, sur le point de défaillir, resta impassible et avala avec délices un verre après l'autre, tandis que ma mère, accablée mais stoïque, la regardait boire, écœurée! Peu après, la jeune novice fut introduite auprès d'elles. Elle était tremblante d'émotion. Ma mère lui expliqua tout d'abord qui elle était et la pria de la conduire dans un endroit où elles pourraient causer librement, sans être entendues. La jeune fille l'emmena aussitôt dans le parc; elles s'assirent sur un banc, sous un grand chêne : « Vous aurez été sans doute très surprise et perplexe de ma venue, ma pauvre enfant, dit ma mère. J'ai appris tout récemment votre existence et toute cette navrante

histoire, et je suis accourue pour réparer le tort qui vous a été fait et dont notre famille n'est point responsable. Elle allait le devenir en laissant cette injustice se commettre et je suis venue pour l'empêcher. Si vous voulez entrer en religion par vocation réelle et sincère, je repartirai immédiatement, mais, si vous prenez le voile parce que la vie et le sort vous ont blessée, je suis décidée à vous en dissuader et à vous emmener. Vous avez cru n'avoir plus de famille, mais vous avez la nôtre, prête à vous accueillir; vous avez craint de n'avoir plus de maison, vous viendrez habiter chez moi où vous serez la bienvenue; vous pensiez que l'amour n'existait pas parce qu'un homme méprisable vous a délaissée, vous en trouverez un autre, digne de vous et croyez-moi, vous aurez une vie heureuse, entre un bon mari et de beaux enfants. » Elle n'avait pas fini de prononcer ces mots que la pauvre fille se jetait dans ses bras, en sanglotant : « Je ne croyais plus au bonheur, et je l'entrevois de nouveau, madame, vous êtes mon bon ange et je n'oublierai jamais ce que vous faites pour moi en me sauvant! »

Restait à combiner ce départ, que les religieuses ne devaient pas soupçonner. Ma mère et fraülein Marie allèrent en ville se restaurer et acheter quelques vêtements pour la jeune fille, puis elles revinrent au couvent, sous prétexte de lui faire leurs adieux.

La novice profita de l'heure du réfectoire pour accompagner les deux visiteuses jusqu'à la grille.

La Supérieure, toute confiante, avait accordé cette dernière faveur, en souriant. Ma pauvre mère souffrit horriblement dans sa loyauté torturée, en prenant congé d'elle!

Sitôt la porte d'entrée franchie, les trois femmes montèrent dans la voiture qui attendait et qui les déposa à la gare, d'où un train les emmena, quelques instants plus tard, vers Paris. Cet enlèvement improvisé avait réussi au-delà de toute espérance, mais à peine la locomotive eut-elle démarré que la jeune fugitive s'évanouit sous le poids des émotions et de la crainte qu'elle avait eue de voir tout échouer au dernier moment. Elle se remit vite de ses épreuves et, après quelques semaines passées chez nous, ma mère l'installa, avec son frère, dans un petit logement confortable, et lui trouva une occupation. Elle rencontra bientôt un brave commerçant alsacien qui s'éprit d'elle. Mon frère Edouard, le fils aîné de mon père, la dota et la conduisit à l'autel. Je crois que ce fut un aussi beau jour pour ma mère que pour la jeune mariée!

Tous les 1er janvier, ma mère recevait d'Alsace une lettre d'elle : « Quand je regarde mon mari et mes quatre enfants et que je pense à mon bonheur, mon cœur déborde de reconnaissance et je demande chaque jour à Dieu de vous bénir comme vous le méritez! » Ces lettres étaient toujours accompagnées d'une bouteille de vinaigre de framboise, dont elle avait conservé la recette. Ma mère en a donc bu quand même, ce qui prouve que la vertu est quelquefois récompensée.

A mes enfants.

ENFANCE

Je naquis en plein deuil, le lendemain des obsèques de mon père.

Il s'était alité le jeudi précédent, avec de terribles douleurs au côté droit. On diagnostiqua une appendicite et ma mère réunit aussitôt, en consultation, les sommités médicales de l'époque. Certains médecins étaient partisans d'une opération, tandis que d'autres, le professeur Potain en tête, s'y opposaient catégoriquement. On se rangea enfin à l'avis de ce dernier, le malade étant atteint du diabète depuis plusieurs années. Mon père mourut d'une péritonite, le dimanche soir, laissant ma mère avec quatre enfants, et sur le point d'accoucher du cinquième. L'enterrement eut lieu le mercredi, et pendant la cérémonie, la pauvre femme commença à ressentir les premières douleurs.

Ce fut le professeur Tarnier qui me reçut, un

matin de décembre, dans son tablier, et me remit aussitôt à notre fidèle Lucy, devenue chez nous lingère et intendante. On me confia ensuite à ma nourrice, Lazarette Dureuil, plantureuse personne, grande, grasse et noire, qui terrorisait ma malheureuse mère. Nous étions installées, ma virago et moi, dans une pièce voisine de la chambre maternelle, ce qui rendait d'autant plus facile l'exercice de son régime terroriste sur la veuve sans défense. A intervalles réguliers, qui n'excédaient jamais six semaines, la douce créature éclatait en larmes aussitôt après le passage du courrier matinal; ce flot salin annonçait infailliblement le trépas prématuré d'un veau ou d'un cochon et l'animal, enlevé à la fleur de l'âge, était toujours d'une espèce exceptionnelle et d'une valeur exorbitante.

Au début, ma mère calma ces crises diluviennes à coups de billets de banque mais, les hécatombes animales se succédant d'une façon par trop répétée, elle finit par se montrer sourde aux gémissements de la suave Lazarette.

Alors commença le chantage lactique : le mammifère qui m'alimentait redoubla ses sanglots et, frappant ses seins puissants et rebondis, s'écria « qu'elle sentait son lait passer », que j'allais dépérir et que je suivrai mon pauvre père au tombeau. Ces paroles eurent un effet magique sur ma mère; elle se remit à débourser, malgré les adjurations de son entourage. L'odieuse nounou réussit à s'implanter chez nous pendant plus de deux

ans. Je continuai, jusqu'à cet âge mûr, à absorber le produit de ses mamelles. A son départ, furieuse d'abandonner une place aussi lucrative, elle me rasa la tête. Ainsi, la pauvre miss Mary, qui prenait sa succession et qu'elle détestait, aurait la honte de promener un enfant ayant l'aspect d'un gros petit forçat. Mes cheveux, qui bouclaient alors naturellement, repoussèrent raides comme des spaghetti. Je lui en garde une éternelle rancune et, quand je subis le supplice de la permanente, j'ajoute mentalement une bûche sous la chaudière où Lazarette Dureuil se débat, dans l'huile bouillante, au sombre royaume de Lucifer.

Miss Mary était la fille d'un fermier anglais du comté d'Essex. Elle avait vingt frères et sœurs. C'était une personne grassouillette et plaisante. Entrée chez nous quand ma sœur Henriette avait trois ans, elle nous éleva tous. Son dévouement était une chose belle et unique. Quand mon frère Arthur, à l'âge de cinq ans, fut atteint de la fièvre typhoïde, du croup, de la scarlatine, d'une angine et de rhumatismes articulaires, tout à la fois, la Faculté entière l'abandonna, mais, miss Mary le veilla pendant quarante nuits consécutives, le soigna avec acharnement et réussit à le sauver. Les médecins eux-mêmes déclarèrent qu'elle avait accompli un miracle.

Elle avait été, auparavant, gouvernante du fils unique du marquis de Sennal, fils naturel du maréchal Lannes. Sa femme étant morte en couches, miss Mary la remplaça auprès de l'enfant et

seul le mariage du marquis avec une veuve créole, la décida à le quitter.

Méchante et vulgaire, cette créature rendait la vie de l'Anglaise intolérable et jalousait son influence dans la maison. Elle avait un fils d'un premier lit qui tourmentait sans cesse le petit Louis de Sennal, sans qu'elle fît rien pour l'en empêcher. Le marquis étant devenu trop faible pour s'interposer, miss Mary ne put supporter tant d'hostilité — elle quitta cette famille et entra dans la nôtre. Ses souvenirs de la guerre de 70 nous passionnaient : les mois qu'elle passa, pendant le siège de Paris, avec l'enfant, le pâté de rat qu'elle mangea, un jour, et qu'elle rendit épouvantée, dès qu'elle apprit de quoi il était fait. Elle évoquait aussi sa joie quand le duc de Montebello, demi-frère du marquis, leur apporta du jambon et le premier pain blanc, à la levée du siège. Elle avait conservé un morceau de l'ignoble miche qu'on distribuait aux assiégés et qui ressemblait à de la lave. Quand nous avions été sages, elle nous le montrait. Elle nous disait encore les longues stations dans le froid, quand on faisait la queue pour obtenir un peu de nourriture, comment elle pansait le général Sumpt, dont les deux mains avaient été emportées par un obus et qui continua, par la suite, à monter à cheval, tenant les rênes avec des mains d'argent, articulées.

Le marquis de Sennal avait ramené d'Afrique un petit nègre de sept ans, vendu comme esclave. En arrivant en France, il le libéra, le fit baptiser

et l'éleva. Habitué à marcher nu-pieds, le négrillon fut ébloui par la paire de bottines vernies qu'on lui donna. De peur de les abîmer, il se refusait à les mettre et les emportait sous son bras. Il ne s'en séparait jamais. La nuit, elles reposaient sous son oreiller. Devenu valet de chambre de son bienfaiteur, Saphir lui fut dévoué comme un chien. Pendant la guerre, le brave garçon se privait de manger pour apporter sa ration de riz et de chocolat au fils de son maître.

Même après cinquante ans de Paris, miss Mary ne pouvait prononcer certains mots, elle disait : « Je vais au Troicadéro », « J'ai connu le maréchal Corambert ». Terriblement superstitieuse, elle bannissait de la maison ce qui lui paraissait susceptible d'y porter malheur. Elle cassait ou brûlait toute reproduction de plume de paon et me faisait verser des larmes amères et quotidiennes quand, revenant, au printemps, de nos promenades au Bois de Boulogne, le garde de la Porte Dauphine me donnait, au passage, des bouquets d'aubépine rouge de son jardin. Je savais à l'avance que, sitôt hors de vue, miss Mary s'emparerait des fleurs et les lancerait dans un terrain vague, — car, à cette époque, il y avait des terrains vagues avenue du Bois-de-Boulogne. Dans ma petite enfance, je me souviens d'y avoir porté à manger aux chèvres. Cela paraîtra moins étrange quand vous saurez qu'en 1868, lorsque mon père acheta notre maison, en prévision de son mariage avec ma mère, il n'existait que trois habitations dans l'ave-

nue de l'Impératrice, nom que portait alors cette grande artère et qu'elle troqua, pendant cinq ans, contre celui d'avenue Uhrich[1], avant de prendre celui d'avenue du Bois-de-Boulogne, qu'elle garda jusqu'à la mort du maréchal Foch.

Notre hôtel avait été construit par un architecte doué d'un goût extravagant pour les fenêtres et les portes; certaines pièces en avaient jusqu'à six. Il fallut condamner bon nombre d'entre elles pour placer un meuble ou suspendre un tableau. Cette demeure avait été bâtie pour une jeune veuve sud-américaine et ses deux filles, toutes trois, paraît-il, d'une beauté merveilleuse. Un jeune noble espagnol s'éprit de l'aînée, mais elle succomba à la phtisie pendant les fiançailles. Il demanda la seconde qui, elle aussi, avant le mariage, mourut du mal qui avait emporté sa sœur aînée. Un an plus tard, cet amoureux persévérant épousait la mère, mais le mauvais sort, persévérant aussi, s'en prit à lui cette fois, et sa pauvre femme redevint veuve au bout de dix-huit mois. Ce fut alors qu'elle vendit la maison à mon père et retourna dans son pays.

Pour me terroriser, mes frères avaient inventé une légende autour de ces décès : les deux jeunes filles avaient été empoisonnées par leur fiancé, et la mère, l'ayant découvert, s'était vengée en l'empoisonnant à son tour. Son spectre errait la nuit dans la maison, sous la forme d'une Dame Blanche. J'étais si terrifiée que je refusais de mon-

1. Nom du général qui défendit Strasbourg en 1870.

ter, le soir, à ma chambre, dans la crainte de rencontrer la revenante dans l'escalier. Un certain jour, mon frère Réginald poussa plus loin la cruauté. Déguisé en fantôme il se posta sur le palier, devant ma porte. Attirées par mes hurlements, ma mère et miss Mary accoururent et ne parvinrent à me calmer qu'en me faisant toucher les objets du délit. Dans mon épouvante, je ne m'étais pas aperçue que la robe du spectre était un de nos peignoirs de bain et son visage, le masque en plâtre de la Vénus de Milo, qui servait à nos cours de dessin. Le misérable l'avait attaché derrière sa tête, à l'aide de ficelles, et recouvert d'une serviette éponge. Mon frère fut sévèrement tancé et privé d'argent de poche pendant un mois entier.

Ce même escalier me rappelle une autre petite histoire. Une dame italienne était venue rendre visite à ma mère. Celle-ci se trouvait à notre étage; se penchant par-dessus la rampe, elle lui cria de venir la rejoindre au second, pour voir les enfants. « Merci, carissima, répondit la visiteuse en brandissant son mouchoir, je ne salirai pas l'escalier parce que je suis constipée. » En italien, monter se dit « salire » et enrhumée « costipato ».

J'étais une enfant hypersensible et fondais en larmes à la moindre chose. On dut cacher le masque du Dante, parce que je pleurais en l'apercevant. Il avait l'air si triste : il ne devait pas avoir de maman!... Fraülein Marie fut obligée de ressusciter le Loup du Petit Chaperon Rouge, dont la mort m'impressionnait par trop. Elle me

consola en ranimant l'animal sauvage qui s'amendait, devenait d'une douceur d'agneau pascal et finissait ses jours entre la grand-mère et le petit Chaperon Rouge. La rencontre d'un chien perdu me désespérait, et l'aspect du mendiant aveugle, au coin de la place de l'Etoile, montrant son visage vitriolé, me bouleversait. Quand on lui faisait l'aumône, il murmurait : « Merci, ma bonne dame, cela vous portera *peut-être* bonheur! »

— Cette phrase seule, vaut cinquante centimes, disait fraülein Marie.

Dans l'avenue, dans le quartier, j'avais une quantité d'amis. Ils occupaient les degrés les plus différents de l'échelle sociale, de ce vieux mendiant au roi Milan de Serbie, qui habitait à quelques maisons de nous.

Je l'arrêtai, un jour, au seuil de sa porte, pour lui dire : « On m'a raconté que tu étais un roi, mais moi je sais que ce n'est pas vrai, parce que tu n'as pas de couronne sur la tête. »

Il y avait aussi Monsieur Amédée, le concierge du numéro 50, aux longs favoris blancs, qui me donnait chaque jour un bonbon au miel. Il se tenait devant sa loge, et sa tête de vieux diplomate m'apparaissait, encadrée de clématites, dont un arceau décorait le portail. Le pâtissier de l'avenue de la Grande-Armée, dont la fille s'était enfuie avec un officier de dragons. Rentrée repentante au foyer paternel, elle baissait perpétuellement les yeux avec modestie, en enveloppant les meringues et les éclairs. Elle avait des joues pleines et coupe-

rosées, une poitrine en offrande et, sur la tête, une énorme tour en cheveux nattés, qui la faisait ressembler à la mariée du jeu de massacre.

Il y avait le maître d'hôtel de la famille Lebey, qui devint très riche en revendant, plus tard, les terrains qu'il avait achetés un franc le mètre, avenue du Bois. Les fils jumeaux de l'épicier, qui m'avaient donné Adalbert, mon lapin blanc, aux yeux d'agathe rose. Il y avait les trois vieilles demoiselles, qui habitaient au milieu d'un grand jardin, une petite bicoque, dont elles refusèrent des sommes folles, préférant vivre modestement, en gardant l'habitation que leur père avait achetée pour un morceau de pain; elles y cultivaient des fleurs désuètes que j'aimais : crocus, scabieuses, pieds d'alouette, roses trémières, dont elles me faisaient des bouquets et — comme il n'y figurait point d'aubépine — je les rapportais triomphalement à la maison.

Nous avions un grand potager où je passais des heures délicieuses avec mon frère André. Le mur était tapissé de vignes qui nous donnaient chaque année une barrique de vin; il y avait aussi un prunier à mirabelles et des haies d'asters mauves, que mon frère Réginald nous forçait à sauter, costumés en jockeys. Je passais souvent des matinées entières devant la grille, à épier le passage d'Antonio Reverte, le célèbre matador, qui travaillait aux arènes de la rue Pergolèse. Il s'arrêtait pour me sourire, flatté de cette admiration enfantine, et je lui tendais une rose, qu'il passait aussitôt à sa

boutonnière, ce qui me remplissait de fierté. Il mourut peu après, blessé au poumon par un taureau qu'il combattait et qui l'attaqua par derrière, au moment où il se baissait pour ramasser une fleur, lancée par une de mes rivales. Je pleurai amèrement lorsque j'appris cet accident. Aujourd'hui, il m'eut réjouie, car j'ignorais alors ce qu'était réellement une course de taureaux.

J'allais souvent prendre le thé chez ma chère Lucy. Elle avait épousé Camille, l'ancien maître d'hôtel de la tante Clara, passé à notre service. Leurs quatre enfants portaient les mêmes prénoms que nous et m'aimaient comme des frères et sœurs. J'adorais ces goûters où l'on nous servait du gâteau à l'anis et des biscuits rectangulaires, remplis de raisins de Corinthe, que nous avions baptisés « biscuits aux mouches mortes ». Après le dîner, nous chantions en chœur des couplets enfantins, disparus depuis longtemps; ils me semblent infiniment plus attrayants que ceux qui les remplacent aujourd'hui. J'aimais particulièrement la chanson du *P'tit Christophe :*

C'était un jour qu'il faisait beau,
J'allais me promener sur l'eau.
J'ai rencontré le p'tit Christophe,
Avec son bel habit d'étoffe
Et son joli chapeau,
Garni d'un beau ruban ponceau.
bis.

Je lui dis : « Christophe, mon ami,
Comme te voilà beau aujourd'hui! »

Il me répond, levant la tête :
C'est que je m'en vais à la fête,
A la fête au hameau,
Avec mon oncle Micheneau.
bis.

Mais voilà-t-il pas que mon chien
Voulut jouer avec le sien.
Le p'tit Christophe, tout en colère,
Leva le pied pour le faire taire,
Mais il fit un faux pas,
Voilà le p'tit Christophe en bas.
bis.

Je lui dis : « Christophe, mon ami,
C'est le Bon Dieu qui t'a puni
D'avoir voulu battre mon chien.
C'te pauv' bête ne te faisait rien.
T'as sali ton chapeau
Et gâté ton ruban ponceau! »
bis.

Et ces jolis couplets sur l'âne patraque et choyé auquel « *Madame* » faisait faire successivement : *un bonnet pour sa fête, une paire de lunettes bleues, un râtelier d'argent, une tasse de chocolat, quatr' petits coussins doux,* et toujours « *des souliers lilas, la, la, et des souliers lilas.* »

Dans une note toute différente étaient les chansons que m'enseignaient mes frères : *La Complainte des Omnibus* et celle des *Juifs dans le Désert* (cette dernière, d'Edmond About), en sont de superbes échantillons.

LA COMPLAINTE DES OMNIBUS

Elle était jeune et belle,
Porte-Saint-Martin-Grenelle,
Elle avait l'œil mutin,
Grenelle-Porte-Saint-Martin.

Elle aimait un gros rouge,
Gare de l'Est-Montrouge,
Il s'appelait Ernest,
Montrouge-Gare de l'Est.

Alors survint Camille,
Pont de l'Alma-Bastille,
Qui la vit et l'aima,
Bastille-Pont de l'Alma.

« As-tu de la Galette? »
Rue Taitbout-La Muette,
« Et en as-tu beaucoup? »
La Muette-Rue Taitbout.

Il répondit : « Mam'zelle »,
Panthéon-Place Courcelles,
« Je n'ai pas de millions! »
Place Courcelles-Panthéon.

Sans tambour ni trompette,
Trocadéro-Villette,
Elle lui tourna le dos,
Villette-Trocadéro.

La voyant inhumaine,
Gare du Nord-Place du Maine,
Il se donna la mort,
Place du Maine-Gare du Nord.

Cela nous est égal,
Halle aux Vins-Place Pigalle,
De ce qu'il en advint,
Place Pigalle-Halle aux Vins.

LA COMPLAINTE DES JUIFS DANS LE DÉSERT

Tout le long d'un fleuve humide
Et peuplé de crocodiles,
Les Juifs gémissaient et ils
Bâtissaient des pyramides,
Sans autre consolation
Que de manger des oignons.

On sait que les crocodiles,
C'est des féroces lézards
Plus grands que le Pont des Arts,
Qui mangeaient les Juifs par milles
Et en plus les oignons leur
Arrachaient encore des pleurs.

Mais ce peuple plein d'audace,
Se refusant à mourir
Aurait bien voulu partir
Au lointain pays d'Alsace.
Mais quelle calamité,
Il leur manquait leurs papiers.

Un monarque légitime
Et plein de perversité,
Leur refusait leurs papiers.
Il n'aura pas notre estime.
Pour ne pas dire son nom,
C'était le roi Pharaon.

Il serait trop long d'en énumérer tous les couplets, mais je ne puis m'empêcher de citer le dernier, à mon avis, le plus beau :

Dans son lit, la Mer retombe,
Et Pharaon fut noyé,
Avec tout son peuple entier.
On inscrivit sur sa tombe :
« Gardez-vous de retenir
Un youpin qui veut partir! »

Mes chansons préférées étaient alors celles d'Antonio. Antonio était le neveu de Mme Marietti et Mme Marietti était notre cuisinière corse. Il venait souvent voir sa tante, qui n'avait pas d'enfants et dont il était l'unique héritier. Les soirs d'été, il apportait sa guitare, s'asseyait dans un fauteuil d'osier, sur la pelouse, et chantait des mélodies corses et italiennes, d'une voix langoureuse. Antonio était un beau jeune homme aux yeux de velours, aux dents blanches; toutes les femmes de la maison en étaient folles, mais il les ignorait et restait lointain. Sa tante lui donnait quelques louis d'or, qu'il empochait, et beaucoup de sages conseils, qu'il ne suivait pas. De caractère irascible, Mme Marietti portait une perruque à bandeaux roux, qu'elle poussait de côté quand elle se mettait en colère et qui laissait alors échapper des mèches grises, ce qu'elle regrettait ensuite. Nom à part, elle personnifiait pour moi les pommes bonne-femme, auxquelles elle ressemblait physiquement, par la forme, la couleur et les rides. Mme Marietti,

courte et coléreuse, régnait en impératrice sur son domaine en sous-sol. La fille de cuisine observait à son égard la déférence qu'une dame d'honneur doit à sa souveraine. Dans ses emportements, Mme Marietti la menaçait de sa spatule de bois, n'osant brandir le couteau cher à ses compatriotes. Elle excellait dans la préparation des haricots verts, qui paraissaient sur la table, de la couleur des bancs fraîchement repeints, et dans la cuisson des poulets, qui sortaient dorés et croustillants de ses petites mains grasses. Mais je ne lui pardonne pas les endives et les épinards, qui prenaient dans ses casseroles, une amertume de ciguë. Dès que je voyais arriver le plat, je commençais à geindre, à dire que je ne me sentais pas bien. Avec ma mère, cela prenait, mais fraülein Marie dépistait ma duplicité et, avec une sauvagerie teutonne, me faisait resservir, pour mon goûter, ces légumes détestés, et froids! Après la chute du ministère Marietti, ces deux légumes devinrent mes préférés.

M. Marietti apparaissait à intervalles fixes, le dimanche et le jeudi, portant sur son ventre cossu, une grosse gourmette d'or.

C'était un homme placide qui ne s'animait qu'en évoquant ses souvenirs d'ancien officier de la Garde Impériale. Il regrettait Napoléon III, mais il se découvrait chaque fois qu'il nommait sa véritable idole, l'empereur Napoléon Ier. Mes frères écoutaient ses récits, bouche bée et yeux écarquillés. Je me rappelle sa colère le jour où il vit enlever les aigles impériales qui ornaient les rever-

bères de l'avenue du Bois, pour les empiler en désordre dans une charrette.

Quand je le connus, il s'occupait des contributions à Bougival, où le couple corse possédait une maison de campagne.

Mme Marietti finit par s'y retirer, ce qui permit, enfin, à l'anse de son panier de prendre un repos bien gagné, après le frénétique ballet qu'elle lui avait fait exécuter pendant tant d'années. Elle nous abandonna au début de l'été. Tante Clara, quittant Paris avant nous, nous prêta son chef jusqu'à notre départ pour la campagne.

Je tombai immédiatement amoureuse de Robert, qu'on surnommait Robert le Diable.

Ce géant autrichien, à la longue barbe blonde, représentait pour moi un roi de contes de fées, de ces contes que fraülein Marie me racontait le soir avant de m'endormir.

Fils naturel du comte Z., il appartenait à une des plus anciennes familles de l'aristocratie autrichienne. Ayant lassé son père par ses dettes de jeu répétées, ce dernier lui avait coupé les vivres et s'était désintéressé de lui. Comme ce séduisant mauvais sujet adorait la cuisine, il s'y perfectionna et se plaça comme chef à Paris, où sa véritable identité était inconnue. Recommandé à ma grand-tante par des amis viennois, la seule faveur qu'il demanda en arrivant, fut la permission de jouer du piano chaque jour pendant une heure. Nous respectâmes aussi cette clause et, en l'absence de ma mère et de ma sœur, il jouait divinement. Ce

fut lui qui m'initia aux valses de son pays, qu'il rythmait comme seuls les Autrichiens savent le faire. Alors, le sang de ma grand-mère se transformant en champagne dans mes veines, me forçait à quitter ma chaise et à tourbillonner dans la pièce. J'avais appelé Robert « le Roi de Cœur », et il ressemblait, en effet, à Charles, tel qu'on le représente sur les cartes à jouer. Il joignait à son beau physique une distinction de grand seigneur et beaucoup de douceur. J'ai rarement vu des mains aussi fines que les siennes, malgré le travail auquel il les astreignait. Il excellait dans les mille-feuilles, qu'il confectionnait avec une légèreté aérienne et disposait en tour carrée, d'un mètre de hauteur.

Robert m'apprenait des chansons viennoises, me portait sur ses épaules, m'enseignait la vraie valse et fabriquait pour moi de petits plats spéciaux. Tout ceci ajoutait à ma passion; je tremblais pour sa vie, me rappelant la fin tragique de l'ancien chef du roi Jérôme, qui fut cuisinier chez nous pendant des années, avant ma naissance. Camille m'avait raconté qu'il avait la mauvaise habitude de fermer son fourneau avec le pied; il lui en avait souvent fait la remarque, mais en vain. Un matin, il glissa sur les carreaux gras, heurta de la nuque le coin de la table de marbre et mourut, quelques heures après, d'une hémorragie cérébrale. Je recommandai à mon nouvel ami de ne jamais suivre l'exemple du pauvre Léon. Quand il partit, je versai de grosses larmes, qu'il calma en promettant de venir

me voir souvent; je lui tricotai un cache-nez pour la nouvelle année; il était affreux : rose et bleu ciel, mais il représentait pour moi le dernier cri de l'élégance. A peu de temps de là, le comte Z. pardonna à son fils libertin, qui rentra en Autriche.

Je me souviens aussi de Mlle Louisa, notre ouvrière en journées. Ancienne lingère, elle avait gardé de ce métier un amour immodéré pour les petits plis et voulait en mettre partout, même dans les étoffes les plus épaisses. Eglantine, la femme de chambre de ma mère, qui était jalouse d'elle, prétendait qu'elle absorbait quotidiennement, à jeun, une cuiller à bouche d'eau de Cologne, pour rendre ses yeux brillants. Je pense aussi à Angèle, la fille de ce même garde qui me donnait l'aubépine; cette enfant, grosse et plaisante, avait avalé, un jour, un paquet d'aiguilles. Terrifiés, ses parents lui firent absorber un kilo de mie de pain, suivant une tradition de leur village. A la stupéfaction de tous, les aiguilles ne la firent point souffrir et sortirent, une à une, apparaissant tantôt au bras, tantôt au mollet, enfin à la surface des parties du corps les plus diverses. Sa mère vendait, à l'entrée de la Porte Dauphine, du coco, des sucres d'orge, du pain d'épice et des cerceaux, dans une petite boutique pour laquelle mon père lui avait avancé les fonds. En gage de sa reconnaissance, elle donnait tous les dimanches, à mon frère André et à moi, une pipe en sucre rouge.

Il me faut citer aussi un personnage curieux

que je vis venir à la maison, pendant des années. Ce personnage se nommait Eugène... Il avait été le coiffeur de mes deux grands-pères, de mon père et continuait ses services auprès de mes frères. Réplique exacte, mais plus maigre, de l'empereur François-Joseph, ce petit vieillard aux allures sautillantes, étaient plein de manies : aussitôt arrivé chez ses clients, il ôtait ses chaussures pour enfiler une paire de pantoufles de feutre, ajustait sur son nez des bésicles, retenues par un étroit ruban de moire noire, puis se mettait à l'œuvre en chantant. Pour raser, il entonnait les *Cosaques du Don,* mais pour tailler les cheveux, c'était *Fanfan-la-Tulipe,* qu'il entrecoupait de gestes. A chaque fois qu'il criait « En avant », il brandissait ses ciseaux comme une baïonnette, destinée à pourfendre un ennemi imaginaire.

Je garde aussi le souvenir d'une histoire extraordinaire, arrivée à la sœur du précepteur allemand d'Edouard et René, mes frères aînés. M[lle] Moers habitait Bonn et écrivait quotidiennement à son amoureux, étudiant dans une université éloignée. Un jour qu'elle commençait sa lettre, on vint lui annoncer la mort accidentelle de son fiancé. Prise d'un tremblement nerveux, la jeune fille tomba inanimée. A l'auscultation, on conclut qu'elle venait de succomber, mais un grand médecin, survenu, déclara que c'était un cas de catalepsie. La pauvre créature vécut ainsi pendant près de trente années, nourrie uniquement à la sonde. Tous les trois ans environ, elle se réveillait, de-

mandait son écritoire, ajoutait quelques lignes à la lettre commencée le jour fatal de son deuil, puis retombait dans sa léthargie. Elle narrait ainsi mille petits riens de sa vie courante des jours précédant sa maladie, entremêlant cette prose des serments du plus fervent amour; elle allait atteindre ses quarante-sept ans, quand, un matin, s'éveillant à nouveau, elle termina sa lettre, la signa et retomba sur ses oreillers. Le lendemain matin, on s'aperçut qu'elle était morte.

Quand j'eus cinq ans, ma mère, qui adorait la danse, me fit donner mes premières leçons. Elles avaient lieu cité du Retiro, chez M. de Soria. Ce Vestris espagnol avait un teint de gitane, ses cheveux et sa peau luisaient, comme enduits de vernis. Sa femme lui ressemblait, en mat. Leur fils unique avait quitté le domicile paternel pour fonder lui-même une école de danse; ses parents ne pouvaient le lui pardonner. Ils ne prononçaient pas deux phrases sans émettre une remarque amère sur « Henri ». On ne pouvait parler d'un voleur, d'un assassin, ou de n'importe quel délinquant, sans que M. et Mme de Soria le comparassent à leur traître rejeton. La rancune dont il était l'objet, n'était, certes, pas en rapport avec sa faute. A mes yeux, son plus grand crime était sa nullité dans l'art chorégraphique. Alfredo de Soria, par contre, était un maître merveilleux, et ce fut par lui que je fus initiée au culte de la Danse. Pendant des années, je suivis ses cours, deux fois par semaine, en plus de leçons particulières qu'il me donnait.

J'étais sa meilleure élève et il composait des danses à mon intention.

C'est à son cours que je ressentis mon premier véritable amour. L'objet de cette passion enfantine se nommait Renaud Meunier. C'était un adolescent brun, aux mouvements harmonieux. Il avait quatorze ans, j'en avait huit et je passais déjà par toutes les affres des grandes amoureuses. A l'idée de le rencontrer le lendemain, je ne dormais pas, j'insistais pour mettre ma plus jolie robe, celle qu'on réservait aux matinées et aux arbres de Noël. N'osant lever les yeux sur mon idole, j'attendais son entrée dans la salle, et mon état ressemblait à celui d'un martyr. Avant le début de chaque danse, les petites filles, assises en rang, attendaient qu'un cavalier les invitât. Ce moment-là était le pire! Regardant fixement le bout de mes souliers vernis, je ne savais, tant j'étais émue, si je préférais être choisie ou délaissée. Quand le charmant Renaud me trompait, en enlevant une rivale dans ses bras adorés, je sentais, de rage et de désespoir, les larmes monter à mes yeux; quand. par une chance inespérée, j'étais l'élue, je devenais cramoisie jusqu'à la racine des cheveux, et mon cœur battait si furieusement contre son veston, que je tremblais qu'il s'en aperçût. Ce mélange de joie et de souffrance dura peu, le jeune homme fut envoyé dans une école anglaise, et je ne le revis plus.

Chaque vendredi, en revenant du cours de danse, j'allais goûter Ront-Point des Champs-

Elysées, chez l'oncle Goldschmidt. Ce petit vieillard, rond et rose, était le frère de ma grand-mère paternelle. Célibataire, sourd comme un pot, son infirmité le rendait terriblement irritable et d'une susceptibilité pénible. Il avait une immense fortune et était entouré de gens obséquieux. Il s'était pris d'une affection débordante pour moi, qui le traitais avec la désinvolture d'une enfant ignorant la servilité humaine à l'égard des ducats. Il me gâtait énormément mais je n'aimais pas qu'il m'embrassât, ses baisers étant mouillés. Je le lui reprochais, ce qui l'amusait beaucoup. Il était président de l'Alliance Israélite, cette œuvre admirable qui, grâce à ses écoles, a fait connaître la langue française et inculqué l'amour de la France dans tous les pays du Proche Orient. Mon père, son neveu préféré, en était le secrétaire général.

Après le cours du mardi, j'allais régulièrement rendre visite à une plantureuse douairière, veuve du comte Ducos, ministre de la Marine sous Napoléon III et descendant de Roger Ducos, un des membres du Directoire et Consul, après le 18 Brumaire. Elle avait été une des beautés du Second Empire et conservait, malgré son grand âge, les vestiges d'un éclat sans pareil. Ses épaules, jadis célèbres, gardaient une blancheur et un galbe étonnants, et ses cheveux, contraints à rester blonds, étaient encore épais et d'une qualité rare. Son mari et ses fils jumeaux, âgés d'un an, étaient morts dans la même semaine. Elle ne s'était jamais remariée et vivait avec un fils bigot et une

fille chanoinesse. Celle-ci me racontait comment, au Sacré-Cœur, les jeunes filles roulaient leurs papillottes avec les billets doux qu'elles recevaient, afin de les dissimuler aux religieuses. Assise sur un tabouret aux pieds de la vieille dame, tout en caressant mon ami, le carlin Piccolo, auquel je faisais des colliers en perles de couleurs, j'écoutais passionnément le récit des bals de la Cour, la description des toilettes de l'Impératrice, de la belle comtesse de Castiglione, de la spirituelle princesse de Metternich et de toutes les beautés si célèbres alors. Tout cela me semblait une merveilleuse féerie, dont je rêvais ensuite la nuit, voyant apparaître ces femmes sous la forme de fées ravissantes, dansant une ronde autour de mon lit.

Ma mère me faisait également des récits intéressants. J'appris comment, toute jeune fille, elle connut Chevreul, dont le parrain, page de Louis XV, avait porté une torche aux funérailles du souverain, le visage recouvert d'un masque de résine, à cause de l'odeur putride qui se dégageait du corps décomposé du Roi. Elle me montrait un certain os de poulet, donné par un de ses danseurs, Tascher de la Pagerie, dont le grand-père avait été, dans sa jeunesse, enseigne de vaisseau; il avait accompagné son commandant à l'île d'Elbe, pour rendre visite à l'Empereur. Tout fier de ce déjeuner à la table de Napoléon, le jeune officier de marine s'était fait donner l'os de poulet resté sur l'assiette du souverain, pour en conserver un

souvenir palpable. Ma mère était une fervente admiratrice de Napoléon et ne désirait rien autant que de parler à quelqu'un l'ayant vu. Apprenant que la vieille propriétaire de l'auberge de Guillaume-le-Conquérant, à Dives, l'avait connu, elle alla trouver cette centenaire et en obtint la réponse suivante : « C'était un petit gros qui avait l'air commun. »

Elle me raconta aussi ce qui arriva à une amie de ma grand-mère, le jeune comtesse de M. Cette jeune Viennoise avait à son service, depuis quelques années, une femme de chambre dont elle ne cessait de vanter les qualités rares. Mélanie était une perle, habile, discrète, ordonnée, excellente couturière, sachant coiffer à la perfection et ne demandant jamais de sorties. Elle avait soigné sa maîtresse pendant ses couches avec compétence et dévouement. Rude, la voix dure, elle était cependant d'un caractère égal et très doux, et les enfants de sa patronne l'adoraient. Un matin, des policiers sonnèrent à la porte du palais M. et demandèrent à s'entretenir confidentiellement avec le comte. Dès qu'ils furent seuls, le brigadier-chef lui apprit qu'il hébergeait, parmi ses domestiques, un criminel dangereux et qu'il venait, avec ses hommes, pour l'arrêter. Le comte répondit que le policier avait dû certainement se tromper de porte, car leurs deux seuls serviteurs, le maître d'hôtel et le cocher, étaient des gens de toute confiance, au service de la famille depuis plus de vingt ans; le reste du personnel était féminin. Le brigadier

parut un instant perplexe, cependant, il insista; on fit alors venir tous les serviteurs. A peine eut-il aperçu Mélanie : « Voilà celui que nous cherchons, dit-il, en lui posant la main sur l'épaule, vous ne pouviez vous douter que, sous les traits de votre camériste, se cachait un repris de justice, que nous recherchons en vain depuis trois ans. »

Quand on lui passa les menottes, Mélanie n'opposa aucune résistance et se laissa emmener comme un mouton, sans lever les yeux sur ses maîtres effondrés. Une larme furtive coula même de ses paupières baissées. Quant à la petite comtesse, elle ne put s'empêcher d'éclater en sanglots convulsifs : « Et dire que je l'ai embrassé pour m'avoir si bien soignée à la naissance d'Egon, ajoutait-elle en faisant ce curieux récit à ma grand-mère, et, le plus fort, c'est que je n'arrive pas à le regretter! »

Notre institutrice, fraülein Marie, joua un très grand rôle dans ma vie. Elle était la fille d'un médecin de Cassel, en Prusse. Son physique était extraordinaire : grande, maigre, les cheveux noirs tirés en arrière, avec une frange sur le front, le teint brique, couvert de taches de rousseur, très laide, elle se vêtait d'une robe droite, en laine noire l'hiver, en alpaga l'été, portait des cols de clergyman, des bottines à élastiques et de petits bonnets à brides. Une paire de lunettes, à monture dorée, complétait cet accoutrement ecclésiastique. Au cours de nos promenades, des curés la saluaient, pensant qu'elle appartenait à une secte religieuse. Elle possédait le don d'enseigner à un

degré que je n'ai jamais rencontré depuis, parant les sujets les plus ardus d'un intérêt palpitant. C'était un être d'une grande conscience et d'une profonde érudition. Salomon Reinach disait qu'elle avait accumulé la culture de sept savants. On ne pouvait aborder une question, sans qu'elle la connût à fond; son seul point faible était les mathématiques. Quand mes frères préparaient leurs examens, elle veillait avec eux, les aidait, ne se couchait jamais avant qu'ils n'aient fini leur travail, ce qui ne l'empêchait pas d'assister le lendemain, à huit heures, au petit déjeuner. Elle avait un seul penchant que je n'ai jamais pu m'expliquer : son attirance pour la Morgue. Le jeudi après-midi, elle m'emmenait régulièrement au Musée du Louvre, m'expliquait à fond chaque sculpture ou tableau, puis me menait goûter chez Chiboust, où j'avais droit à trois gâteaux. Environ tous les deux mois, nous allions à la Morgue et, tandis que je me promenais devant la porte en l'attendant, elle se délectait à la vue des cadavres verdâtres, couchés sur des blocs de glace. Ses livres de chevet étaient : Hérodote, Saint-Simon et « The Book of Snobs » de Thackeray. Elle en lisait quelques pages, chaque soir, avant de s'endormir. Quand elle avait fini les trois ouvrages, elle recommençait. Convertie à cette habitude, je fis comme elle, jusqu'à mon mariage, à cette différence près que je remplaçai la prose de Thackeray par les poésies d'Henri Heine. Cette femme, si peu femme, et dépourvue de tout attrait physique,

avait eu cependant son roman d'amour. Mon oncle Ludovic, l'aîné des demi-frères de mon père, conquis par son intelligence et son caractère, l'avait demandée en mariage; elle avait refusé par scrupule, craignant que notre famille ne fut opposée à cette union et ne la soupçonna d'intrigues, ce qui n'aurait pas été le cas. Ma mère en eut été ravie, tout au contraire, mais, par discrétion, n'osa pas aborder le sujet avec elle. Fraülein Marie ne changea pas d'humeur, mais elle porta en elle un chagrin profond et insoupçonné, qu'elle parvint à dissimuler en s'adonnant à l'alcool. Elle contracta ce vice et n'en guérit jamais, malgré les conseils et les raisonnements de mes parents, qui essayèrent vainement de l'en corriger. Ce fut à la suite d'un commencement d'incendie, allumé par un bougeoir, qu'elle avait renversé la nuit sans s'en apercevoir, que ma mère la renvoya dans sa famille, prenant prétexte du mariage de ma sœur. Quand elle revint nous voir quelques années plus tard, elle semblait guérie de son funeste penchant. Nous suppliâmes ma mère de la reprendre; elle céda mais, peu après, fraülein Marie retomba dans sa déplorable habitude. Nous l'aimions néanmoins et la respections tellement que nous n'acceptâmes pas d'en être séparés à nouveau. Elle mourut huit ans après, chez ses sœurs, en 1910, d'un cancer causé par l'abus de l'alcool. Je me consolai plus tard de sa mort, à la pensée qu'elle ne vécut pas la guerre, car nous représentions sa véritable famille et elle eut souffert moralement plus que

de dix cancers, si elle eût assisté aux hostilités, éloignée de nous, tremblant pour mes frères et déchirée entre les deux pays qu'elle aimait également.

Tout différents sont les souvenirs que me laissa miss K., sa remplaçante, Anglaise aux yeux phosphorescents, qui avait la passion des serpents et promenait ses couleuvres apprivoisées au Parc Monceau, dont l'herbe, disait-elle, leur convenait mieux qu'aucun autre gazon parisien. Pendant les leçons, j'apercevais parfois un de ces reptiles jaillissant de l'échancrure ou d'une manche de sa blouse.

Notre cauchemar, à tous, était les dîners de famille. Ceux-ci avaient lieu chaque vendredi chez ma grand-mère. On s'y disputait copieusement, comme il est d'usage en pareille occasion. Ce n'est pas cela qui nous déplaisait, bien au contraire, c'était plutôt divertissant, mais on servait une interminable série de plats, dont les matières premières étaient d'une qualité douteuse, mon aïeule, fort avare, tenant à donner l'impression de l'opulence, tout en serrant les cordons de sa bourse jusqu'à la strangulation. Ma grand-mère se fâchait si l'on ne mangeait pas de tout et ma mère lui reprochait de nous mener au tombeau en nous gavant de cette façon malsaine et désordonnée. Les repas comportaient jusqu'à cinq plats de viande, de qualité inférieure. Avant de s'y rendre, mon père criait au maître d'hôtel : « Camille, la camomille, je dîne chez Mme la baronne! » Ces

soirs-là, une grande tasse de tisane devait l'attendre, pour contrebalancer les effets du festin de sa belle-mère. La vieille dame ne supportait pas que nous nous appuyions aux dossiers de ses chaises, de peur que nous n'en salissions l'étoffe avec nos crânes, qu'elle décrétait graisseux. Douée d'une vitalité surprenante, à soixante-dix ans passés, elle montait encore sur un escabeau, pour ranger son armoire à linge. Ce meuble imposant recelait un étalage de blancheurs vraiment artistique. Il était divisé en trois parties; à gauche, le linge de table et de cuisine. Sur chaque pile, nouée d'un ruban rouge, reposait un faisceau de lavande, tressé de ruban de même couleur. Le bord des rayons était orné d'une grosse dentelle, doublée également de soie rouge. Au milieu de l'armoire, le linge de lit, voué au bleu, à droite, le linge de corps, garni de rose. En bonne Viennoise, ma grand-mère aimait aussi avoir une cuisine impeccable et celle-ci, tout en carreaux de porcelaine blanche, plafond inclus, était décorée de cuivres étincelants, mais toujours en chômage. Les casseroles portaient des nœuds de ruban cerise, pareils à ceux qui ornaient les rideaux de mousseline des fenêtres. Elle était très fière de sa cuisine et de son armoire et trouvait toujours un prétexte pour en faire les honneurs à quiconque venait la voir pour la première fois. Malgré son grand âge, pas un seul des rares cheveux qui lui restaient n'était blanc; cette marque de jeunesse était désastreuse, car elle l'encourageait à porter une perruque acajou, ce qui contrastait

affreusement avec son visage ridé et fané. Sa sœur Clara, atteinte du même ridicule, arborait de grosses nattes dorées, et rien n'était plus comique que de voir ces deux octogénaires jouer au bésigue et s'injurier en viennois sous leurs toisons flamboyantes. Poussée par cette rage de paraître jeune, ma grand-mère s'habillait de couleurs tendres, malgré les remontrances de ses filles. Elle me demandait conseil; comme je savais que ses atours seraient transformés en robes à mon usage et que je n'avais nullement l'intention de porter du violet ou du gris fer, je répondais, avec machiavélisme, que le rose et le bleu ciel lui seyaient à merveille et qu'elle paraissait si jeune qu'elle ne devait pas hésiter à les porter. La voyant vêtue aussi juvénilement, ma mère s'écriait : « Maman tu es ridicule, tu t'habilles comme une jeune fille! » Ma grand-mère répondait d'un ton supérieur : « Tu n'y entends rien, Hélène trouve que les couleurs claires me vont bien, et la vérité sort de la bouche des enfants. »

Un drame faillit éclater le soir du premier bal de ma sœur Henriette. Ma mère, encore en deuil de mon père, ne pouvant l'accompagner, ma grand-mère fut désignée pour l'y conduire. Quelle ne fut pas l'épouvante de ma sœur, quand, en arrivant chez elle, elle la trouva portant la même robe que la sienne, une création de Worth, en satin rose, avec écharpe d'argent. Ma sœur déclara qu'elle refusait de se rendre grotesque et n'irait au bal que si ma grand-mère changeait de robe.

Comme mon aïeule s'obstinait, ce fut ma tante Antoinette qui se dévoua et chaperonna sa nièce.

Jusqu'à soixante-dix ans, ma grand-mère resta couchée pendant vingt-quatre heures chaque mois, recevant dans son lit, parée de soie et de dentelles, pour faire croire à son impérissable jeunesse. On eut toutes les peines du monde à la convaincre de cesser ce petit bluff, car elle était persuadée qu'elle leurrait effectivement ses visiteurs.

Quand j'eus quinze ans, ma mère voyant ma passion pour la danse se développer de plus en plus intensément, me confia au maître de ballet, M. Hansen. Tous les matins, soit elle, soit fraülein Marie, m'accompagnait à l'Opéra, où ce professeur génial m'enseignait l'art sublime de la chorégraphie. Je croyais vivre dans un rêve et la danse devint dès lors ma seule raison d'être. Je me vouai corps et âme au culte de la Muse, faite toute de grâce et d'harmonie, la divine Terpsichore, aux sandales d'or, à la tunique aux mille plis, et ce fut sous ses auspices que je franchis le seuil de l'adolescence.

NATACHENKA

J'avais cinq ans; mon frère André en avait neuf. Né avant terme, il avait gardé une constitution fragile et nous passions une partie de l'été à Kreuznach, ville d'eau prussienne, avec ma mère et miss Mary, pour qu'il y suive la cure saline qu'un grand spécialiste lui avait prescrite. Nos matinées s'écoulaient dans les jardins du Kurhaus (Casino), à jouer avec d'autres enfants, sous l'œil vigilant de notre gouvernante anglaise.

Un matin, mon frère lui demanda de l'accompagner jusqu'au kiosque du fleuriste, pour commander des roses qu'il voulait offrir à ma mère le lendemain, à l'occasion de son anniversaire. Ces fleurs étaient une surprise et, comme on se méfiait de mon indiscrétion, on me laissa seule, continuer mon château de sable; miss Mary me recommanda d'être très sage, m'expliquant qu'ils allaient faire une petite course; ils seraient de retour dans quelques instants.

A peine s'étaient-ils éloignés que j'entendis des exclamations dans une langue inconnue, entremêlée de français; levant alors les yeux, je vis deux dames en noir, arrêtées devant moi, qui me contemplaient en discutant avec agitation. La plus jeune était grande et mince; son visage mat et ovale, encadré de bandeaux noirs, s'éclairait d'immenses yeux mordorés et d'un sourire triste et charmant. Sa compagne, au contraire, était plutôt petite, grassouillette et grisonnante. Elle semblait vouloir calmer l'autre qui, soudain se baissant, me dit quelques mots en allemand. Voyant que je ne comprenais pas, elle prit alors mes mains dans les siennes et, en français cette fois, d'une voix qui tremblait d'émotion : « Chère petite, veux-tu me dire comment tu t'appelles?... Car, vois-tu, j'avais une petite fille comme toi, à laquelle tu ressembles beaucoup et que j'ai perdue... et si tu veux bien que je t'embrasse, tu me feras un grand plaisir. » A peine lui avais-je dit mon nom, qu'elle me serra dans ses bras, en me couvrant de baisers et de larmes. J'étais un peu étonnée, sinon effrayée, et je voyais que des gens nous regardaient curieusement.

— Veux-tu, ma petite Hélène, venir avec moi te promener un moment? Je te mènerai dans le plus beau magasin de jouets; tu pourras y choisir tout ce que tu voudras. Es-tu seule? Où est ta maman?

Je répondis que ma nurse et mon frère étaient partis faire une course mais (flairant les joujoux

promis) j'ajoutai que je pouvais fort bien l'accompagner si nous revenions vite.

— Ma petite fille était exactement comme toi, mais moins blonde et un peu plus âgée. Elle s'appelait Natachenka et elle aurait neuf ans aujourd'hui, si elle vivait. N'est-ce pas que c'est frappant, mademoiselle Marie? ajouta-t-elle en s'adressant à la petite créature douce.

Je partis donc entre les deux dames, qui chacune tenaient une de mes mains. Nous arrivâmes ainsi au magasin de jouets, tout proche, et là je fus invitée à choisir, sans restrictions, tout ce qui me plairait. Je commençai par une poupée, que je convoitais chaque matin en passant devant la vitrine. Elle était en longue robe de baptême, une sucette entre les lèvres, et fermait les yeux. Malgré son jeune âge, elle savait dire « Papa » et « Maman » quand on tirait sur deux cordons, terminés par une perle blanche et une perle bleue. Je continuai par un basset mécanique, un service à thé et une boîte de peinture, puis je m'arrêtai, un peu gênée tout de même, en déclarant que je ne désirais vraiment plus rien d'autre.

— Maintenant, choisis pour ton frère, puisque tu en as assez pour toi, me dit cette fée prodigue, sortie, me semblait-il, d'un de mes livres de contes préférés. Je pris une balle et un fouet et nous sortîmes du magasin, saluées jusqu'à terre par le patron reconnaissant.

Comme nous arrivions dans les jardins du Kurhaus, je vis de loin miss Mary, qui accourait

vers nous, hors d'elle, rouge, transpirante et folle de rage. Dès qu'elle m'eut rejointe, elle me prit par le bras et, les yeux humides, les lèvres tremblantes, elle me secoua violemment : « Méchante enfant, j'ai failli devenir folle d'inquiétude, j'ai cru que des Bohémiens vous avaient volée; je vais tout raconter à votre mère et vous serez punie! »

Ma bonne fée eut la plus grande peine à la calmer, en lui racontant la perte de sa petite fille, mon étonnante ressemblance avec elle, en regrettant de ne pas avoir attendu son retour pour m'emmener... Elle lui demanda enfin l'adresse de ma mère, pour aller s'excuser auprès d'elle.

Ma belle dame m'embrassa encore, me fit des signes, m'envoya des baisers, tandis que ma gouvernante, serrant mon poignet comme dans un étau, m'entraînait en me répétant qu'on n'acceptait pas ainsi des cadeaux de personnes inconnues, et que ma mère en serait très fâchée.

Elle le fut, en effet, mais moins que je ne le pensais.

J'avais peur qu'on ne m'enlevât les cadeaux que je venais de recevoir, surtout la poupée. Mes craintes furent vaines et ma mère, après m'avoir doucement sermonnée, me caressa les cheveux et me fit promettre de ne plus recommencer. Ce même jour, vers trois heures, le portier vint annoncer à ma mère que le prince et la princesse X. désiraient être reçus par elle.

— Ce sont les fameux Russes qui occupent tout un étage du Grand Hôtel avec leur suite. On dit

qu'ils sont plus riches que le Tzar, ajouta-t-il tout bas, puis il introduisit ma belle fée, suivie d'un monsieur, encore plus grand qu'elle. Il portait une barbe noire, carrée, et des cheveux en brosse. Les deux époux se ressemblaient; même teint, même nuance de cheveux, mêmes mains longues et effilées, mêmes intonations de voix, et même sourire découvrant des dents blanches et régulières. Ils prirent place aux côtés de ma mère, en s'excusant mille fois de la petite escapade du matin :

— Il faut pardonner à ma femme, dit le prince, elle a tellement souffert et souffre encore tant de l'affreux malheur qui nous est arrivé, qu'elle a perdu la tête en voyant votre petite fille, si semblable à la nôtre. Ce moment passé avec elle ce matin l'a littéralement transformée; elle ne parle que de votre enfant et nous venons vous demander si vous voulez bien nous la confier pour faire une promenade en voiture. Nous vous la ramènerons vers six heures.

Tout attendrie, ma mère accepta, et fit venir miss Mary pour lui dire de me préparer. La pauvre Anglaise, point du tout rassurée, lança un regard méfiant sur le couple et, tout en m'habillant, me recommanda de faire bien attention, car les Russes étaient des sauvages, qui battaient les gens avec un horrible fouet appelé *knout* et se nourrissaient d'une sorte de tapioca noir et gluant sentant le poisson.

Je me vois encore devant la glace, prête à partir, petite fille ronde et potelée, au teint clair, aux yeux

bleus, aux longs cheveux blonds, retenus en arrière du front par un nœud de ruban et flottant en masse sur le dos et les épaules. Quelques fossettes et un nez espiègle complétaient cet ensemble. Je portais ma robe de broderie anglaise, une ceinture écossaise, avec des nœuds pareils aux épaules, mon collier de corail, mes chaussettes blanches et mes petits souliers vernis. N'oublions pas mon chapeau, qui était de paille de riz, garni d'une plume d'autruche blanche, en couronne.

Pendant qu'on m'attifait ainsi, mes nouveaux amis racontaient leur passé à ma mère.

Ils avaient grandi dans deux propriétés voisines, en Bessarabie. La princesse Anna était âgée de 17 ans lorsqu'elle épousa son cousin germain, Sacha. Ils restèrent dix ans sans enfants et, quand la petite Nathalie vint au monde, ce fut une véritable passion que les parents, et surtout la jeune femme, déversèrent sur cette enfant qu'on n'attendait plus. Sa mère ne la quittait pas, ayant fait installer son petit lit dans sa propre chambre. Elle assistait à ses repas, à son bain, et ce fut elle aussi qui lui donna ses premières leçons.

A sept ans, la petite fille leur fut ravie. Elle succomba à un diabète infantile, que les médecins attribuèrent surtout à la consanguinité. La princesse resta pendant deux semaines sans articuler une parole et sans verser une larme; puis elle sombra dans une sorte de neurasthénie, qui se transforma en tristesse chronique, entrecoupée de temps à autre d'une récidive de son mal. Un

célèbre psychiâtre allemand, consulté, avait conseillé les eaux salines de Kreuznach, connues pour leur action fortifiante, dont il espérait le bon effet sur les nerfs et la constitution affaiblie de sa cliente.

Le ménage était donc venu dans la ville d'eaux, escorté de la dame de compagnie de la princesse (une Française, née en Russie, qui avait été son institutrice), de la femme de chambre et de Vassili, le cosaque du prince, colosse glabre, à la tête rasée, aux yeux bleu de ciel, aux paupières rougies, bordées de cils blancs. Ce géant ne quittait jamais son maître.

Nous partîmes dans le landau de louage, attelé de deux chevaux noirs, avec Vassili sur le siège, impassible à côté du cocher. Assise entre mes deux amis, je me sentais fière, serrant contre moi ma nouvelle poupée, Annette. La princesse me tenait une main, qu'elle caressait de temps à autre en murmurant : « Ma Natachenka », et se penchait souvent vers moi pour m'embrasser. Nous fîmes une ravissante promenade à travers la forêt, jusqu'à une auberge où l'on me fit goûter dans un joli jardin.

Le lendemain, le prince fut si éloquent et apitoya si bien ma mère, qu'il lui arracha la promesse de m'emmener tous les après-midi.

Le docteur, qui était venu le matin voir sa femme, ne la reconnaissait plus, tant elle était changée, elle riait, elle bavardait, un vrai miracle! Certes, les eaux de Kreuznach étaient souveraines,

mais ce serait sûrement de moi et non d'elles que viendrait la guérison, si ardemment souhaitée.

Tous les matins, la princesse Anna venait assister à nos jeux, dans les jardins du Kurhaus, avec sa dame de compagnie. Elle s'asseyait sur un banc proche et ne me quittait plus des yeux, tandis que je jouais avec mon frère André, comme s'il se fût agi de la seule petite fille au monde. Elle avait quitté ses voiles noirs, pour ne pas m'effrayer, et portait à présent de petits cols blancs. Elle avait remis ses bagues.

Les jours de beaux temps, le prince et la princesse venaient me chercher en voiture et, quand le ciel était gris, une miss Mary, mal disposée, mais résignée, me menait, à contre-cœur, jusqu'à leur hôtel. La princesse Anna réussit cependant à l'amadouer un peu, en lui faisant cadeau d'un autographe de la reine Victoria.

Le couple russe habitait, au premier étage du Grand Hôtel, de vastes pièces aux tentures rouges et aux meubles dorés, encombrées à tel point par les étoffes, les icônes, les bibelots et les photographies, emportées de Russie, qu'elles en paraissaient presque petites. Je préférais de beaucoup les jours de mauvais temps; ces après-midi-là, assise sur les genoux de la princesse Anna, j'écoutais, ravie, les légendes russes qu'elle savait si bien raconter. Elle était devenue gaie et jouait même à cache-cache avec moi et à toutes sortes de jeux. Le prince, qui adorait sa femme, la surprenait parfois me poursuivant autour du salon, et souriait alors avec

émotion. On faisait venir pour moi des gâteaux du meilleur confiseur et je goûtais, entre le prince et la princesse, tandis que le fidèle Vassili leur servait le thé, préparé par lui avec amour, dans le samovar traditionnel, apporté de Russie avec les autres objets. Un jour même, pour m'amuser, on fit danser Vassili. Pour la circonstance, le cosaque avait échangé son dolman noir à brandebourgs contre une blouse de soie corinthe, à large ceinture noire et se mit à exécuter une série de danses qui me ravirent. Elles étaient d'un caractère barbare : certaines, commencées sur un rythme lent, devenaient de plus en plus rapides, pour finir en tourbillon sur la pointe des pieds. D'autres, mes préférées, se dansaient accroupi, les talons raclant rapidement le sol et lancés en avant, l'un après l'autre. Ces dernières me faisaient rire aux éclats, Vassili étant accompagné, non seulement par les battements de mains de ses maîtres et les « Houssasilla, Cathérina », dont ils scandaient sa danse, mais encore par les objets de toilette de la chambre voisine : seaux, cuvettes, pots à eaux, qui se mettaient à danser, eux aussi, sur ce rythme endiablé. Excité par ce tintamarre, le doux Vassili prit soudain une expression sauvage et se mit à pousser des cris stridents. Un groom, envoyé par les locataires du dessus, vint s'enquérir de la cause de cet effroyable tapage et ce divertissement, qui m'avait tant réjouie, ne se renouvela plus, à ma grande déception. L'étrange serviteur chantait aussi parfois en mon honneur, en s'accompagnant

sur sa balalaïka. Il avait une voix mélodieuse qui contrastait avec son aspect de brute. Ses traits se détendaient alors et s'imprégnaient de tendresse et de mélancolie, au point que je croyais qu'il allait se mettre à pleurer, mais dès qu'il s'arrêtait, sa physionomie reprenait soudain son immobilité de statue.

Tout l'entourage de la princesse, — aussi bien son mari que sa secrétaire et ses domestiques — se mettaient en quatre pour faire mes cinq cents volontés et lui prouver ainsi leur attachement. Je me rendais compte que tout gravitait autour de moi et que j'étais le centre de ce petit groupe, aussi étais-je en train de devenir rapidement capricieuse et même un peu maniérée. De plus en plus folle de moi, la pauvre Anna ne savait qu'inventer pour me gâter. Elle avait commandé, à mon intention, un ravissant petit fauteuil doré tendu de velours cramoisi. Elle m'avait menée chez le photographe et une quantité de mes portraits garnissaient maintenant son appartement, mêlés à ceux de sa fille. Tantôt, dans un grand élan de tendresse, elle me serrait convulsivement contre elle en me couvrant de baisers, tantôt, dans une nouvelle crise de générosité, elle se précipitait avec moi chez le marchand de jouets pour me combler de cadeaux, dont elle faisait envoyer une partie à son hôtel, de peur de mécontenter ma mère.

Cet état de choses paradisiaque durait depuis une quinzaine de jours environ quand, un soir, le prince Alexandre Alexandrovitch sollicita de ma

mère quelques instants d'entretien et, à brûle-pourpoint, ne lui proposa rien moins que de m'adopter. Le grand professeur de Wiesbaden était venu dans la matinée en consultation, pour revoir sa cliente et, devant l'extraordinaire métamorphose de la jeune femme, il avait d'abord paru enchanté. Mais, ayant appris de son confrère la véritable cause de cette guérison, il avait déclaré au prince qu'effectivement sa femme paraissait remise, mais que personne n'avait songé à ce qu'il adviendrait le jour où, la cure de mon frère terminée, la princesse serait brusquement séparée de moi. A ces mots, l'horizon, si clair depuis quelque temps, s'était assombri devant le pauvre Sacha, et c'est alors que l'idée d'une adoption avait surgi dans son cerveau. Stupéfaite, ma mère commença par ne pas comprendre, puis finit par croire que le malheureux prince était subitement devenu fou.

Désorienté par le silence de son interlocutrice, le pauvre homme racontait la scène de la matinée, se lançait dans mille propositions engageantes : quand il avait répété à sa femme sa conversation avec les docteurs, elle s'était évanouie avant même qu'il eut pu lui exposer son idée; puis tous deux, ils avaient passé l'après-midi à élaborer le cher projet qu'il venait de lui soumettre. Que ma mère ne pense surtout pas qu'il voulait nous séparer... elle viendrait naturellement, chaque année, passer plusieurs mois — aussi longtemps qu'elle le désirerait — dans leur terre de Bessarabie. Elle pourrait y emmener mes frères et ma sœur, il s'enga-

geait également sur l'honneur, à venir à Paris tous les hivers, et ma mère pourrait ainsi me voir presque constamment... Miss Mary ne me quitterait pas, puisqu'elle me soignait si bien et que j'étais habituée à elle. Je serais la fille la plus choyée de toute la Russie et, à leur mort, j'hériterais de leur immense fortune...

Il avait débité cette tirade d'un seul coup et attendait, anxieux, la réponse qui devait éclairer ou ternir à jamais l'existence de sa femme bien-aimée.

Revenue de sa première impression et pleine de pitié pour lui, ma mère déclara doucement que ce projet était absolument impossible à réaliser; veuve depuis cinq ans, elle avait voué le reste de sa vie à ses enfants, qui étaient maintenant tout pour elle, moi surtout, la dernière, née après la mort de mon père; mais ils trouveraient certainement un autre enfant qu'il leur serait facile d'adopter. Complètement désemparé, le prince répliqua qu'aucun autre enfant ne pourrait me remplacer; j'étais, pour ainsi dire, le sosie de leur petite Natacha et c'était cela seul qui avait opéré le miracle. En parlant ainsi, il avait les larmes aux yeux et ma mère, gagnée par son émotion, crut avoir trouvé une solution à ce douloureux problème :

« Tout peut encore s'arranger : je suis disposée à venir chaque année dans la même villégiature que vous. De son côté, la princesse pourra voir l'enfant tous les jours, si vous venez passer l'hiver à Paris. »

Cet arrangement ne parut apaiser le prince qu'à moitié mais il se ressaisit, baisa les mains de ma mère et dit qu'il en parlerait à sa femme. Il suppliait que ma mère réfléchît encore. Le lendemain il viendrait la revoir, accompagné de la princesse, si toutefois elle était remise de la secousse morale qu'elle venait d'éprouver.

La nuit fut, paraît-il, épouvantable. La pauvre Anna, dans une agitation fébrile, arpentait sa chambre de long en large et ne s'arrêtait de temps en temps, les yeux fixés devant elle, que pour articuler d'une voix saccadée : « Tout ou rien, il me faut tout ou rien! »

Personne ne se coucha. En vain le prince essayait de la raisonner, elle ne l'écoutait pas ou répondait : « Tu es un homme, tu ne peux pas comprendre! » A l'aube, complètement épuisée, on réussit à la coucher. Elle resta allongée comme une morte. M[lle] Marie vint me prendre après déjeuner; on espérait que ma présence ferait réagir la pauvre femme. En cours de route, M[lle] Marie m'apprit que la princesse était malade et qu'il me faudrait être très tranquille, très affectueuse et ne pas faire de bruit. Même ainsi avertie, j'eus un choc en entrant dans la pièce : je vis ma grande amie — si vive, si exubérante d'ordinaire — étendue, livide. Son visage, émacié en une nuit, était encadré de deux longues nattes noires, terminées par des nœuds de satin blanc, son corps immobile, était drapé dans les plis d'une ample robe de nuit blanche, garnie de dentelles. Elle tenait, serrée entre ses mains, la

miniature de sa petite fille, qu'elle portait ordinairement autour du cou, et l'étroit ruban de moire faisait, avec les tresses sombres, le seul contraste sur le lit, d'une blancheur impressionnante.

Je n'osais avancer. M[lle] Marie me conduisit vers mon amie et posa ma petite main sur les siennes. La princesse ouvrit lentement les yeux et me regarda fixement, sans bouger. Son mari s'approcha alors, s'assit sur une chaise basse, près de sa femme, et me prit sur ses genoux. Une demi-obscurité régnait dans la chambre, aux rideaux baissés. Dans un coin, j'apercevais la haute silhouette de Vassili, immobile dans son uniforme noir. Toute cette atmosphère m'impressionna à tel point que je me mis à pleurer et que le prince, affolé, me remit aux mains de M[lle] Marie et de la brave Groucha, la femme de chambre, en les chargeant de m'emmener dans la pièce voisine et de tâcher de me distraire.

Les deux femmes firent de leur mieux pour m'amuser, malgré leur tristesse. Soudain, la dame de compagnie eut une idée et courut chercher le coffre dont la princesse ne se séparait jamais. Il contenait les effets de la petite Natacha. Elle y prit un petit costume de paysanne russe et les deux femmes eurent vite fait de me déshabiller, de séparer mes cheveux par une raie, de me revêtir de la chemise brodée, de la large jupe, du tablier multicolore, du fichu et des colliers, et me conduisirent, ainsi transformée, jusqu'au lit de la malade.

En me voyant soudain dans le costume que

Nathalie aimait porter, et plus pareille à elle que jamais, la pauvre princesse se souvint-elle des promenades qu'elle faisait avec l'enfant tant chérie, dans les prairies sillonnées de ruisseaux ou dans les bois odorants? La revit-elle accourant vers son père, toute fière de rapporter des fraises ou des noisettes, cueillies à son intention?... Elle se redressa tout à coup, me tendit les bras et m'attirant vers elle, me serra si fortement que je faillis en perdre la respiration : « Natachenka, Natachenka, s'écriait-elle, on veut t'enlever à moi une seconde fois mais je ne les laisserai pas faire. Je te serrerai si bien et si fort qu'on ne pourra pas nous séparer. » Et elle continuait à resserrer son étreinte, en me couvrant de baisers farouches. Je commençais à avoir terriblement peur, mais n'osais ni bouger, ni crier.

A ce moment, la porte s'ouvrit et le prince entra, portant sur son visage une expression d'amertume que je ne devais jamais oublier. Il n'articula pas une parole; bien que penchée sur moi, sa femme sentit sa présence et comprit qu'après une dernière tentative, il rapportait de chez ma mère une sentence irrévocable. Son étreinte se relâcha brusquement, elle battit l'air des mains et tomba en syncope. Tandis qu'on s'empressait autour d'elle, le prince fit signe à Vassili de me ramener immédiatement chez moi. Celui-ci me prit par la main et nous sortîmes de l'hôtel.

L'air était embaumé du parfum des tilleuls, le soleil brillait gaîment et je me sentis tout d'un

coup délivrée, comme au sortir d'un mauvais rêve. Escortée du cosaque, je marchais fièrement, consciente de l'effet produit par notre couple. Sur le seuil de l'hôtel, nous trouvâmes miss Mary qui venait me chercher. A sa grande stupeur, elle vit le colosse se pencher vers moi et embrasser mes petites mains. Ce geste imprévu fut pour moi comme un signe mystérieux que nous ne devions plus nous revoir. D'un élan, je jetai mes bras au cou du bon géant qui se releva, impassible, et reprit son chemin sans se retourner.

La visite du prince à ma mère s'était terminée plutôt fâcheusement, comme on pouvait le prévoir. Dès son entrée, il avait paru nerveux, lui, d'ordinaire, si calme. Sans le moindre préambule il aborda la question brûlante : il n'existait qu'un seul moyen de sauver sa femme, ma mère le connaissait et s'inclinerait, il en était convaincu. Ma mère, d'une voix très douce mais très ferme, lui répondit que, désolée de lui faire de la peine, elle ne pouvait cependant renoncer à moi. Elle s'offrait à aller voir la princesse et à le lui faire comprendre avec tous les ménagements possibles. En entendant cette réponse catégorique, le prince, d'habitude si maître de lui, perdit tout contrôle et déclara à ma mère qu'elle n'était qu'une égoïste qui ne m'aimait pas réellement, car si elle m'aimait réellement, elle se sacrifierait pour m'assurer l'avenir magnifique qu'il m'offrait. Que d'autre part, son égoïsme lui faisait oublier qu'elle avait cinq enfants, alors qu'eux n'avaient plus rien : « Vous ne

savez pas, madame, ce que c'est que de perdre un enfant! Votre maison est pleine, notre foyer est vide... en accomplissant ce geste, il vous resterait encore quatre enfants. » Suffoquée par cette inconscience, ma mère rassembla tout son courage et dit d'une voix nette et sur un ton qui n'admettait pas de réplique, que l'incident était clos et qu'elle le priait de ne pas insister.

Le prince la regarda un moment, fixement, sans rien répliquer, se leva, respira bruyamment à plusieurs reprises, salua très bas et sortit en coup de vent. Dans l'escalier, il croisa mon frère André : « Toi, si tu étais venu en Bessarabie, lui dit-il, je t'aurais fait cadeau d'un cheval! » Et il se précipita hors de l'hôtel.

Ma mère, inquiète, se faisait rassurer par miss Mary qui, ravie de ce dénouement, lui répétait sans cesse : « *Don't worry, she'll be all right once she gets over it.* » (Ne vous tourmentez pas, elle ira tout à fait bien dès qu'elle se sera fait une raison.)

Le lendemain, ma mère fit prendre des nouvelles; on répondit que la princesse était toujours dans le même état et qu'on avait demandé une seconde consultation. Le surlendemain, une petite boîte fut déposé à mon adresse. Elle contenait un ravissant collier en chaînettes d'or, garnies de perles fines et de corail rose. Une carte du prince portait ces mots : « Chérie, garde ce collier en souvenir de notre petite fleur Natachenka; c'est le dernier cadeau qu'elle reçut de nous. Nous te le donnons

en t'embrassant encore une fois. Anna et Sacha. »

Ma mère écrivit pour moi une petite lettre de remerciements, que nous allâmes déposer au Grand Hôtel. Là, on nous apprit que le prince, la princesse et leur suite avaient, la veille au soir, quitté Kreuznach, sans laisser d'adresse...

Nous n'entendîmes plus jamais parler d'eux.

MADEMOISELLE BELLANGER

Je puis dire que j'eus une chance sans pareille avec mes institutrices. Plusieurs se sont succédées au cours de mon enfance et de mon adolescence. Elles ont été des compagnes charmantes et dévouées, des amies à toute épreuve, dont les conseils et l'affection m'ont suivie dans la vie.

Une seule d'entre elles, restée bizarre à la suite d'une fièvre typhoïde fit exception à cette règle. La pauvre fille, sans doute irresponsable, me martyrisait, avec la conviction que ce traitement était nécessaire pour parfaire mon éducation.

C'est lorsque je travaillais mon piano que miss H. redoublait de férocité. Elle se munissait d'une règle d'ébène, bardée de cuivre, qu'elle tenait suspendue au-dessus de mes mains, telle une épée de Damoclès, décidée à entrer en fonctions à la moindre fausse note, ce qui ne manquait pas! J'étais si terrorisée que mes pha-

langes tremblantes erraient constamment à côté des touches et l'instrument de torture s'abattait aussitôt sur mes doigts. Ce procédé dura quelque temps, ma bouche étant scellée contre toute dénonciation, par cette inexplicable solidarité que les enfants observent, presque sans exception, à l'égard de leurs « éleveurs », ceux-ci fussent-ils des tortionnaires injustes et abhorrés. Un de mes frères surprit, fort heureusement, cette méthode barbare et en prévint ma mère, qui renvoya miss H. avant la fin des vacances. Je me souviens qu'étant entrée, il y a quelques années, dans une papeterie, avec la petite fille d'une de mes amies, pour y faire des achats, l'enfant accourut soudain vers moi en s'écriant : « Regarde, tante Hélène, la jolie règle aux bords dorés, j'en ai tellement envie, ne veux-tu pas me l'acheter ? » Mon regard horrifié tomba sur une réplique de mon ancienne ennemie : « Remets cela en place immédiatement, petite malheureuse ! m'écriai-je, tu peux choisir toutes les règles que tu voudras, vertes, jaunes, bleues, rouges, en métal, en bois, en cristal, toutes, excepté cet infernal instrument ! » L'enfant me regarda, avec l'expression d'effroi qu'on a pour les gens devenus subitement fous !...

Après le départ du bourreau-à-la-règle, on décida de me mettre, temporairement, dans une école de filles. Je ne m'y plaisais pas. Ma mère, ayant suivi le cours d'un certain M. Rémy, très en vogue au Second Empire, avait terminé son instruction à dix-huit ans, sachant la distance qui

sépare l'axe de Vénus de l'axe de Saturne, mais incapable de faire un cataplasme, et ignorant tout de la cuisson de l'œuf à la coque. Elle avait, par conséquent, trouvé sage de supprimer de mon programme les matières qu'elle jugeait inutiles à la vie quotidienne; de sorte que j'étais complètement ignorante en algèbre, géométrie, etc... mais beaucoup plus versée que les autres élèves en langues étrangères, histoire de l'art, littérature et mythologie. Avec cette culture fantaisiste, qui m'aida plus tard à jouir plus intensément de la vie, j'avais les plus grandes difficultés à rattraper mes compagnes de classe et je me sentais inférieure à elles. Un jour, la directrice entra dans notre classe, suivie d'une petite personne d'aspect chétif et modeste, qu'elle nous présenta comme Mlle Bellanger, venue pour remplacer le professeur de français.

Mon instinct d'enfant, très sensible, comprit vite que Mlle Bellanger allait devenir ce qu'on appelle trop justement, un souffre-douleurs! Son extérieur et sa timidité y invitaient.

Elle ne portait, en réalité, aucun âge exact mais j'appris qu'elle avait 31 ans. Elle faisait penser à un camaïeu beige. En effet, tout dans sa physionomie et dans sa mise était de cette couleur terne et ennuyeuse. Elle avait un teint beige, des cheveux beiges, des dents beiges et, probablement résignée à ne plus lutter contre ce ton auquel la nature l'avait vouée, elle recouvrait son corps malingre de vêtements de même nuance. Seuls d'admirables yeux gris, grands et profonds, bordés de

longs cils, éclairaient ce triste visage, et j'avoue qu'on était étonné de les y rencontrer.

La pauvre Mlle Bellanger faisait de son mieux pour conserver sur nous une autorité que les grandes classes avaient réduite à néant, dès son premier effort! J'avais douze ans, et, malgré la pitié qu'elle m'inspirait, la cruauté inconsciente de mon âge et surtout la crainte de me singulariser, me poussaient à imiter mes compagnes et à tourner, comme elles, la pauvre maîtresse en ridicule. Notre joie fut à son comble le jour où l'on découvrit qu'elle s'appelait Thaïs! Ses livres et ses cahiers étant marqués Th. Bellanger, nous étions persuadées qu'elle s'appelait Thérèse.

Dès lors, les grandes la surnommèrent Athanaëlle ou l'Hétaïre et se mirent à siffler la *Méditation* de l'opéra de Massenet, sur son passage. Enfin, je ne vous citerai pas les taquineries qu'on fit subir à la pauvre créature, qui supportait tout avec une résignation digne des premiers chrétiens!

Un jour de pluie torrentielle, comme j'attendais, sous le porche de l'école, ma vieille nurse qui était en retard, j'aperçus Mlle Bellanger se faufilant, comme une coupable, vers la loge de la concierge, qui lui remit un sac d'où s'échappaient des petits cris plaintifs. Intriguée et poussée par mon amour des animaux, je m'approchai pour demander ce que contenait ce sac mystérieux, Elle l'entrouvrit alors et me montra, tout au fond, un petit chat d'une maigreur squelettique, couvert de plaies. Elle l'avait trouvé, à moitié mort, dans le chantier d'un

immeuble en construction et avait supplié la concierge de le lui garder jusqu'à la fin de la classe. Ravie qu'une élève s'intéressât à ce sauvetage et lui adressât la parole dans un autre but que celui de recueillir un renseignement d'ordre scolaire, elle me raconta qu'elle avait déjà adopté un chien galeux, guéri à force de soins, ainsi qu'un vieux chat boiteux et une pie apprivoisée, héritage d'une vieille tante, et qui s'appelait Clara. Cette pie disait des masses de choses et parlait en trois langues différentes. Je compris que la pauvre Thaïs était possédée par la même passion que moi pour les animaux, cette passion qui fait tant souffrir et rend inévitablement gâteux ceux qui en sont atteints, tout en leur procurant des joies à nulles autres pareilles. Ma nurse arriva sur ces entrefaites, et nous dûmes interrompre un entretien qui avait, par l'entremise de nos frères supérieurs, commencé une amitié et scellé un pacte de solidarité indissolubles.

Le lendemain matin, je m'informai de la santé du petit chat et, pendant la récréation, je ne quittai pas Mlle Bellanger. Elle me demanda si cela me ferait plaisir de venir un jeudi chez elle, pour voir ses bêtes. Quand elle en parlait, ses yeux mornes perdaient leur expression d'animal traqué; ils prenaient une vivacité insoupçonnée. Je sautai sur cette invitation; outre l'envie que j'avais d'entendre parler Clara, j'étais fort intriguée de voir le cadre de la vie privée de Mlle Bellanger, celle qui se déroulait loin de ces classes odieuses et de ses

tourments quotidiens. Je lui apportai le lendemain un morceau de sucre pour le chien Bosco et je commençai à mettre de l'argent de côté, en cachette, pour acheter un collier au petit chat convalescent.

Cette amitié avec la jeune institutrice, me valut de partager avec elle les taquineries des élèves. On me demandait sans cesse comment allait mon « bel ange » mais, voyant que je restais indifférente, on me laissa en paix et les sarcasmes lancés contre elle diminuèrent d'intensité. Le jeudi suivant, j'obtins la permission d'aller lui rendre visite. Elle habitait rue La Fontaine, à Auteuil, le rez-de-chaussée d'une vieille maison, aux murs blancs. Les deux petites pièces et la minuscule cuisine qu'elle occupait, donnaient sur un petit jardin dont elle avait la jouissance. Je fus étonnée du goût qui régnait dans ce modeste intérieur. Il était meublé avec des reliques de famille, dans le style Louis-Philippe (qui n'était pas encore revenu à la mode). Tout était joli et tenu avec un ordre parfait.

Nous prîmes le thé sur un guéridon d'acajou, au centre duquel trônait une coupe d'opaline rose, remplie de seringa. Elle me servit des tartines de pain bis, aux confitures, qui me parurent délicieuses.. Bosco ne la quittait pas des yeux et la suivait pas à pas; le vieux chat boiteux vint s'asseoir sur mes genoux, (preuve d'amitié qu'il ne donnait habituellement qu'à sa maîtresse), la pie Clara déploya, en mon honneur, son triple vocabulaire et le petit chat vint boire une soucoupe de lait à mes

pieds, en ronronnant d'aise. Je compris ce jour-là que la place de Mlle Bellanger et la mienne n'étaient plus dans cette école qui m'était devenue de plus en plus odieuse, et j'obtins facilement de ma mère la permission de continuer mes études à la maison, sous la direction de différents professeurs, en prenant Mlle Bellanger comme répétitrice. Elle venait me faire travailler avec mon amie et voisine Blanche S. Tous les matins, après la leçon, nous nous promenions au Bois de Boulogne et ensuite Mlle Bellanger restait à déjeuner. Nos mères aimaient la jeune fille dont elles appréciaient le courage et l'abnégation. Nous avions appris qu'elle était orpheline de père, depuis l'adolescence, et avait vécu avec une mère infirme et un frère beaucoup plus jeune. Elle avait travaillé dur, tout en aidant son frère dans ses études et en soignant sa mère; celle-ci était morte depuis quelques années et la courageuse fille vivait de labeur et de privations pour subvenir à l'existence de son frère Charles et lui permettre d'achever ses études de médecine. Dans l'atmosphère de quiétude et de sympathie qui, maintenant, l'environnait, Mlle Bellanger semblait reprendre un peu confiance dans la vie et se « débeiger » en quelque sorte.

Nous assistions parfois ensemble à des matinées classiques, qui la ravissaient, car elle adorait le théâtre et en était privée depuis des années.

Un matin, près d'un an après notre première rencontre, je vis entrer dans la salle d'études une Mlle Bellanger que j'eus peine à reconnaître. Ses

yeux gris pétillaient, elle ne cessait de sourire mystérieusement. Pendant la leçon du professeur de littérature elle fut visiblement distraite. Après le déjeuner, tandis que je montais étudier, elle s'enferma avec ma mère. Au cours de l'après-midi sa distraction continua et elle se mit à rire toute seule, si bien que Blanche et moi, nous nous regardions avec une certaine inquiétude, craignant pour la raison de notre institutrice.

Vers quatre heures, notre stupéfaction atteignit à son comble, quand Mlle Bellanger nous déclara, à brûle-pourpoint, que le reste de la journée serait vacances, qu'il faisait trop beau pour travailler, et qu'elle nous emmenait goûter chez le pâtissier, où nous pourrions manger tout ce qui nous ferait plaisir.

Elle, si ponctuelle, nous quitta une demi-heure plut tôt que de coutume, en nous embrassant avec tendresse, comme sur le point de nous révéler un secret, mais sa timidité habituelle l'en empêcha.

Le soir, ma mère entra dans ma chambre pour m'annoncer que Mlle Bellanger était fiancée depuis la veille.

Elle épousait un cousin, de trois ans son cadet, auquel sa mère l'avait recommandée en mourant. Il ne lui avait plus donné signe de vie depuis lors, étant parti pour le Maroc, où il s'était adonné à l'agriculture. Et il revenait, en mesure d'acheter une exploitation agricole en France et de se ma-

rier. Cette nouvelle nous stupéfia littéralement, Blanche et moi. L'attitude inusitée de Mlle Bellanger eut sûrement éveillé nos soupçons, s'il s'était agi d'une autre, mais la pauvre fille inspirait si peu l'idée de l'amour et du mariage, que nous n'avions rien deviné. Nous nous réjouîmes de son bonheur, sans oser y croire, comme si c'était un rêve, qui ne pouvait se réaliser. Il se réalisa, cependant. La bienheureuse Thaïs nous quitta, les vacances étant arrivées, en même temps que ses fiançailles. Elle alla chez une parente en province, où son mariage eut lieu. Le jeune couple s'installa aussitôt dans la ferme récemment acquise et s'occupa d'élevage et d'agriculture. Il vint nous surprendre quelques mois plus tard et nous restâmes stupéfaits devant l'ex-Mlle Bellanger, tant le bonheur l'avait transformée! Plus de teinte beige, ni au physique, ni au moral. Elle parlait vite, disant : « N'est-ce pas, Georges chéri? » à chaque phrase, en regardant avec adoration son mari, un gros garçon blond, sympathique et joufflu, aux yeux couleur de myosotis. Une robe à la mode, d'un bleu de lin, remplaçait le vêtement informe, de nuance terreuse, qu'elle arborait précédemment, et je ne pus en croire mes yeux, lorsque je découvris un nuage de poudre de riz et un soupçon de rouge, qui s'étaient donnés rendez-vous sur le visage radieux de la nouvelle mariée.

« Dès que nous serons complètement installés, je compte sur votre visite », me dit-elle entre deux baisers et deux éclats de rire. « Vous viendrez

avec Blanche et vous verrez combien nous nous amuserons. C'est que je suis devenue une vraie paysanne; je tue même les poules, quand la servante n'est pas là pour le faire. » J'avoue que la pensée de la timide Mlle Bellanger, transformée en égorgeuse de volatiles, me remplit de stupéfaction et d'une certaine horreur!

Elle partit exultante, après nous avoir répété cent fois combien son Georges était bon et attentionné, et m'avoir donné d'excellentes nouvelles de ses protégés. La bavarde Clara venait d'enrichir son vocabulaire et s'écriait : « N'est-ce pas, Georges chéri? » dès qu'elle apercevait ce dernier.

Blanche et moi nous réjouissions à l'idée de cette visite en perspective, mais elle n'eut jamais lieu. Quelques mois plus tard, notre amie nous écrivit qu'elle attendait un bébé et que son bonheur serait à son comble si elle ne se sentait si souffrante et fatiguée. Nous nous mîmes, Blanche et moi, à tricoter des brassières et des chaussons. Puis « Georges chéri » écrivit pour annoncer la naissance d'un superbe garçon. Plus tard, la jeune femme nous envoya la photographie du bébé, en nous disant la peine qu'elle avait à se remettre. Elle se plaignait de ce que ses forces, au lieu de renaître, semblaient décliner. Elle ressentait une douleur au côté et toussait : « Mais bientôt, cela ira mieux, grâce aux soins maternels dont m'entoure mon Georges ». Peu de temps après, nous reçûmes un faire-part bordé de noir, qui nous annonçait que la pauvre Thaïs avait

rejoint le Seigneur, avant d'avoir atteint sa trente-quatrième année.

Le malheureux Georges, écroulé de douleur, vint nous voir, quelques mois plus tard, en se rendant au Maroc où il retournait, après avoir vendu sa ferme, ne pouvant plus y vivre sans son épouse bien-aimée. Le chagrin de ce gros garçon nous fendit le cœur. Il était littéralement effondré et nous quitta, le visage bouffi par les sanglots. Il emmenait le petit Maurice, la servante et les bêtes recueillies par celle qui n'était plus, et qu'il avait si tendrement aimée.



Nous n'entendîmes plus parler de lui mais je pense souvent à ma pauvre amie, que j'imagine assise sur un petit nuage beige, à la droite du Seigneur, entourée de ses animaux familiers : les deux chats sur ses genoux, Bosco allongé à ses pieds et Clara perchée sur son épaule, mais peut-être Clara ne l'a-t-elle pas encore rejointe, car on dit que les pies, comme les perroquets, vivent bien plus longtemps que les hommes.

LA SAGESSE DE SALOMON

Joseph, Salomon, Théodore, *Je Sais Tout,* comme on avait surnommé les trois frères Reinach, ou Jo, Lolo, Bébé, selon les diminutifs qu'ils se donnaient entre eux, depuis l'enfance. Je me souviens du curieux effet de ces surnoms, pendant les dîners de famille, quand ces trois hommes, mûrs et barbus, s'interpellaient de la sorte.

Les bonnes langues disaient à tort : « Ils savent tout, mais ils ne savent que cela », ou encore « Ils savent tout, mais ils ne comprennent rien ». Ces deux dernières phrases leur étaient appliquées à cause de la carapace dans laquelle les trois grands savants s'étaient enfermés, s'isolant du monde extérieur pour s'adonner à la politique, aux sciences et aux lettres.

Théodore, le plus jeune, avait épousé ma sœur aînée. Fraülein Marie aimait à répéter que cette union était l'œuvre posthume de l'oncle Isidore.

Voici comment : ma sœur Eveline retournait dans le monde pour la première fois depuis la mort de cet original personnage. Ce soir-là, elle étrennait une robe de mousseline de soie mauve, garnie de violettes, qui rehaussait son teint de rousse et faisait ressortir la couleur fauve de ses cheveux. Elle était très en beauté. Dès son arrivée au bal, Théodore Reinach l'aperçut, se précipita vers elle, la contempla un instant, les yeux écarquillés, et lui dit : « Mademoiselle, voulez-vous m'épouser? » Ma pauvre sœur, nullement préparée à cette demande foudroyante, ne put que balbutier : « Mais, monsieur, c'est un coup de tête! » Il la regarda dans les yeux et répondit d'une voix vibrante d'émotion : « Non, mademoiselle, c'est un coup de cœur! » Elle l'agréa à la fin de la soirée. En rentrant, elle et mon père réveillèrent ma mère pour lui annoncer cette surprenante nouvelle. Furieuse, celle-ci s'écria qu'on ne réveillait pas les gens, surtout lorsqu'ils étaient enrhumés, pour leur faire d'aussi stupides plaisanteries et, se retournant sur l'autre côté, se rendormit en maugréant. Ce n'est que le lendemain matin qu'on réussit à la convaincre de la réalité de l'événement.

J'aimais les trois frères, mais Salomon fut mon véritable ami. Cet homme, doué d'une mémoire miraculeuse, était l'être le plus simple, le meilleur et le plus modeste que l'on put imaginer. Il demandait conseil aux humbles, écoutait les enfants, auxquels il accordait une touchante bienveillance, et conversait longuement avec quiconque venait le

voir ou le trouver. Lui-même avait des côtés puérils. Il avait fait la connaissance de sa femme chez nous. Le lendemain des fiançailles, ma mère lui conseilla d'envoyer, selon l'usage, des fleurs à sa fiancée. A son vif étonnement, celle-ci reçut, quelques heures plus tard, quatre petits pots de jacinthes roses! Ma nurse, miss Mary, encline à la sentimentalité, décréta que cela signifiait « Rose », le nom de la bien-aimée, chaque pot représentant une lettre du prénom. Le mariage fut célébré dans notre maison. Ce fut une joie pour moi quand, une dizaine d'années plus tard, le ménage vint s'installer dans un petit hôtel particulier, situé au coin de l'avenue du Bois et de la rue de Traktir, tout près de chez nous. Cela me permit d'être plus souvent en contact avec de si chers amis.

Salomon Reinach recevait tous les dimanches matins dans le grand studio, transformé en bibliothèque, au troisième étage de la maison. On y accédait par un petit escalier en colimaçon, assez raide, mais qui donnait un aspect modeste à cette habitation et répondait ainsi au désir du grand savant, qui voulait que ses collègues, moins fortunés, ne pussent sentir la différence de leur situation, quand ils venaient le voir. C'est dans ce même délicat sentiment qu'il se rendit pendant longtemps à l'Institut, par le métro ou le tram puis, plus tard, fit arrêter sa voiture bien avant d'y arriver, accomplissant à pied le reste du chemin.

Je manquais bien rarement un de ses dimanches. Seymour de Ricci, qu'il appelait son fils spirituel, y était de faction. C'est là que je fis la connaissance de beaucoup d'êtres intéressants : Maspéro, M. et Mme Dieulafoy, Guglielmo Ferrero, Carlos Blacker, cet ami d'Oscar Wilde qui, tout comme Robert Ross, lui resta fidèle jusqu'à la fin. Riche de souvenirs, Blacker me citait souvent des traits ou des phrases de l'écrivain-esthète. Celle qui me frappa le plus était : « La mort est si gothique, la vie est si grecque! » Il me raconta aussi sa visite au patron d'un horrible petit hôtel, où Wilde était mort dans la plus noire misère. Cet hôtelier compatissant avait hébergé l'artiste gratuitement pendant plus de trois mois, et Blacker voulut l'en remercier : « Vous dites que j'ai bien agi, monsieur, et que j'en serai récompensé; eh bien, vous vous trompez; comme récompense, savez-vous ce que les journalistes ont osé dire : « Oscar Wilde vient de s'éteindre dans un hôtel *de vingtième ordre,* et cela, Monsieur, c'est faux! Mon hôtel est de *huitième ordre* et non de *vingtième* et cela peut me faire le plus grand tort vis-à-vis de ma clientèle. » Carlos Blacker me raconta également une de ses expériences personnelles. Fervent Ecossais (quoique de mère Espagnole), il passait tous les étés dans son pays. Il en ramena, un jour, une petite paysanne de dix-huit ans, parce qu'elle savait faire un certain gâteau au lait et au miel qu'il fallait tourner pendant quatre heures de suite, dans le même

sens, et dont il était extrêmement friand. Il arriva à Paris, la veille de Noël, avec cette enfant qui n'avait jamais quitté son village natal; et la conduisit directement aux Galeries Lafayette, pavoisées et illuminées, à l'occasion des fêtes. Il l'y promena pendant plus d'une heure. La pauvre petite en resta si impressionnée qu'elle en perdit l'usage de la parole jusqu'au lendemain.

J'emmenai, un dimanche, rue de Traktir, Raymond Duncan et son fils aîné, âgé de huit ans, tous deux drapés de péplums. Salomon Reinach fut très intéressé par le frère de « la danseuse aux pieds nus », mais plus encore par le petit Ménalchas, qui parlait couramment le grec. Il lui donna des livres et le baisa au front. Raymond Duncan qui désirait faire une conférence, demanda au savant de le présenter au public, ce qu'il accepta volontiers. En le quittant, Raymond Duncan proposa de me raccompagner, par l'avenue du Bois, jusque chez moi. J'avoue qu'à l'idée de parcourir l'avenue, pleine de promeneurs, flanquée de ces deux êtres déguisés de la sorte, je me sentis devenir lâche et, saisissant le premier prétexte — l'heure du déjeuner — je sautai dans un taxi. La conférence eut lieu à quelques semaines de là. Je m'y rendis avec Salomon et le ménage Dieulafoy. En revenant par les jardins du Luxembourg, je marchais avec M. Dieulafoy, à une dizaine de mètres derrière sa femme et Salomon Reinach, quand il me dit tout à coup : « Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi certaines gens s'habillent d'une

façon ridicule, pour se faire remarquer. Ainsi, tenez, ce Raymond Duncan, par exemple... « Je ne sus que répondre, car devant nous, j'apercevais un grotesque petit bonhomme, aux hanches larges, aux pieds minuscules, trottinant aux côtés de mon ami, et qui n'était autre que Mme Dieulafoy.

Toujours vêtu exactement de même, jusque dans les moindres détails : cravates, chaussettes, mouchoirs, épingles de cravate, ce couple, tendrement uni, restait touchant, malgré sa singularité. Mme Dieulafoy était née Jeanne Magre, de Toulouse, et rien n'enrageait davantage Maurice Magre que mes allusions à leur parenté éventuelle, inexistante d'ailleurs. Si le physique de cette femme semblait comique, elle n'en était pas moins remarquable : elle a laissé des ouvrages d'histoire et d'archéologie d'une réelle valeur.

Quand j'eus à reconstituer des danses grecques, Salomon Reinach m'aida beaucoup de son érudition et de ses conseils. J'avais préparé « l'Hymne à Apollon », pour l'exécuter avec accompagnement de chant, à une soirée, chez Théodore Reinach. Il avait transcrit ce morceau antique, découvert par Th. Homolle, au cours des fouilles qu'il fit entreprendre par l'Ecole d'Athènes, à Delphes, en 1893. Gabriel Fauré l'avait harmonisé. J'en donne ici la traduction, pensant qu'elle présente un certain intérêt.

HYMNE A APOLLON

Invoquons le Dieu puissant
Et vous, ô chœur sacré, chœur aux douces voix,
O Muses de l'Hélicon aux bois profonds,
Filles de Zeus retentissant,
Vierges aux bras glorieux,
Venez par vos accents charmer le dieu Phébus
Vatre frère à la chevelure d'or,
Le dieu qui, sur les flancs du Parnasse,
Parmi les belles Delphiniennes,
Sur la roche à double cîme
Monte vers le cristal pur
Des eaux de Castalie,
Maître étincelant du Mont à l'antre prophétique.
Venez à nous, enfants d'Athènes,
Dont la grande cité
Grâce à Pallas, la déesse au bras vainqueur
Reçut un sol ferme, inviolable.
Sur les autels brille la flamme
Qui, des jeunes taureaux, consume les chairs.
Vers le ciel monte l'encens d'Arabie...
Le doux murmure des flûtes
Sonne en chants modulés
Et la cithare d'or, la cithare aux doux sons
Répond aux voix qui chantent les hymnes.
O pèlerins de l'Attique
Chantez tous le dieu vainqueur!

(CHŒUR)

Dieu dont la lyre est d'or,
O fils du grand Zeus,
Sur le sommet de ces monts neigeux!

Toi qui répands sur tous les mortels
D'infaillibles, d'éternels oracles,
Je dirai comment tu conquis le trépied fatidique,
Gardé par le Dragon,
Quand, de tes traits, tu mis en fuite
L'affreux reptile aux replis monstrueux.



Un matin, j'arrivai chez Salomon :

— J'ai décidé de faire publier une série de livres choisis à l'intention des jeunes filles », me dit-il, « car il faut bien s'occuper d'elles aussi. Je l'intitulerai « Bibliothèque de la Fleur d'Oranger. »

Devant tant d'ingénuité, je ne pus m'empêcher de rire. Tout déconcerté, il ne comprit par pourquoi.

Au cours d'une grande soirée chez sa belle-sœur, je le surpris errant avec mystère, parmi les invités. Il s'arrêtait près de toutes les jolies femmes, se penchait et leur murmurait candidement quelques mots à l'oreille. Je les voyais quelquefois rougir, souvent s'esclaffer : le cher homme avait entrepris une étude sur les seins des statues antiques et demandait à toutes ces jeunes femmes de l'aider en mesurant l'écart qui séparait les leurs, afin d'établir la différence qui pouvait exister entre ceux de l'antiquité et ceux des temps présents.

Au printemps 1911, je fis un voyage à Rome et à Florence avec le ménage Reinach et Seymour de Ricci. J'en garde à la fois un délicieux et exté-

nuant souvenir. J'appris une quantité de choses en compagnie des deux savants et c'était passionnant de découvrir tant de merveilles à leurs côtés. Mais, dès que Salomon, habitué à une vie plus que sédentaire, se trouvait lâché dans un Musée, il devenait comme possédé, et ses facultés physiques, décuplées, lui permettaient des promenades qui duraient parfois plus de quatre heures consécutives. Je ne distinguais plus rien, et les vierges flamandes dansaient de folles sarabandes avec les pages de la Renaissance, devant mes yeux saturés. En sortant, j'étais prête à m'évanouir, tandis que lui, frais comme une rose, ne demandait qu'à recommencer.

Un de mes souvenirs les plus agréables fut un dîner donné en son honneur, dans les jardins de la Villa Médicis, sous un ciel comme seule l'Italie peut en offrir. Il y amusa tous les jeunes Prix de Rome, en leur posant une devinette remontant au XVIIIe siècle :

« *Pourquoi les coqs ont-ils des ailes?*
Pourquoi les poules ont-elles des œufs?
C'est que les coqs ont besoin d'elles
Et que les poules ont besoin d'eux! »

Il me fit connaître une femme des plus curieuses : Mme Helbig, fille d'un grand-duc, épouse d'un savant allemand. Ils habitaient la Villa Dante, sur le Janicule, où elle s'adonnait à la musique et au spiritisme. Elle nous raconta qu'au

cours d'une séance organisée chez elle et à laquelle assistait Gabriele d'Annunzio, le pauvre poète, littéralement roué de coups par les esprits, demanda grâce et supplia qu'on interrompît la séance.

Mme Helbig, pianiste remarquable, avait été l'amie intime de Wagner. Son obésité était telle qu'elle drapait ses multiples kilos de frocs de bure brune, pour la vie courante, et de bure blanche, pour aller dans le monde; elle passait ainsi de la robe de St François à la tunique de St Dominique, réservée pour les grands soirs. Ses cheveux, rejetés en arrière et coupés au ras du cou, achevaient de lui donner l'apparence d'un moine. Sa silhouette évoquait, d'une façon frappante, celle du Balzac de Rodin. Mme Helbig me montra un grand tableau représentant trois de ses chiens, des Samoyèdes blancs; l'un d'eux avait la tête nimbée d'une auréole; comme je lui en demandais la raison : « Je l'ai fait ajouter après sa mort, me dit-elle, il était si bon qu'il la méritait autant que la plupart des saints! » Elle était très appréciée à la Cour, surtout par la reine Hélène, qui l'y appelait souvent pour jouir de sa conversation et de son jeu, vraiment divin.

Salomon m'emmena un jour chez Mlle Herz, vieille demoiselle allemande, aussi bonne que laide, qui habitait Via Sistina, où elle possédait une collection de tableaux des XVe et XVIe italiens et de toiles de l'école romaine, absolument unique. Nous déjeunâmes dans la salle à manger, décorée de fresques du Pinturicchio et mes yeux éblouis

allaient sans cesse de mon assiette de spaghetti, aux murs sublimes qui m'environnaient.

En revenant de chez elle, comme je m'étonnais de tant de merveilles représentant, non seulement un goût très sûr, mais encore une immense fortune, Salomon me prit par le bras et, tout en descendant l'escalier de la Trinité des Monts, pour rejoindre la Piazza di Spagna, m'en raconta l'origine.

« Tout ce que tu as vu est la récompense d'une bonne action. Cette grosse et accueillante vieille fille, que nous quittons s'était intimement liée, dans sa jeunesse, avec une amie de pension. La trouvant un jour soucieuse et déprimée, elle lui en demanda la raison et apprit que le fiancé de la jeune fille venait de faire une découverte chimique, qu'il n'avait pas les moyens de réaliser. S'il avait pu exploiter son invention et fabriquer ses produits d'ammoniaque, il aurait été certain de réussir et de pouvoir, enfin, l'épouser. Mlle Herz n'hésita pas, et songeant avec mélancolie que son aspect physique lui enlevait tout espoir d'être épousée par amour, elle préféra tenter de faire le bonheur de son amie en mettant sa petite dot de 40.000 marks à la disposition du jeune chimiste. Celui-ci réalisa aussitôt son projet, s'établit en Angleterre, où il monta une usine de produits chimiques à Liverpool et amassa une fortune considérable. Par reconnaissance, il garda dans ses affaires le modeste prêt de sa bienfaitrice, qu'il fit prospérer, la rendant ainsi plusieurs fois mil-

lionnaire. Elle s'établit à Rome, sa ville d'élection, donna libre cours à son amour de la grande peinture, et constitua peu à peu la collection que tu viens d'admirer. Chaque année, elle va faire un séjour chez les Mond, car le jeune inventeur dont je viens de te parler n'est autre que sir Ludwig Mond, le père de lord Melchett, devenu célèbre, non seulement en Angleterre, mais dans le monde entier. »

Mlle Herz mourut quelques années plus tard. Elle légua sa bibliothèque à l'Asile de Rome et sa collection de tableaux à la ville; on peut les admirer au Palais de Venise.

La première année de la guerre, j'habitai pendant quelques mois, avec les Salomon Reinach, rue Hamelin, dans la maison de Théodore qui, mobilisé, la leur avait prêtée. Leurs deux nièces, qui sont aussi les miennes, y demeuraient également. Le vieil ami de Salomon, le commandant Espérandieu, s'était joint à nous. Les deux hommes souffraient atrocement de la guerre; ils se communiquaient leurs impressions à l'aide de grands gestes et de petits papiers, le pauvre commandant étant complètement sourd et refusant obstinément de se servir d'un appareil.

Salomon se fâchait continuellement :

« Tu es inouïe! Pourquoi ne lis-tu pas le communiqué? Tu es la seule personne qui ne le lise pas! Quand le liras-tu?

— Jamais, on n'y dit que des mensonges, et

quand il survient quelque chose de vraiment intéressant, je l'apprends par toi!

— Tu me désespères, tu es obstinée comme une mule! Quand donc changeras-tu?

— Egalement jamais, mais tu continueras à m'aimer quand même et je me fiche du reste! »

Sa femme, avec un courage et une endurance vraiment admirables, passait toutes ses nuits dans la gare de la Chapelle, attendant le passage des trains, pour restaurer les blessés et leur prodiguer des soins. Elle avait fait ses études de médecine, avant son mariage, et obtenu le titre de docteur. Elle ne se couchait jamais avant l'aube et rentrait exténuée. Son mari, avec un soin touchant, vérifiait si la femme de chambre avait préparé le thé, chauffé le lit; il agissait de même envers ses nièces et moi, après nos nuits de veille à l'hôpital.

Les années d'hostilités éprouvèrent jusqu'à la base cette nature si profondément humaine; il en garda un écœurement et un affaiblissement physique, que sa déception au sujet des fouilles de Glozel ne fit qu'accentuer. Combien il était différent de son frère, Théodore, que l'erreur de la Tiare de Saïtaphernès ne toucha qu'à peine, et qui riait de bon cœur quand ses enfants, frappant à la porte de son cabinet de travail répondaient, à sa question : « Qui est là? »

— C'est Rouchomovsky! »

Salomon avait légué son cerveau à la Faculté

de Médecine, pour qu'en l'autopsiant, la science pût rechercher d'où provenait sa phénoménale mémoire, et en tirer peut-être un enseignement. Il me raconta comment on le décapiterait et comment on enterrerait seulement son corps mutilé. Je me mis à sangloter à cette macabre évocation et l'adjurai tellement d'y renoncer qu'il finit par me le promettre. Il s'éteignit, en 1932, dans sa propriété de Boulogne, après une longue et pénible maladie. Sa femme le suivit à deux mois de distance. Ainsi ces deux êtres, si profondément attachés l'un à l'autre, ne se survécurent point. Leur souvenir reste présent à la mémoire de tous ceux qui les ont approchés et leurs amis ne les oublieront jamais.

„donc cela arrive — la veinarde

Florence — 2 Mai 1962"

(presqu'un mois après" — —

HISTOIRES DE FRANCE

Mme de Caillavet était la cousine germaine de ma mère, leurs mères étant sœurs.

Elevées ensemble, elles s'aimaient beaucoup. Après leur mariage, elle conservèrent une grande intimité et se virent presque journellement. Léontine de Caillavet était d'une intelligence et d'une culture peu communes; sa conversation, des plus agréables et spirituelles. Elle naquit avec deux dents et changea de dentition, pour la seconde fois, à l'âge de dix-sept ans, juste au moment de ses débuts dans le monde. En la voyant édentée, les gens s'indignaient de l'avarice de ses parents qu'ils accusaient de nuire, par une économie exagérée, au succès et à l'établissement de leur fille.

Elle faillit mourir d'un accident de voiture à l'âge de trois ans. Sa mère et ma grand-mère faisaient une promenade en landau dans les montagnes du Tyrol, avec leurs enfants. Engagées dans une discussion, les deux jeunes femmes distraites ne s'aperçurent qu'un bon quart d'heure

après, que la portière de la voiture s'était ouverte et que la petite Léontine manquait. Ma mère et sa sœur avaient bien essayé d'attirer leur attention sur la disparition de leur cousine, mais, sans les écouter, les bavardes avaient imposé silence aux enfants. On rebroussa chemin et on finit par découvrir la petite fille, sans connaissance, mais sans blessure, dans un taillis où elle avait été projetée non loin de la route. Le reste de la journée et toute la nuit on lui appliqua de la glace sur le front; le lendemain, elle ne se ressentait plus de cet accident, qui aurait pu lui coûter la vie.

Son frère, Maurice Lippmann, avait épousé Colette Dumas, la fille aînée d'Alexandre Dumas fils. Le jeune couple, provisoirement installé chez les Dumas, organisa une soirée où on représenta une comédie du maître de la maison, comédie amusante et fort leste, intitulée : *La Visite de Noces*. On eut soin, pendant les répétitions, d'écarter la plus jeune fille de Dumas, âgée d'environ quatorze ans. Un après-midi, au cours d'une des dernières répétitions, l'artiste qui jouait le rôle principal, précisément celui qui n'était pas du tout pour orphelinats, eut un malaise et fut forcée de rentrer chez elle. Pour ne pas arrêter la répétition, Maurice Lippmann s'offrit à donner la réplique, en lisant le rôle manquant. Il alla dans la bibliothèque chercher le volume qui contenait la pièce et, ne parvenant pas à le trouver, commença à s'énerver. On avait relégué là sa

jeune belle-sœur et ses amies, pour mettre leurs oreilles pures hors d'atteinte. Le livre demeurant introuvable et le beau-frère s'étant mis à jurer : « Calme-toi, s'écria la jeune fille en éclatant de rire, — je peux sauver la situation, je sais le rôle d'un bout à l'autre! » Aussitôt dit, aussitôt fait; et, devant les assistants ébahis, mais soulagés, elle joua le rôle, sans se tromper une seule fois et mieux que l'actrice défaillante!

Ce fut Mme de Caillavet elle-même qui me conta cette petite histoire.

Cette femme séduisante avait deux grands travers. Le premier, de se complaire à vous répéter les propos désobligeants tenus sur votre compte, ce qui entraînait inévitablement des brouilles, qui la remplissaient de volupté. Ainsi, bien que sincèrement attachée à ma mère, elle ne put résister, un jour, à la tentation de raconter à un de leurs cousins éloignés que celle-ci le trouvait commun, ce qui le fit éclater de rage et rompit leurs relations, jusqu'alors fort amicales. Son second travers était sa façon de se vêtir. Elle, qui déployait un goût si sûr dans l'aménagement de son intérieur et de tout ce qui l'entourait, s'habillait avec une originalité si voyante et juvénile, qu'elle en était ridicule; mais elle persistait dans son erreur, malgré les adjurations de ses parents et amis. De petite taille et rousse, elle accentuait la teinte, déjà vive de ses cheveux par des applications de henné qui les rendaient flamboyants. Je me souviens d'un petit chapeau tonkinois, tout en violettes de Parme,

attaché sous le menton par des brides de velours cerise, qui déchaîna en moi une hilarité telle que, pour y donner libre cours, je dus me réfugier, avec mon institutrice, sous la porte cochère la plus voisine. Ce fut chez elle, ou avec elle, que je vis le plus souvent Anatole France; je le rencontrais d'ailleurs fréquemment; il était notre voisin, et habitait villa Saïd, un petit hôtel adossé à notre jardin. Il passait ses matinées à écrire, et recevoir des visites, vêtu d'une robe de chambre brune et coiffé d'une calotte. Il ne se mettait jamais au travail sans lire une quizaine de pages des lettres de Mme de Maintenon.

Il supportait mal nos parties de tennis, nos voix et nos rires qui le distrayaient de son recueillement. Par représailles, il ne nous renvoyait jamais les balles tombées chez lui. Pendant la belle saison, il faisait une toilette sommaire devant sa fenêtre ouverte; on ne le vit pas une fois prendre un bain. Mon frère Réginald avait parié avec mon frère Arthur que, de tout l'été, il ne pourrait le surprendre en train de se baigner.

La baignoire étant restée immuablement remplie de vieux livres, il gagna son pari.

Autant je trouvais le grand homme insupportable dans le monde, autant il se montrait charmant et d'une séduction extraordinaire dès qu'on le voyait seul ou en petit comité. Dans le premier cas, il s'accoudait à la cheminée ou s'appuyait à un meuble et pontifiait sans accorder à qui que ce fût le droit de placer un mot.

Mme de Caillavet foudroyait du regard le pauvre mortel qui se permettait pareille audace, voire même celle de tousser ou d'éternuer timidement.

Dans l'intimité, cela changeait complètement et M. France vous fascinait littéralement par son esprit, son charme et sa simplicité.

Ils s'étaient pris tous deux d'une grande affection pour mon frère Arthur et l'emmenaient dans tous leurs voyages. Je me rappelle certaine histoire, qui se passa lors d'un de leurs séjours en Italie. Ils étaient descendus, pour quelques jours, dans une petite ville et logeaient dans le seul hôtel de l'endroit. Ils n'y connaissaient personne; on n'y voyait aucun Français. Ils furent donc très intrigués de lire sur le tableau des habitants de l'hôtel le nom de Mlle E. Laprevotte, venant de Paris. Ils se mirent aussitôt à faire des suppositions : était-elle jolie, fréquentable, agréable à connaître?... Un groom leur apprit qu'elle sortait généralement vers trois heures et promit de la leur désigner. Le lendemain, à l'heure dite, ils se trouvèrent dans le hall pour la voir passer, et quelle ne fut pas leur surprise, en reconnaissant Emma, la nouvelle femme de chambre de Mme de Caillavet, dont elle ne savait que le prénom. Ce fut elle qui devint plus tard Mme Anatole France.

Mon frère s'étant plaint, un jour, de l'irrégularité et du mauvais fonctionnement de la poste parisienne, M. France voulut lui prouver le contraire et lui adressa la carte suivante :

Messager parisien, au pas rapide et sûr,
Va porter cette carte à monsieur Kann (*Arthur*)
Qui, du Bois de Boulogne, *habite* l'avenue,
Sa maison (*le cinquante-et-huit*) *t'est bien connue.*

Mme de Caillavet, de son côté, lui expédia celle-ci :

Arthur Kann *loge au* cinquante-huit Avenue
Du Bois de Boulogne à Paris
Et guettant, ô facteur, ta propice venue
Du haut de son balcon sourit.

Ces cartes arrivèrent parfaitement à destination!...

Ma mère était une amie de Mommsen et avait toujours désiré réunir les deux grands hommes, qui ne se connaissaient pas. Son vœu se réalisa, lors d'un court séjour que le grand historien allemand fit un été à Paris, en compagnie de sa fille. Ma mère donna, en son honneur, un dîner de trente couverts, dans l'Ile du Bois de Boulogne. La table était couverte de roses rouges, sa fleur préférée. Anatole France assista à ce dîner et les deux convives de marque, ayant sympathisé aussitôt, causèrent jusqu'à une heure du matin, éblouissant les autres invités par leur étincelante conversation. On me jugea beaucoup trop jeune pour assister à cette fête. J'en rage encore!

Anatole France et ma mère, quoique liés d'amitié, entamaient de fréquentes discussions qui, souvent, se terminaient en disputes.

Un soir d'été, à Evian, cela faillit tourner au tragique, au sujet de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Ma mère affirmait qu'à cause du rythme, la traduction allemande de ces deux poèmes était la meilleure. M. France soutenait que celle de Leconte de Lisle était infiniment supérieure.

Cette controverse s'envenima au point que les deux adversaires ne s'adressèrent plus la parole pendant quelques jours, prenant cependant leurs repas à la même table, où M[me] de Caillavet était réduite à faire, seule, les frais de la conversation. Elle finit par les réconcilier. Le plus piquant de l'histoire est que ma mère ne savait pas une syllabe de grec, ni M. France, un seul mot d'allemand.

Il eut à mon égard un geste touchant. Une de mes amies m'avait confié un éventail en ivoire et parchemin, sur lequel elle collectionnait des autographes, en me priant de demander à M. France d'y écrire quelques lignes. Il accepta de bonne grâce et promit de me le rendre dans quelques jours; mais les semaines passèrent, et point d'éventail! Mon amie s'impatientant, je le réclamai à l'écrivain, qui répondit évasivement. Je finis par en parler à M[me] de Caillavet; elle m'objecta, en souriant, que les grands hommes étaient souvent distraits et qu'il me fallait prendre patience. Je reçus, le matin de mes dix-sept ans, une boîte contenant l'éventail en question, accompagné d'un autre, identique, qui m'était destiné et sur lequel Anatole France avait écrit quelques

vers, le tout accompagné de vœux et d'excuses pour ce retard, causé par la lenteur du fabricant auquel il avait confié la commande. Francis de Croisset, que je rencontrai à dîner chez des amis, y ajouta un quatrain charmant dont je me souviens encore :

Amants, vous qui passez, les bras noués aux bras,
Gardez-vous des serments que vous ne tiendrez pas.
Taisez-vous! Un baiser vaut mieux qu'une parole.
Le mot qu'on dit demeure, et le baiser s'envole.

Cet éventail, dont j'étais fière et que j'emportais partout, me fut volé au cours d'un bal, comme me fut dérobée, il y a huit ans, une lettre délicieuse que m'écrivit Anatole France, à l'occasion de mes fiançailles.

Après la mort de Mme de Caillavet, il vécut très retiré; ce fut alors que j'eus le plus d'intimité avec le grand écrivain. J'allais parfois passer la soirée chez lui, villa Saïd, et je pense souvent, avec délices, à nos longues causeries, à la bienveillance avec laquelle il m'expliquait les sujets les plus divers et me racontait mille et une anecdotes, amusantes ou curieuses. Il me faisait aussi la lecture; je n'ai jamais entendu lire à haute voix de la sorte. J'en arrivais à rire et à pleurer, tant il savait animer ses personnages et rendre passionnants les moindres détails. Ces soirées resteront inoubliables pour moi, et leur souvenir me remplit de nostalgie!

QUARANTE-HUIT SEANCES ET UN PEINTRE

Quand j'eus dix-sept ans, ma mère fit faire mon portrait par Hébert, qui habitait boulevard de Rochechouart, un hôtel particulier avec immense atelier et jardin. Il y vivait entre sa femme et une servante italienne, Emilia, que M[me] Hébert faisait travailler comme un cheval et un bœuf.

Elle la faisait aussi pleurer régulièrement, plusieurs fois par semaine, tant elle était dure et autoritaire, mais Emilia supportait tout, par amour pour son vieux maître, qu'elle adorait, comme tous ceux qui le connurent. Ernest Hébert alliait la douceur au charme et le charme à une bonté infinie. Le peintre avait alors quatre-vingt-neuf ans, il était petit et fort maigre, mais des yeux superbes, gris et profonds, éclairaient son beau visage d'une telle sérénité qu'il en paraissait parfois presque jeune; on comprenait facilement ses

innombrables succès féminins. Il était toujours en robe de chambre marron et bonnet rouge.

Mme Gabrielle Hébert, de trente-sept ans plus jeune que son mari, sorte de Walkyrie, jadis blonde, était fille d'un noble Saxon. A vingt-cinq ans, elle fit un séjour à Paris, avec sa mère et ses deux sœurs, également trop grandes, mais fort belles, et dont l'une était sa jumelle. Elle rencontra Hébert et, la grande différence d'âge et de taille étant vaincue par l'amour, ils se marièrent. A un ami qui lui demandait si ce contraste ne la gênait pas, elle répondit : « Je ne m'en suis jamais aperçue, je suis toujours à ses pieds! » Malgré cela, immense et plantureuse, elle parcourait majestueusement la maison, enveloppée de grandes écharpes de mousseline, le tyrannisant du matin au soir, telle une inlassable Fricka, et le forçant à travailler sans relâche, sous prétexte de l'occuper, mais en réalité pour qu'il lui gagne « plus de sous ». Elle l'appelait néanmoins « Mein Alles », ce qui, en français, signifie « mon Tout ». Ce ménage rappelait physiquement celui de la reine des termites et de son époux.

Les séances de pose se passaient au jardin ou dans l'atelier, suivant la température. Je préférais de beaucoup celles de plein air, et je les eusse adorées si elles n'avaient duré parfois plus de quatre heures consécutives, avec quelques minutes de répit seulement, à de longs intervalles. J'arrivais après le déjeuner et ne rentrais que pour dîner, rompue de fatigue. Au commencement de

la séance, j'avais le visage frais et reposé; à la fin, j'étais si lasse que mon expression en était toute différente et, comme le pauvre artiste avait fixé celle-ci en fin de séance, son travail devenait pareil à celui de Pénélope. Il tâchait de me distraire en me racontant des histoires de sa vie au Quartier Latin, de son séjour à la Villa Médicis et de ses voyages. Il avait une véritable passion pour l'Italie, où il comptait de nombreux amis. Le maître faisait souvent venir de jeunes musiciens, Alfred Casella et d'autres, qui jouaient pour me faire paraître le temps moins long.

Ces séances étaient devenues, vers la fin, un véritable martyre. Et il y en eut quarante-huit!... Ce fut pire encore pour mon amie Betty D., dont il fit également le portrait. Elle posa soixante-quatre fois et s'évanouit la soixante-cinquième. Hébert m'avait peinte, les seins presque nus et ma mère, arrivant un jour pour voir les progrès du portrait, en fut épouvantée et lui déclara que, s'il persistait à le laisser ainsi, elle s'opposerait à ce qu'il l'exposât. Il lui fallait prendre une décision, et l'artiste aurait certainement renoncé au Salon plutôt que de rien changer, si sa femme n'était intervenue. Elle tenait à ce que le portrait fut exposé, toujours pour le même leit-motiv. Hébert recouvrit donc mes seins d'une bande de tulle, tout en versant des larmes, ce qui était à la fois comique et touchant.

Il adorait les enfants, les fleurs et les animaux. Sa petite chienne jaune, à poils ras, Mouche, ne

le quittait jamais. Il me dit un jour : « Mouche sera mon dernier chien! » Je crus qu'il faisait allusion à son grand âge mais il ajouta, à ma stupéfaction : « Je ne veux plus m'exposer à de nouveaux chagrins et, comme un chien ne vit, en général, pas au-delà de quinze ans, je suis décidé à n'en point reprendre! »

Le soir, pour se délasser, comme Ingres, il jouait du violon. Une de ses plus fidèles visiteuses était Dinah Félix, sœur de la grande Rachel. C'était alors une vieille petite demoiselle recroquevillée, coiffée d'un bonnet à brides et portant une robe de soie noire ou lilas, brodée de jais. Tous deux, autour d'une tasse de thé, évoquaient de vieux souvenirs, et c'était charmant.

MON AMOUREUX

Il s'appelait Antoine Beyle. Il était de la territoriale, un grand gaillard osseux, à la barbe courte et drue. Il débarqua dans notre hôpital, avec une sale blessure à la jambe. Je n'ai jamais vu un blessé aussi insupportable. Il insultait les brancardiers, leur reprochant de le porter mal et de ne pas venir quand il les appelait; il critiquait les soins que lui donnaient les infirmières et, le reste du temps, se calfeutrait dans un silence hostile et hargneux. Il était désagréable, même envers notre aumônier, un jeune abbé doué d'une patience et d'une douceur angéliques. Quand approchait l'heure de son pansement, nous tremblions à l'avance, nous demandant par quels jurons il allait nous accueillir. J'étais alors à la salle d'opération, adjointe à l'infirmière-major, Mme G., pour nettoyer les instruments et endormir les blessés.

Un jour, pendant que Mme G. et deux infir-

mières pansaient la plaie du « gracieux » Beyle, j'eus l'inspiration soudaine de détourner son attention, en lui demandant quel était son métier. Quand j'appris qu'il était cultivateur, je commençai à lui parler de sa ferme, du bétail, de tout ce qui s'y rattachait, enfin, du seul sujet qui pût l'intéresser. Depuis ce jour, Beyle daigna me répondre et réclama mes visites quotidiennes; il alla même jusqu'à me sourire. On l'avait surnommé mon amoureux; je savais bien que je devais cette distinction aux cochons, aux veaux et aux moissons dont je l'entretenais et qui composaient toute sa vie. Un matin, après sa visite, le major qui avait hoché la tête en regardant la plaie de Beyle, puis sa feuille de température, prit Mme G. à part et lui conseilla de faire venir la famille. Beyle n'avait ni parents, ni enfants.

Sa femme arriva le lendemain. Mme Beyle était une créature maigre, de taille moyenne, aux pommettes saillantes, au visage luisant et couperosé, aux cheveux gras, ramassés en un petit chignon serré sur le haut de la terre. Elle avait des yeux bleu-clair et de mauvaises dents. Malgré la chaleur, un châle noir tricoté lui recouvrait les épaules. Elle entra dans la salle, alla droit au lit où reposait son mari, sans paraître le moins du monde émue, comme si elle l'avait quitté la veille. Ils ne s'embrassèrent point. Elle s'assit à son chevet et, retirant un gros morceau de lard d'un papier graisseux, le posa sur le drap en disant : « Tiens, j' t'ai apporté ça! » Il jeta un regard vague sur

le lard et répondit : « Ah, ma pauv' vieille, j'en pourrai point manger, j'en ai point envie! » Le refus de son mari d'absorber son aliment préféré, donna le premier choc à Mme Beyle; ce lard fut un baromètre, qui lui révéla toute la gravité de la situation. Ses yeux, bordés d'anchois, se mouillèrent légèrement et elle s'écria : « C'est-y donc vrai qu' t'es tant malade que ça, Antouënne, mon pauv' homme? Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que j'vas devenir? » Elle disait tout cela d'une voix sèche, sans apparente émotion. Ils se mirent ensuite à parler de leur bétail et Beyle s'inquiéta des voisins auxquels sa femme l'avait confié en partant. Suivirent des imprécations contre lesdits voisins. L'infirmière vint remplacer Mme Beyle, pour ne pas fatiguer le malade. Notre infirmière-major s'arrangea pour loger Mme Beyle dans une petite chambre inoccupée. « Va-t-y vraiment mourir? » nous demandait-elle. — « Hélas, ma pauvre, madame Beyle, il y a bien peu d'espoir! Il est vrai que des miracles se produisent parfois mais, sans un miracle, il est malheureusement perdu, car il nous est arrivé déjà trop infecté! » — « Ça sera-t-y pour aujourd'hui? » — « Personne ne peut vous répondre, cela dépendra de sa force de résistance. » Le lendemain, Mme Beyle devint nerveuse. Elle questionna Mme G. : « C'est-y alors pour tantôt? — Quoi donc? — Mais que Beyle y va succomber? — Ma pauvre femme, je vous ai déjà dit que personne, sauf Dieu, ne peut le savoir, alors pourquoi redemander? — C'est que,

"hélas ! pas toujours
Avril-Mai 62

voyez-vous, nos bêtes, je les ai laissées à soigner au voisin et il est capab' d'les laisser périr. J'avais personne d'aut' près d' chez nous à qui les laisser, alors ça m' tourne les sangs, comme ça, rien qu' d'y penser! — Mais, madame Beyle, voyons, vous n'aimez donc pas votre mari? — Ben sûr que si, ma bonne dame, ben sûr que si, il a toujours été ben bon pour moi, mais puisqu'y doit mourir tout de même, ça pourrait t'y pas être pour tout de suite? » Notre interne était indigné. « Cette femme est un monstre, je vous dis que cette femme est un monstre! Comment! elle admet que cette brute de Beyle a toujours été bon pour elle, et c'est tout juste si elle ne réclame pas sa mort! » Elle la réclama, effectivement, le lendemain. Craignant de n'avoir pas été comprise, elle s'approcha de l'infirmière de Beyle qui causait avec moi : « Dites donc, mes bonnes demoiselles, voici quasi trois jours que m' voilà loin d' chez nous! S'il est pour mourir de vrai, on pourrait-y pas lui donner une médecine, pour aider à ce que ce soit tout de suite? » Puis, s'adressant au malade lui-même, avant que nous ayons pu l'en empêcher : « Pas? Antouënne, que t'aimerais une bonne médecine qui t' ferait dormir sans plus t' réveiller et avoir mal? » Mais, depuis la veille, Beyle qui s'était tant préoccupé de ses biens délaissés, était tombé dans un état de prostration qui semblait lui rendre tout indifférent : « Ça m'est égal... j' sais point... » Mme Beyle alors, de plus en plus agitée, continuait à arpenter les cou-

loirs, comme une musaraigne, à la recherche d'une oreille complaisante. Je crois qu'elle nous trouvait toutes idiotes et obtuses!

Beyle mourut le lendemain, à l'aube. Quand Mme Beyle descendit et qu'on lui annonça que tout était fini, elle se mit à pousser de tels hurlements qu'on les entendit de la rue et qu'on vint demander ce qui se passait!

Je ne revis plus Mme Beyle. J'avais quitté l'hôpital la veille, pour prendre quelques jours de vacances. A mon retour, Mme G. me remit un paquet et une lettre, que Mme Beyle avait laissés à mon intention. Tous se pressèrent autour de moi, curieux de savoir ce qu'ils pouvaient bien renfermer. J'ouvris le paquet : il contenait le morceau de lard dédaigné par le pauvre Beyle. Je déchirai l'enveloppe. J'en sortis un billet de cinq francs et une feuille de papier quadrillé portant ces mots, d'une écriture inénarrable : « Bien le bonjour, Mademoiselle, et merci d'avoir bien soinié mon pove homme. »

Mon entourage se mit à rire, tandis que je me réfugiai dans la cabine de l'autoclave pour y cacher les larmes qui me montaient aux yeux.

"Quel grand coeur"

2/V/62

RÉCITS DE BATAILLE

Henry Bataille devint mon ami par l'entremise de Maurice Magre, chez lequel je le rencontrai pour la première fois. C'était une jouissance sans pareille que de passer une heure à causer avec lui. Sa conversation était encore plus brillante que sa littérature et, contrairement à la plupart des célébrités, on n'éprouvait pas de déception à le connaître personnellement. Il était doué pour tout et aurait aussi bien réussi comme peintre, ou comme musicien. A son intelligence profonde, il ajoutait une largeur d'idées et un courage d'opinions que je ne cessais d'admirer, tant ces deux qualités sont difficiles à rencontrer ici-bas. Pendant des années, Bataille, qui descendait d'une famille allemande et dont le véritable nom était « Kampf » (Combat), ne sortait que suivi d'une voiture de Cercle. Il souffrait d'une maladie nerveuse, l'agoraphobie, et croyait subitement se trouver devant un gouffre

béant. Il fut, je puis le dire, mon unique refuge moral pendant la guerre, car lui et Yvonne de Bray étaient les seules personnes avec lesquelles je pouvais parler et discuter à cœur ouvert, leurs opinions étant sincères et humaines.

Bataille aimait beaucoup les animaux. Son appartement était une véritable ménagerie : deux singes, plusieurs chiens et un lapin angora blanc, du nom d'*Hydrophile*. Il me donna, pour ma fête, une petite chienne pékinoise nommée *Youm-Youm,* qui alliait à sa race asiatique un mélange inavoué de basset allemand, car elle était d'une longueur, qui eût paru normale chez un reptile, mais qui frappait quelque peu chez un chien. Bataille me dit qu'elle avait deux ans. Je m'en étonnai et fus fixée quand, arrivée avec elle à Rome, où je l'emmenai peu après, elle se mit à perdre plusieurs dents, que l'on retrouvait dans les rainures du parquet. Le vétérinaire de la Reine-Mère m'assura que la chienne était d'un âge plus que respectable, et je le crus tout à fait quand je découvris sa photographie, dans les bras d'Yvonne de Bray, sur un vieux programme théâtral, datant de 1905.

Je résolus de marier Youm-Youm, et une de nos voisines me prêta, à cet effet, son ravissant petit pékinois. J'espérais qu'une alliance, contractée avec un rejeton aussi pur du Céleste Empire, réhabiliterait ma fille par une lignée avouable, mais ce fut en vain que son ancien maître composa un quatrain en l'honneur de ces noces canines :

« Le petit Tchi-Fou
Est amoureux fou,
De Youm-Youm aux grands yeux doux
Et aux beaux cheveux roux! »

Ces noces n'eurent jamais lieu, la digne vieille fille ne voulant rien savoir; elle accueillait son fiancé par des grognements indignés, et lui sautait au visage pour le mordre.

J'entrevis, un jour, Gabriele d'Annunzio sortant de chez Bataille. Yvonne de Bray me raconta qu'en arrivant, il s'était incliné devant elle jusqu'à terre et, lui ayant présenté une boîte en carton bariolé, remplie de pétales secs : « Carissima », s'était-il écrié, « je vous apporte des fleurs séchées que j'ai cueillies pour vous dans les jardins enchantés de la mythique Etrurie! ». Après son départ, elle retourna la boîte et lut au verso « Bichara, Paris ».

La jeune et belle artiste entourait son ami de tendresse et des soins les plus touchants. La famille de Bataille ne désirait rien tant qu'un mariage, mais l'écrivain se montrait récalcitrant devant ce genre de liens. Ses sœurs s'étaient liguées avec Yvonne de Bray pour tâcher de vaincre son entêtement et l'amener de lui-même à ce qu'elles désiraient. On résolut donc d'éveiller en lui l'amour des enfants, et on organisa un arbre de Noël. J'assistai à cette fête, avec ma fille aînée, âgée de trois ans. Comme je m'étonnais, en arrivant, de ne point apercevoir le maître de

maison, on me chuchota à l'oreille qu'il s'était enfermé dans son cabinet de travail dès l'arrivée du premier enfant, mais qu'on espérait bien le voir réapparaître incessamment. Toute sa famille était là, au comble de l'agitation, attendant la réaction que cette réunion enfantine allait produire. On servit le goûter, il ne parut point; on alluma l'arbre, toujours pas de Bataille; on dansa des rondes en chantant autour du sapin : même abstention! Yvonne de Bray, puis les sœurs de Bataille allèrent frapper à sa porte, mais en vain. Un silence de tombe leur répondit. Elle retournèrent le supplier de venir. Même silence. Les enfants, un à un, prirent congé, les bras chargés de jouets. Quelques parents seuls restèrent, invités par Yvonne de Bray, à prendre un porto. Vers six heures et demie, la porte du cabinet de travail s'entr'ouvrit, et nous entendîmes une voix craintive murmurer : « Sont-ils tous partis? ». Comme on répondait affirmativement, la voix reprit : « Etes-vous bien sûrs qu'il n'y en ait plus un seul? ». Yvonne de Bray prêta serment. Enfin rassuré, le pauvre Bataille sortit timidement de sa retraite, s'étira et se mêla à nous avec un immense soupir de soulagement. Après ce succès retentissant, famille et amis renoncèrent à unir autrement que par l'amour libre, l'écrivain et la comédienne.

GÉGÉ ET LOULOU

Les permissions dans l'armée italienne étant plus espacées que dans l'armée française, je n'avais pas vu mon fiancé depuis près d'une année, quand il revint du front des Dolomites, pour m'épouser. Nous étions alors en décembre 1916, et nous n'avions que douze jours à passer ensemble. Le mariage civil fut célébré à Paris, le lendemain de son arrivée, et le mariage religieux, le surlendemain. Nous arrivâmes à Rome le dernier jour de l'année et je me réveillai, le 1er janvier 1917, bercée par un *stornello* romain, chanté sur la place Barberini, sous nos fenêtres, par un soleil tiède et doré de printemps. Ma belle-sœur, Marie Kann, sachant que je resterais à Rome seule et longtemps, m'avait munie d'une lettre d'introduction pour son vieil ami, le comte Joseph Primoli. Ce mécène était Français par sa mère, fille de Lucien Bonaparte, nièce de Napoléon Ier, et Italien par son

père. Il appartenait, de cœur, autant à l'une qu'à l'autre de ses deux patries. L'écusson des Primoli portait, comme emblème, une primevère (en italien « primola »). Nous avions déposé cette lettre la veille du retour de mon mari au front et, quelques heures après notre séparation, je recevais un mot charmant de l'amphitryon romain, me priant à dîner pour ce même soir. Je répondis en m'excusant de me sentir trop triste pour sortir ce jour-là. Le lendemain matin, vers 11 heures, on m'annonçait le comte Primoli et, l'instant d'après, je vis entrer dans la pièce un vieux monsieur au pâle et doux visage, encadré d'une belle barbe blanche, éclairé d'yeux bleus aux paupières lourdes et au regard plein de bienveillance : « Je suis venu vous chercher pour faire une promenade et déjeuner avec moi, il ne faut pas rester seule en ce moment », me dit-il. Il me sembla l'avoir toujours connu et, à partir de ce moment, nous fûmes amis. Ai-je besoin de vous décrire la bonté du comte Primoli, (Gégé pour ses intimes), ce seul fait suffit à vous la démontrer. Fils admirable, il avait vécu pendant des années avec sa mère devenue folle, refusant qu'on l'en séparât pour la mettre dans un asile d'aliénés. Chaque après-midi, il faisait une longue promenade en coupé avec elle, et avait parfois toutes les peines du monde à l'empêcher de sauter de la voiture en pleine marche. La princesse Mathilde avait raconté à ma belle-sœur que, pendant un séjour à Rome, étant allée déjeuner chez son cousin Gégé et lui ayant

demandé comment allait sa tante : « Maman est dans un excellent jour, tu as de la chance, elle est tout à fait normale et tu pourras la voir ». Le repas terminé, Gégé conduisit sa cousine, suivie de sa dame d'honneur, dans les appartements de sa mère. La vieille dame était assise près de son lit, dans un fauteuil, le visage éclairé d'un sourire angélique. Sa nièce s'avança pour la saluer, puis ce fut le tour de la baronne de Galbois. Comme celle-ci s'inclinait, la comtesse Primoli, se baissant vivement, saisit son vase de nuit, dissimulé sous le lit, et lui en lança le contenu à la figure, tout en continuant à sourire. Quand elle mourut, son fils, au lieu de se sentir soulagé, la pleura pendant des années; il ne disait jamais deux phrases de suite sans la mentionner d'une façon touchante, comme s'il se fut agi d'une personne agréable et normale.

Joseph Primoli était aimé de tout Rome, où il se dépensait pour les uns et les autres. Dans son palais de la Via Zanardelli, il réunissait les artistes, les gens de lettres, les étrangers de passage et les personnalités de la société romaine, rapprochant ainsi les êtres pouvant se comprendre ou s'entr'aider. Combien d'artistes lui doivent le succès de leur carrière, combien de savants leur réussite! Pour ma part, je sais que mon séjour à Rome à cette époque, (si pénible pour les femmes de la plupart des pays d'Europe), fut éclairé et apaisé par l'amitié de cet être d'élite, si grand seigneur, si simple, si plein de cœur, d'esprit et

de générosité; son souvenir restera impérissable en moi, empreint de tendre reconnaissance.

Depuis notre première rencontre je voyais souvent mon nouvel ami : soit au cours d'une promenade dans la Ville Eternelle, pour visiter une église, une ruine de l'antiquité ou le jardin Zoologique, soit pour déjeuner dans une *trattoria,* aux sons d'une mandoline accompagnant des airs napolitains, soit pour dîner au *Castello degli Cesari,* sur les hauteurs du Palatin, d'où Rome apparaît fériquement éclairée; les soirs d'été, on redescend, environné de lucioles, ou chez « Pipperno », petite taverne située dans la cour d'une vieille maison, au milieu du quartier populeux. Là, se mangent les célèbres artichauts à la juive, mijotés dans l'huile pendant des heures, et devenus si croustillants qu'on peut les absorber en entier. Nous allions aussi chez « Checco », via della Croce; cette auberge en sous-sol, dans laquelle on pénétrait par un petit escalier tortueux, était réputée pour son excellente cuisine. Je fus immédiatement conquise par le patron; ce très vieil homme me traitait avec une tendresse toute particulière. Il avait acquis une grande renommée pour ses marrons glacés et se plaisait à répéter : « Entre tous les pays du monde, c'est l'Italie qui a les meilleurs marrons glacés; entre toutes les villes d'Italie c'est à Rome qu'on les fait le mieux. Entre toutes les auberges de Rome, celle de Checco réussit les plus savoureux. Je suis donc le Roi des marrons glacés! » Et il se frappait fièrement la poi-

trine en disant ces mots, exacts d'ailleurs, car non seulement les châtaignes italiennes sont deux fois plus grosses et plus savoureuses qu'ailleurs, mais au lieu de laisser sécher les marrons glacés qui, au bout de quarante-huit heure, sont déjà insipides et recouverts d'une couche blanchâtre de sucre, on les conserve, en Italie, dans un sirop vanillé qui les garde intacts et onctueux pendant un temps illimité. Depuis la guerre Checco n'avait plus le droit de faire ses célèbre marrons, mais il s'arrangeait pour en préparer quelques-uns en contrebande, pour ses clients préférés et, comme j'étais du nombre, vers la fin du repas, il apparaissait, portant un plat recouvert d'une serviette, et s'écriait, en clignant de l'œil : « Voici les pommes de terre au four que vous avez commandées ». Et, sous la serviette, je trouvais toujours deux ou trois énormes marrons glacés, que je m'arrangeais pour déguster le plus discrètement possible. Ce fut chez Checco que, pour la première fois, je vis Riccardo Canudo, l'ami de Gabriele d'Annunzio. Il engloutissait un grand plat de pâtes, à une table voisine, en compagnie d'un camarade. D'abord il ne me quitta pas des yeux, puis il essaya d'entrer en conversation. Comme ses avances restaient sans succès, il se mit à faire des remarques sur les femmes bégueules. A ce moment, Joseph Primoli fit son entrée dans le restaurant et vint me saluer. Sans aucune vergogne, Canudo se fit présenter et se mit aussitôt en devoir de me faire une cour acharnée. Il se faisait inviter

partout où j'allais, m'envoyait des fleurs, ses livres, volait mes mouchoirs et me remplissait les oreilles de discours passionnés. Quand mon frère Réginald passa par Rome pour rejoindre l'armée d'Orient, Canudo vint le voir au Grand Hôtel, où mon frère logeait chez moi. En apercevant, sur mon bureau, la photographie de mon mari, il s'écria : « C'est là votre amant légitime. madame? Mais c'est un enfant, et c'est pour cet enfant sans expérience que vous refusez un amour tel que le mien? Vous êtes insensée, madame, car avec moi vous eussiez goûté des joies ineffables, des voluptés merveilleuses, que vous ne retrouverez jamais! ». Enfin, il partit à son tour, pour l'Orient, et je fus débarrassée des assiduités du bouillant écrivain-combattant.

Parmi les protégés de Gégé se trouvait un jeune peintre, recommandé par le D^r^ et la D^se^ Signorelli, qui s'intéressaient beaucoup à lui. Cet artiste se nommait Armando Spadini. Plein de talent, il était avec sa femme et ses enfants plongé dans une misère noire. Le comte Primoli lui commanda aussitôt son portrait et me demanda de lui faire faire le mien. Il fut convenu qu'il exécuterait cette toile chez *mon* ami, son atelier étant par trop inconfortable et précaire. Il choisit malheureusement une petite loggia où le jour tombait de telle sorte que mes cheveux y paraissaient châtain neutre, au lieu d'être dorés. Je posais le matin et, comme cette pièce était mal chauffée, mon hôte y faisait placer un gros brasero derrière

moi; il avait mis à ma disposition Beppina, sa charmante petite servante, qui avait pour mission de m'enseigner l'italien, afin de me distraire pendant les séances. Lui-même venait de temps à autre constater les progrès du chef-d'œuvre et savoir si je n'avais besoin de rien. Quel ne fut pas mon étonnement, le premier jour de pose, de voir Spadini peindre directement sur la toile, sans faire auparavant le moindre dessin. A la fin de cette première séance, le portrait était virtuellement composé et, par la suite, l'artiste se consacra à un travail de retouches et de fignolage. Nous restions d'habitude à déjeuner chez notre hôte; je dis « nous » mais je pourrais en réalité dire « moi », car Spadini ne mangeait qu'une fois par jour, vers six heures du soir, disant que, s'il absorbait quoi que ce fût pendant la journée, cela l'empêcherait de peindre. Il dérogeait parfois à cette habitude, en avalant une petite tasse de café noir, seule infraction qui ne nuisît pas à son travail.

Les repas chez Gégé Primoli, étaient à la fois exquis et ravissants. Il commandait tous mes plats préférés : petites pieuvres à la sauce noire, salade d'asperges sauvages, raisin de couleur ardoises, à la forme allongée de petites outres et au goût de fraises des bois, et enfin, la ricotta, sorte de fromage de lait de brebis, qui arrive de la campagne enveloppé dans des feuilles de figuier, et qu'on mange saupoudré de sucre et de poudre de café, après l'avoir fait tremper pendant vingt-quatre heures dans du lait. A ces déjeuners, la

table était garnie avec goût, parée de fleurs et de fruits et dans les bols nageaient des têtes de violettes. Monseigneur Duchesne y assistait souvent et nous divertissait par son esprit caustique et ses propos pleins de verve. Je pense encore à certaines de ses phrases : comment, à l'époque des jupes entravées, alors qu'on lui reprochait de s'exprimer par trop librement : « Je ne puis me mettre à la mode du jour, aux soutanes entravées. » Devant la statue de sainte Thérèse avec l'ange, comme Salomon Reinach s'extasiait sur le chef-d'œuvre du Bernin : « Evidemment, c'est très beau, mais l'ange a l'air de travailler pour son propre compte ». Pendant la guerre, en parlant du Saint-Père et de sa partialité envers l'Allemagne : « Le pape est si germanophile que s'il voyait arriver un taube, il le prendrait pour le Saint-Esprit ». En regardant le tronc d'homme de Rodin, au milieu de la cour du palais Farnèse : « Voilà la réplique exacte de la politique française — sans queue ni tête! »

Après le repas, nous montions sur la terrasse, d'où l'on apercevait le palais Saint-Ange et nous tenions compagnie à Gégé, tandis que Spadini travaillait à son portrait. Il avait tenu, je ne sais pourquoi, à le peindre en redingote, coiffé d'un gibus, un journal à la main. Comme il faisait grand vent, je passais mon temps à me lisser les cheveux ou à courir après le journal qui s'échappait des mains de Primoli, quand, en conversant, il devenait distrait. Je préférais les après-midi sombres qui

empêchaient l'artiste de continuer son œuvre. Nous restions alors au coin du feu et Gégé nous lisait des passages de ses souvenirs sur l'Impératrice Eugénie ou la princesse Mathilde.

Les soirs où passaient les trains transportant les troupes françaises en Orient, une demi-douzaine de jeunes femmes se rendaient à la gare, sous la conduite de Gégé, pour distribuer des cigarettes, des bonbons et des vues de Rome aux soldats. Notre leader trouvait toujours le mot qu'il fallait, la parole touchante, pour verser un peu de réconfort dans le cœur de ces hommes quittant leur patrie pour aller se battre au loin, sur une terre inconnue. Son bon sourire les y accompagnait, comme dernier souvenir de France, joint à la vision des jolis visages de ses jeunes acolytes. Mme Paul Claudel et Mme François Charles-Roux étaient du nombre et ne limitaient point là leur activité charitable; elles passaient une partie de leurs journées à apprendre à lire et à écrire aux blessés italiens venant des provinces les plus diverses.

Parmi tant de qualités, le comte Primoli avait un grave défaut : son goût profond pour ce que les Anglais appellent le « rubbish ». Il collectionnait toutes les petites horreurs qu'il rencontrait sur son passage et on pouvait les voir, dans son palais, voisinant avec les objets d'art les plus précieux. Il avait aligné, dans une vitrine, un admirable dessin de Léonard, un gant racorni de Napoléon et un petit carlin de porcelaine, tel qu'on en gagne

au tir des foires. Il rentra un jour pour déjeuner, triomphant, portant sous son bras un paquet enveloppé dans un journal, dont il sortit fièrement sa plus récente acquisition : un petit garçon en plâtre, patiné orange, coiffé d'un chapeau de paille et pêchant à la ligne. Ce qui charmait surtout Gégé et mettait le comble à sa joie, c'était cette ligne, composée d'un jonc, au bout duquel pendait une affreuse ficelle. Son plus grand bonheur était de se rendre, le mercredi matin, au *Campo desli Fiori,* une sorte de Marché aux Puces romain, où les petits antiquaires apportent leur marchandise inférieure. Quand je l'y accompagnais, j'avais grand'peine à empêcher mon ami de s'encombrer des rossignols les plus divers et les plus baroques.

Nous allions souvent prendre le thé à la Villa Médicis, où M. et Mme Albert Besnard recevaient, de la façon la plus accueillante.

J'avais emmené à Rome ma femme de chambre Anna, que Gégé avait surnommée Anna-la-Perle et qui faisait sa joie. Cette Luxembourgeoise, d'une intelligence bien au-dessus de sa condition, était en effet une perle rare, n'oubliant jamais rien et emballant comme un dieu, ce qui équivalait à une tragédie antique, quand je voyageais sans elle et devais refaire seule les mêmes bagages. Anna-la-Perle avait un vocabulaire fleuri de façon charmante : « Ma pauvre sœur souffre de douleurs asiatiques », — « J'ai vu au Louvre la Vénus de Milan » — « Mademoiselle est rentrée à une heure hindoue » — ou « Mademoiselle veut-elle mettre

aujourd'hui sa robe épaisse ou sa robe clairvoyante? ». Entrée chez moi un an avant mon mariage, elle ne pouvait s'habituer à m'appeler « Madame » et je me souviens qu'après la naissance de ma fille aînée, elle répondait au téléphone : « Mademoiselle ne peut pas nourrir, Mademoiselle n'a pas de lait. »

Le comte Joseph Primoli avait un frère, le comte Louis Primoli, surnommé « Loulou », avec lequel il était brouillé. Loulou possédait deux palais, reliés par une galerie vitrée, dans lesquels il donnait de nombreuses réceptions. Celles-ci étaient réputées comme assemblages hétéroclites de gens de toutes les catégories humaines, diverses et bizarres. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'on les fréquentait, ce mélange présentant un intérêt de curiosité assez original. Comme je déjeunais un jour chez mes amis E., qui faisaient partie de la Mission Militaire Française à Rome, ils m'annoncèrent qu'il y avait grand thé chez Loulou Primoli et qu'ils comptaient m'y amener; « Mais je ne le connais pas », objectai-je. — « Cela n'a aucune importance ». — « Je ne suis pas invitée. » — « Cela en a encore moins, puisque la moitié des gens qui y vont ne le sont pas non plus ». Je me laissai convaincre et franchis quelques heures plus tard les degrés du grand escalier du double palais. Une foule dense s'y pressait comme aux grands enterrements parisiens. Je remarquai que la rampe était bien haute et me rendis compte que cette altitude était due à la su-

perposition de couches d'étoffes les plus différentes, tant en qualités qu'en époques et origines : velours de Gênes du *Quattrocento,* mousselines à fleurs achetées dans un bazar, vieux brocards, toiles de Jouy modernes, lampas du XVIIIe, cretonnes à ramages, etc... Je constatai, non sans effroi, que si mon cher Gégé nourrissait un certain goût pour le « rubbish », son frère le possédait jusqu'à l'obsession. Ses demeures étaient littéralement bourrées de camelote et présentaient l'aspect d'un marché forain. Le comte Luigi Primoli se tenait au haut de l'escalier, entouré d'un état-major de soi-disant petits secrétaires alanguis et parfumés qui, tels des jeunes filles de bonne famille, l'aidaient à recevoir et à faire les honneurs. Il ne ressemblait en rien à son frère : autant Joseph paraissait soigné, bien tenu, appétissant, autant Louis était désagréable à voir, le visage boursouflé et plein de couperose, la moustache et les cheveux jaunâtres, les yeux injectés de sang. Sa mise était grotesque, gilet mauve et nœud papillon turquoise. Outre son penchant pour la camelote et les éphèbes, il avait trois passions : la photographie, les fleurs et les parfums. Il les satisfaisait en remplissant toutes les pièces de ses palais, de fleurs plantées dans des bordures de terre, faisant le tour de chacun de ses innombrables salons. Chaque plante était vaporisée avec un parfum différent du sien : les azalées sentaient le mimosa, les cyclamen le chypre, les roses, la violette, etc., et toutes les pièces étaient encombrées de photographies des

personnalités les plus diverses, œuvre du maître de maison, la plupart fanées et toutes recouvertes d'une couche respectable de poussière. Mes amis et moi nous nous enfuîmes vers la salle à manger. Sur une immense table reposaient de nombreuses assiettes de sandwiches tellement desséchés que leurs quatre coins se rejoignaient, et de gâteaux rances dont le glaçage se détachait, les cakes étaient truffés de raisins de Smyrne, durs comme des cailloux. « Loulou reçoit toujours deux jours de suite, pour écouler ses victuailles », me murmura mon ami E. à l'oreille, et je frémissais pour les invités du lendemain, en constatant l'état dans lequel elles se trouvaient déjà.

J'appris également que notre hôte se promenait, la veille de ses thés, dans les rues de Rome, invitant une quantité de gens inconnus, qu'il arrêtait au passage. Je me souvins, en effet, qu'une cousine de mon mari, infirmière, qui promenait un matin des soldats convalescents, fut accostée par Loulou qui la pria de venir l'après-midi à une réception avec tous ses blessés. Quand nous quittâmes cette étrange demeure, le comte Luigi nous demanda si nous voulions voir la table qu'il venait de décorer pour un grand dîner, qu'il donnait le même soir. Il nous introduisit dans une autre salle à manger, au rez-de-chaussée, dont la grande table, recouverte d'une nappe blanche, était jonchée de glycines et de petits amours en biscuit, tels qu'on les trouve dans les bazars. De larges rubans bleu ciel tombant du lustre s'entrecroisaient, comme de gros

serpentins. Nous eûmes grand'peine à garder notre sérieux et à articuler quelques mots aimables.

Pour en revenir au cher Giuseppe, contrastant avec ce polichinelle, il me revient toujours à la mémoire une phrase qu'il me dit un après-midi : nous visitions le Capitole et je m'indignais sur la façon dont on traitait la louve et les deux aigles, symboles vivants de la grandeur romaine, qui croupissaient dans des cages sales et exiguës : « Voilà bien la reconnaissance des peuples ! » m'écriai-je. « Tout cela n'est rien en comparaison de l'ingratitude de cette ville envers les oies qui la sauvèrent, répliqua-t-il, on n'en a pas mis une seule pour commémorer ce fait. Aussi ai-je pris mes dispositions et fait un legs dans mon testament pour qu'après ma mort, on place une grande et superbe cage à côté de la louve et des aigles. Elle sera remplie d'un troupeau d'oies et portera cette inscription en lettres rouges : « A la mémoire des femmes que j'ai aimées et qui se sont refusées à moi. »

MARIE KANN

« *Marie* », le plus joli de tous les prénoms », se plaisait-elle à dire; « il peut s'appliquer à chaque femme, du haut en bas de l'échelle sociale, et convient aussi bien à une princesse qu'à une paysanne. » Marie Kann n'était pas séduisante, elle était la Séduction même et incarnait à elle seule le charme slave. Elle fascinait tous ceux qui l'approchaient, hommes, femmes, enfants et jusqu'aux bêtes. Je crois qu'elle eût séduit un pavé si elle l'avait désiré.

Son père, Abraham Warschawsky, était le constructeur des premiers chemins de fer russes et le directeur de plusieurs Compagnies. Sa mère, infirme, presque paralysée et ne supportant pas le climat de la Russie, était venue habiter Paris, avec ses six enfants dont la petite Marie, la plus jeune, n'avait alors que sept ans. A cet âge, l'enfant était déjà délicieusement jolie et attirante. Son visage,

d'un ovale pur, s'éclairait d'immenses yeux noirs aux cils recourbés, son teint, d'un blanc mat et crémeux, rappelait la peau du camélia. Elle avait des traits merveilleux, de longues mains ravissantes aux ongles parfaits, et son petit corps, droit et souple, faisait déjà prévoir la ligne admirable qu'elle aurait plus tard.

Douée d'une intelligence surprenante, la petite fille désirait passionnément occuper l'attention, faire de l'effet, créer une sensation. Elle allait même jusqu'à se blesser les gencives avec un cure-dents pour faire couler son sang, ou simuler des évanouissements, pour inquiéter son entourage. Elle était captivée par les choses de l'esprit et s'instruisait avec frénésie; elle savait le latin, ainsi que plusieurs langues étrangères, qu'elle parlait avec un léger accent qui y ajoutait un charme spécial.

Ses quatre frères et sa sœur, beaux et séduisants, l'adoraient; elle le leur rendait, tout en gardant une préférence pour sa sœur Loulia et surtout pour son frère Ignace. Il était son aîné de quatre ans, elle avait partagé toutes ses études, ce qui lui donnait une culture infiniment plus complète que celle de la plupart des femmes de sa génération. Elle le chérissait et l'admirait avec une passion presque maladive.

La famille Warschawsky voyageait beaucoup; Mme Warschawsky idolâtrait son fils aîné, Marc, et le suivait partout où ses études le réclamaient. Ils passèrent ainsi deux années de suite à Heidelberg. Elle était particulièrement sévère avec la petite

Marie, exagérant la discipline pédagogique encore très rigoureuse à cette époque.

A dix-neuf ans, la jeune fille, dans tout l'épanouissement de sa beauté, rencontra mon frère aîné, Edouard, qui en tomba aussitôt éperdument amoureux. Il avait à peine vingt-quatre ans. Sur lui se concentraient les espoirs des mères de famille, car, outre sa bonté, sa distinction et sa simplicité, il possédait une fortune importante. En déshéritant son fils Ludovic, mon grand-père avait reporté la moitié de cette part sur mon frère, — quoique mon père eut déjà deux autres enfants — et cette somme, qui alors, se montait à plusieurs millions, s'était accumulée et plus que doublée.

C'est avec peu d'enthousiasme que mon père accueillit ce projet de mariage. Il devinait le caractère indépendant et fantasque de la jeune fille, son goût du luxe et de l'adulation. Il prévoyait une vie de souffrance pour son fils qui, de nature faible et d'intelligence moyenne, serait incapable de tenir tête à une personnalité aussi marquée et ne saurait défendre son bonheur. Ma mère, au contraire, ayant le culte de la beauté, était éblouie et soutenait son beau-fils dans l'erreur qu'il voulait commettre.

Juste à cette époque, Marie Warschawsky venait d'éprouver une déception profonde. Très éprise d'un jeune officier, le lieutenant Fortoul, elle s'était vu préférer son amie intime, Mlle de Bourgoing, (actuellement la maréchale Lyautey).

Quand mon frère vint lui demander, en trem-

blant, de devenir sa femme, elle le mit au courant de la situation, lui déclara franchement qu'elle ne l'aimait pas, mais que, l'estimant profondément, elle acceptait volontiers de l'épouser s'il consentait à partir, immédiatement après le mariage, pour Madère, où se trouvait son frère chéri, Ignace, atteint de tuberculose pulmonaire. Comme tous les êtres jeunes et amoureux, mon frère crut fermement qu'il parviendrait à faire partager ses sentiments à sa fiancée et qu'à force de tendresse il arriverait à se faire aimer d'elle. Il la combla de cadeaux magnifiques, lui donna les bijoux les plus merveilleux; rien n'était assez beau pour elle.

Elle fut une mariée éblouissante. Ma mère, qui venait d'assister à un mariage à Londres, inaugura à Paris la mode anglaise des demoiselles d'honneur en uniforme. Celles du jeune couple portaient des robes de poult de soie blanche avec des toques de velours rouge, garnies de plumes d'autruche corail. Le même soir, les mariés partirent pour Madère où mon frère Edouard fut immédiatement conquis par le charme et la douceur de son pauvre petit beau-frère, tandis que la belle Marie, prenant prétexte d'abord des fatigues du voyage et, plus tard, de l'angoisse causée par l'état de son malheureux frère, se refusait catégoriquement à son mari.

Ignace Warschawsky, installé à Madère depuis sa maladie, y avait fait la connaissance d'un jeune moine dont la bonté, la nature mystique et les sentiments élevés, le captivèrent aussitôt. Il devint

son ami; il se voyaient journellement. Avec les progrès du mal, leurs relations se firent plus étroites; bientôt, le religieux eut l'extrême bonheur de faire partager sa foi au jeune malade, adoucissant par ses soins inlassables la fin de son existence. Ainsi, le pauvre garçon alla vers la mort non seulement résigné, mais l'âme illuminée déjà des rayons d'un bonheur futur. L'être qu'il avait chéri le plus sur la terre était sa sœur Marie, il n'avait eu qu'un désir, depuis son arrivée : lui faire partager la joie de son âme. Il l'entretenait longuement des beautés du christianisme et du rayonnement qu'il apporte dans la vie de tout être sensible et élevé. Sur son lit de mort, il lui avait demandé, comme suprême faveur, de se convertir. Elle le lui avait promis et, mon frère l'ayant laissée libre, elle remplit sa promesse quelques semaines plus tard, à leur retour d'une lune de miel qui, en fait de roucoulements, s'était passée au chevet d'un moribond dont ils ramenaient le cercueil en France.

Pendant les mois qui suivirent le deuil, mon frère, plein de respect pour la douleur accablante de sa femme, n'osa lui rappeler ses droits. Sa nature sensible et délicate se résignait à l'entourer de prévenances et à lui témoigner son amour par de simples marques de tendresse. Marie avait beaucoup maigri et les médecins consultés, conseillèrent un séjour prolongé dans le midi où le jeune couple alla s'installer pour l'hiver. Là encore, apitoyé par la toux et l'air languissant de ma

belle-sœur, mon frère n'osa insister quand elle lui fit comprendre que son état de santé actuel ne lui permettait pas de devenir réellement sa femme. En revenant de Cannes, ils achetèrent, rue de Monceau, un très bel hôtel, qu'ils installèrent avec la sûreté de goût qu'ils avaient tous deux, en toutes choses. Le petit salon Louis XV, en bois doré, aux vitrines remplies de Saxes et de bleus de Chine, s'ouvrant sur une serre pleine de plantes rares, était le clou de cette installation ravissante. Ma belle-sœur y donna une série de dîners et de réceptions, et bientôt, son salon devint un des lieux de rencontre de l'élite du monde artistique et littéraire de l'époque. Non seulement la maîtresse de maison était radieusement belle et d'une élégance raffinée, mais elle était séduisante, d'une culture exceptionnelle et pouvait discuter peinture, musique, littérature ou politique. Barbey d'Aurevilly, Dumas fils, Guy de Maupassant, Massenet, le comte d'Haussonville, Paul Bourget, Léon Bonnat, Joseph Reinach et tant d'autres, devinrent les fervents habitués de la maison et la jeune femme fut bientôt une véritable personnalité parisienne.

Elle se lia avec la belle comtesse Potocka, qui lui ressemblait étrangement; par instinct de coquetterie, les deux amies aimaient à se montrer ensemble au théâtre, en voiture ou en soirée, où leur beauté, de type si semblable, excitait partout la plus vive admiration.

Une autre amie de ma belle-sœur était la ravissante comtesse Louis Cahen d'Anvers. Mais, tout

en s'aimant tendrement, ces deux beautés étaient rivales et luttaient pour se dépasser en succès mondains. Si Marie remplissait ses vitrines des plus beaux Saxes, Louise se mettait aussitôt à collectionner des porcelaines de Chine. Marie donnait-elle une réception avec un orchestre de tziganes russes, d'emblée, Louise en donnait une autre, dont un orchestre hongrois était la principale attraction. Pour dépasser l'effet produit par un certain attelage à quatre, Marie força mon frère à faire l'acquisition d'un mail-coach, quoiqu'il appréhendât la colère de mon père, qui détestait le déploiement d'un luxe qu'il trouvait déplacé. Malgré les reproches qu'il en fit à son fils, la belle Marie s'obstina et, pour narguer son beau-père, qui trop souvent faisait des allusions à leur faste et à leurs dépenses exagérées, elle fit passer chaque jour le fameux équipage par l'avenue du Bois de Boulogne, avec ordre de sonner de la trompe en passant devant notre demeure. Exaspéré, mon père déclara à ma mère qu'il allait chez sa belle-fille, lui dire vertement ce qu'il en pensait, et il partit, martial et résolu. Il revint tout penaud de cette expédition, en avouant que la jeune Slave avait déployé une telle séduction, qu'il s'était borné à causer avec elle durant une heure, sur le ton le plus amical, sans même effleurer le sujet brûlant. Sur le palier, honteux de sa capitulation, il avait eu des velléités de retourner lui parler; il s'en était finalement abstenu, craignant qu'elle n'eût une seconde fois le dessus, grâce à son charme irrésistible.

Elle l'exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, sans distinction d'âge ou de sexe, et ses interlocuteurs restaient toujours convaincus que la seule chose qui intéressât leur belle auditrice, était précisément le métier, la science, l'art ou les idées qui les captivaient. Elle possédait le don rare de savoir écouter sans jamais parler d'elle-même. Elle lisait pendant des nuits entières et, quand elle savait rencontrer un personnage, quel qu'il fût se documentait à fond sur son art ou ses occupations, de telle sorte qu'il la quittait enchanté d'elle et de lui. Souvent retenue au lit par des migraines — réelles ou imaginaires — elle recevait ses admirateurs dans la pénombre, les yeux mi-clos, cernés de bistre, le visage pâli par une couche de poudre ivoire, son corps harmonieux allongé sous un drap de satin blanc, entièrement recouvert de têtes de violettes, tandis que brûlait un parfum discret, composé pour elle, et que des lampes à abat-jour roses répandaient une lumière douce sur ses longues mains, pareilles à des lis.

A cette époque, les femmes ne portaient pas encore les uniformes des grandes maisons de couture et les éminents artistes de la mode parisienne composaient les robes de leurs clientes suivant le type et la ligne de chacune. Worth habillait en général ma belle-sœur, — alors dans tout l'éclat de sa beauté, — et leurs goûts réunis faisaient d'elle l'une des femmes les mieux habillées de Paris. Il y a une quinzaine d'années, quand « L'Idiot » de Dostoïewsky fut créé sur une scène

parisienne, avec Pierre Blanchard et Ida Rubinstein pour interprètes, quelle ne fut pas la surprise de Marie Kann lorsqu'elle reconnut, sur l'artiste, les robes qu'elle avait portées lors d'une de ses saisons les plus brillantes? Quand elle en parla à Jean Worth, il lui avoua qu'ayant remarqué une certaine ressemblance entre elle et l'actrice, il avait simplement copié les robes composées jadis pour elle, ainsi que les chapeaux, dont il avait conservé les croquis. Ma belle-sœur lui apprit alors que cette ressemblance n'était pas le fait du hasard, puisque Ida Rubinstein était sa cousine germaine.

Marie Kann fut présentée à la princesse Mathilde, qui se prit aussitôt d'une vive amitié pour elle et vint souvent rue de Monceau. Elle aimait à se retrouver dans ce milieu cultivé qu'elle avait de tous temps, recherché. Ce fut chez la princesse que ma belle-sœur rencontra le prince Louis-Napoléon, son neveu, second fils du fameux Plonplon et petit-fils du roi Jérôme. Comme tant d'autres, le jeune explorateur s'éprit violemment de la belle Marie et la supplia de divorcer pour l'épouser. Bien que, par principe, la princesse Mathide fût opposée à l'union de membres de sa famille avec des femmes d'un niveau social différent, elle n'entrava pas ce projet, bien au contraire, et promit son appui à son neveu. Ma belle-sœur se déclara très honorée par cette distinction mais, répondit qu'elle préférait rester elle-même, plutôt que de devenir l'épouse morganatique d'un Bonaparte. La princesse considéra ce refus comme une

offense personnelle et ses sentiments en furent aussitôt refroidis. Longtemps, elle lui en garda rancune, et ce ne fut que bien des années plus tard, qu'elle lui pardonna ce qu'elle considérait comme un affront.

Marie connut aussi l'impératrice Eugénie. Vers la fin de la vie de la souveraine, elle lui rendit plusieurs fois visite au Cap Martin, dans la Villa Cyrnos, où celle-ci passait ses hivers.

Toujours aussi épris de sa femme, et toujours tenu à l'écart, mon frère essayait de se distraire en se rejetant dans l'étude de la musique. Il avait des dons de compositeur et travaillait sous la direction de son maître et ami Massenet. Il composa plusieurs opérettes, dont la musique était charmante, mais les livrets ennuyeux, ainsi que quelques mélodies et airs de danse.

Pendant ce temps, Marie Kann — à la fois monstre et merveille — continuait à faire des victimes qu'elle affolait par son charme et sa grâce de serpent, tout en se refusant à elles et ne leur accordant strictement que son amitié. Bourget, Barbet d'Aurevilly, le comte d'Haussonville, Guy de Maupassant, Joseph Reinach et bien d'autres, succombèrent à son pouvoir fascinant, et l'auteur d'*Une Vie* lui légua tous ses manuscrits. Elle fut, tour à tour, l'Egérie des plus grandes personnalités de l'Art ou de l'Esprit, qui lui soumettaient leurs travaux, voulant avoir son avis pour telle toile avant de l'exposer, tel discours politique

avant de le prononcer, tel article de journal avant de le publier.

Mon frère, qui lui resta fidèle pendant quatorze années, devint l'amant d'une chanteuse de l'Opéra, à cause de sa ressemblance avec elle. Il continuait ainsi une sorte de constance vis-à-vis de l'être étrange et exceptionnel qu'il ne cessa jamais d'adorer. Leur fortune ne tarda pas à être fortement entamée par des excentricités et un train de vie auxquels la faiblesse de mon frère n'osait mettre un frein. Ils durent quitter l'hôtel de la rue de Monceau et s'installer dans un appartement rue Murillo. Ma mère, veuve alors, tâcha de les raisonner; non seulement ils ne l'écoutèrent pas, mais ils prirent fort mal ses conseils et cessèrent de la voir. Seul, mon frère venait en cachette lui faire des visites. Ce fut l'époque où Marie Kann commença à faire usage de la morphine, pour oublier ses créanciers et sa vie de plus en plus restreinte. Elle dut, par la suite, faire plusieurs séjours de désintoxication à Saint-Cloud, chez le Dr Sollier qui, comme tant d'autres, devint amoureux d'elle.

La rue Murillo dut être abandonnée pour un petit appartement situé rue Paul-Baudry. La famille crut bien faire en sauvegardant les miettes de cette fortune par un conseil judiciaire, mesure de prudence que ma belle-sœur ne lui pardonna jamais; cette décision était pourtant dictée par la sagesse. Quand la guerre éclata, elle accepta l'hospitalité de sa sœur veuve, la comtesse Albert Cahen d'Anvers, qui habitait rue de Grenelle, l'ancien

hôtel du maréchal de Villars. Cette femme pleine de charme et de bonté, aimait à s'entourer d'êtres jeunes dont elle recevait les confidences avec une compréhension maternelle. Elle n'avait pas d'enfants, se refusait, comme sa sœur, aux joies de l'amour et satisfaisait ainsi un besoin inassouvi de tendresse, qu'elle ne s'avouait pas. Ses jeunes amis avaient pris l'habitude de l'appeler *tante Loulia,* et j'étais du nombre. Après l'installation de mon frère et de sa femme rue de Grenelle, j'allais régulièrement déjeuner deux fois par semaine chez tante Loulia et me réchauffer dans son ambiance réconfortante. J'attendais alors mon premier enfant et je raffolais du soufflé au chocolat; la pauvre tante Loulia, l'ayant appris, se faisait un devoir de m'en régaler à chacun des repas que je prenais chez elle. Son chef était exécrable et cet entremets divin, transformé chez elle en cataplasme couleur de bois de rose, rappelait par son goût la farine de lin. Dès qu'il apparaissait, j'étais prise d'un haut-le-cœur que j'avais peine à dissimuler; je me forçais héroïquement à absorber cette bouillie, en songeant, pour me donner du courage, à ce que consommaient nos poilus dans les tranchées. Un jour, n'en pouvant plus, je cherchai un subterfuge capable de me sauver, tout en ménageant la susceptibilité de mon hôtesse : j'inventai, qu'en raison de mon état, le médecin venait de m'interdire le chocolat. L'horrible soufflé fut apporté et remporté sans que j'eusse besoin d'y toucher, tandis que la chère tante Loulia me consolait du re-

gard et que je prenais un air navré convenant à la situation. Mais, le mensonge est quelquefois puni : justement ce jour-là, des amis de tante Loulia lui avaient apporté, de Suisse, une énorme boîte de merveilleux chocolats, chose plus que rare durant cette période d'hostilités où leur fabrication était interdite, dans les pays belligérants. Il y avait des éternités que je n'en avais mangé, j'en mourais d'envie; mais il me fallut, la rage au cœur, voir circuler la grande boîte parmi les invités, qui ne ménagèrent point leurs louanges sur la qualité de son contenu.

Si la chère de la rue de Grenelle était peu délectable, l'ambiance, la conversation, les gens qu'on y rencontrait vous en dédommageaient largement. Pol Neveux, Romain Coolus, Lucienne Bréval, André Chevrillon, Joseph Reinach, et mes chers amis les deux frères Legrand — Ignace, l'écrivain et Edy, le peintre — neveux de la maîtresse de maison, de leur vrai nom Warschawsky, étaient des habitués assidus.

On restait généralement au salon. La tante Loulia, atteinte d'une maladie de cœur, redoutait que le seul effort de descendre au jardin fît empirer son état, et ne sortait jamais de chez elle, sauf à de très rares exceptions, telles que mariages ou enterrements qui la touchaient de près, se privant ainsi d'air et d'exercice. Elle succomba à une méningite cérébro-spinale et point du tout à la maladie qu'elle craignait tant.

A chacune de mes visites je rencontrais un des

amis les plus intimes de mon frère Edouard et de sa femme, le peintre Léon Bonnat. Il adorait tante Loulia, sans espoir de retour, depuis plus de trente ans et venait quotidiennement la voir et lui baiser la main, seul privilège qui lui fut jamais accordé.

Comme on parlait, un jour, de la sensibilité des enfants, il nous raconta ce souvenir de son enfance. Il était né à Bayonne et y avait grandi dans la maison familiale qu'habitaient aussi une de ses tantes et deux jeunes oncles. Le petit garçon, alors âgé de six ans, faisait ses devoirs dans la salle à manger, où il avait pour compagne Mlle Léocadie, l'ouvrière en journée. La pièce était tendue d'un papier reproduisant à l'infini l'histoire de Paul et Virginie. La vieille fille s'était prise pour l'enfant d'une grande affection, mais elle était néanmoins forcée de lui faire parfois des remontrances, car il ne pouvait s'empêcher de crayonner sur tout ce qui lui tombait sous la main, et souvent sur les patrons de toile ou les journaux de mode de la couturière.

Un matin, en entrant dans la salle à manger pour le petit déjeuner, quelle ne fut pas l'indignation de la famille en s'apercevant qu'une main sacrilège avait dessiné, au charbon, une pipe dans la bouche de chaque Virginie. Le père de Bonnat fut d'autant plus furieux qu'il avait récemment fait promettre à l'enfant de ne plus salir quoi que ce fût de ses gribouillages. Une privation de dessert pendant huit jours fut infligée, en même temps qu'une sévère réprimande, mais le jeune criminel,

éclatant en sanglots, protesta de son innocence et jura qu'il n'était pour rien dans l'exécution de ces fresques inattendues.

Les parents avaient une horreur toute spéciale du mensonge et furent consternés devant celui de leur fils. Ils l'adjurèrent, par tous les moyens, d'avouer la vérité, lui promettant qu'il serait à moitié pardonné s'il convenait de sa faute, mais que, s'il s'obstinait à la nier, un terrible châtiment s'ensuivrait qui, à tout jamais, lui enlèverait le goût de mentir. Vains efforts; rien ne fit démordre le coupable, même les larmes de sa mère qu'il adorait. Une punition exemplaire vint alors s'abattre sur l'enfant. Depuis des semaines, il se faisait une joie d'accompagner ses parents dans le voyage à Paris qu'ils devaient faire tout prochainement. Il rêvait, la nuit, avec ravissement, du cirque où l'on avait promis de le mener, du Jardin des Plantes, dont il pourrait dessiner les animaux, enfin de mille joies, dont Mlle Léocadie — qui avait passé une semaine dans la Ville Lumière, plus de vingt ans auparavant — lui avait parlé avec enthousiasme, tout en tirant son aiguille. A cause de son mensonge, le rêve était anéanti, ses parents ne l'emmèneraient pas! La veille du départ, attendrie par le chagrin du gamin, la brave fille l'adjura à son tour : « Voyons, mon petit Léon, soyez raisonnable, vous n'allez pas manquer ce beau voyage par entêtement. Courez vite chez votre maman, elle est si bonne, qu'en avouant, vous pourrez encore partir ». Rien n'y fit. Le petit garçon resta

seul dans la grande maison vide, en proie à une rancœur et à une amertume qu'il n'oublia jamais.

Cinquante années s'écoulèrent. Un matin, le peintre Léon Bonnat travaillait dans son atelier, quand son valet de chambre lui annonça la visite d'un prêtre. Un curé inconnu entra dans la pièce. « Excusez-moi, maître, si je vous dérange. Mon nom est Mourier, je suis vicaire de X... et je viens remplir une mission : la dernière volonté d'un mourant. J'ai assisté un de vos oncles pendant son agonie; ses derniers moments ont été torturés par une injustice qu'il avait laissé commettre à Bayonne, quand il avait vingt ans. Il m'a chargé de vous apporter ses remords et son aveu, et d'obtenir votre pardon. »

Le grand artiste avait constitué, pour sa ville natale, un musée qui est aujourd'hui le Musée Bonnat. On y peut admirer ses collections et ses plus belles toiles, au nombre desquelles deux superbes portraits en pied, *La Dame au Croissant* (Mlle Edouard Kann) et *La Dame en satin blanc* (la comtesse Albert Cahen d'Anvers).

Si tante Loulia avait fait naître un amour fervent dans l'âme et le cœur de Bonnat, Marie Kann avait inspiré le même sentiment au professeur Widal, qui lui rendit des visites quotidiennes jusqu'à sa mort, avec une touchante et immuable fidélité.

Ma belle-sœur souffrit horriblement de la perte de tante Loulia, qui eut lieu en mars 1918. Pour atténuer ce désespoir, en y apportant une diversion, j'installai peu après ma petite fille, alors âgée de

quelques mois, chez Edouard et Marie Kann, qui habitaient toujours rue de Grenelle. Je pris prétexte de notre déménagement, mais ne comptai la leur laisser qu'un mois ou deux, juste le temps de voir leur douleur se calmer un peu. Ma belle-sœur se prit d'une véritable passion pour l'enfant dont elle s'occupa d'une façon touchante, la voyant plusieurs fois par jour, jouant avec elle, surveillant son hygiène, sa santé, ses progrès physiques et l'éveil de son intelligence. Elle en était si fière qu'elle la réclamait dans son boudoir, chaque fois qu'elle recevait une visite, la laissant s'amuser sur le tapis avec tous ses bibelots précieux. Les jours où ses migraines la tenaient alitée, seule, la petite, était admise à venir la voir dans sa chambre.

Quant à mon frère, il ne pouvait quitter sa nièce d'un pas, assistant à sa toilette, à ses repas et l'accompagnant dans ses promenades. Aussi quand, installée déjà depuis quelques semaines, je me hasardai à proposer de reprendre ma fille, je me trouvai devant un tel désarroi que je n'osai insister, et c'est ainsi que le bébé demeura près d'un an, chez son oncle et sa tante, rue de Grenelle. Finalement, mon mari insista pour qu'on lui rendît l'enfant que nous ne voyions que trop rarement, et pour laquelle nous étions devenus presque des étrangers. Mon frère et ma belle-sœur, ayant compris, se résignèrent; mais Marie nous demanda — tant elle le redoutait — de ne pas être prévenue du moment où nous viendrions reprendre l'enfant. J'avais l'impression de commettre un enlèvement.

Le départ du bébé eut un effet affreux. La maison sembla dès lors privée de vie, comme si on en avait éteint la lumière; les domestiques eux-mêmes pleurèrent quand la nurse monta en voiture, emportant l'enfant, et mon frère dès lors, ne lutta plus contre une faiblesse générale qui minait depuis longtemps son organisme épuisé. Il déclina rapidement et mourut peu après dans une clinique. A soixante-deux ans, ses organes étaient usés comme ceux d'un vieillard de quatre-vingts. Pendant sa courte agonie, il ne cessa de répéter le nom qui lui était si cher, et ce fut en articulant « Marie » qu'il s'éteignit, le regard fixé sur sa femme, assise au pied de son lit. Je crois qu'elle se rendit compte, à cet instant, de tout ce qu'il avait souffert pour elle, de l'amour infini et si tendre qu'il lui avait prodigué depuis près de quarante années, et qu'elle en éprouva un véritable remords. Malgré sa santé fragile, elle tint à le veiller elle-même. Elle fit poser sur son cercueil une couverture de roses et d'orchidées.

La nature slave de cet être étrange qui, de tous temps avait nourri une prédilection pour les choses morbides et qu'on était sûr de rencontrer dans les maisons en deuil et aux enterrements, trouva là une suprême occasion de se prodiguer.

L'arrivée d'un de ses frères avec sa fille, échappés de Russie, parvint à la tirer un peu de sa tristesse. On vendit l'hôtel de la rue de Grenelle, et Marie s'installa dans un petit appartement de l'avenue Bosquet qu'elle transforma, grâce à quelques meu-

bles et bibelots qui lui restaient, en un intérieur plein de confort et de goût.

Elle ne se déplaçait plus que pour de courts séjours à Nancy, chez sa vieille amie, la marquise d'Eyragues.

Elle était sujette à des crises d'apathie et de dépression durant lesquelles elle restait couchée pendant plus d'une semaine, refusant tout aliment. Au mois de novembre 1928, elle en subit une qui durait depuis plus de quinze jours lorsqu'un matin, mon mari qui l'aimait profondément, s'éveilla en s'écriant : « Je sens que Marie se meurt! J'en ai le pressentiment! » et il se vêtit en toute hâte pour courir avenue Bosquet. Il y trouva les deux nièces de ma belle-sœur, appelées d'urgence et qui, au même moment, téléphonaient pour nous annoncer qu'elle venait de s'éteindre d'épuisement. Quand Mgr Chaptal, cousin de Marie, arriva pour l'administrer, son cœur avait cessé de battre. Le professeur Widal, prévenu lui aussi, trop tard, était prostré dans un fauteuil, incapable de prononcer une parole.

Je n'ai jamais vu autant de gens en pleurs qu'à l'enterrement de Marie Kann.

IL ET ELLE

Ce fut vers la fin de l'année 1916 que je fis leur connaissance. Mon fiancé se battait alors dans l'armée italienne, sur le front des Dolomites. Dans ses moments de repos, il écrivait des contes de fées, destinés à nos futurs enfants. Comme il appréciait le talent de l'artiste danoise Gerda Wegener, dont les dessins paraissaient dans *La Vie Parisienne,* que je lui envoyais régulièrement, il m'avait chargée de m'adresser à elle pour les illustrations de ses contes. Je savais qu'elle avait fait une très jolie couverture pour un livre de Maurice Magre, je demandai donc à mon vieil ami de nous mettre en rapport. C'est ainsi que nous sonnions, quelques jours plus tard, à la porte d'un atelier de la rue de Lille.

Nous pénétrâmes dans une grande pièce arrangée avec goût : quelques meubles anciens, des châles espagnols, des vases de fleurs et les toiles du ménage scandinave, car le mari aussi était pein-

tre. Paysagiste accompli, il excellait dans la perspective. Gerda et Einar Wegener nous offrirent des sièges et prirent eux-mêmes place en face de nous sur un grand divan noir et or, garni de coussins aux coloris divers. Ainsi, côte à côte, ils me rappelaient les personnages des contes d'Andersen, particulièrement ceux de *La Reine des Neiges* : Gerda Wegener si blonde, si claire, personnifiait, pour moi, l'autre Gerda, celle qui était allée, au péril de sa vie, rechercher son cher Kaj dans le palais enchanté, tandis qu'Einar était une exacte réplique de ce Kaj au sourire espiègle, se jouant sur des lèvres bien dessinées. La jeune artiste portait les cheveux tirés en arrière, noués en un chignon bas sur la nuque, et deux rouleaux, pareils aux marteaux du XVIIIe siècle, ornaient ses tempes; un ruban de velours noir faisait ressortir davantage la blancheur de sa gorge. Dans une cage voisine, deux perruches inséparables — l'une vert acide et l'autre cendre verte — s'ébattaient joyeusement. Elles semblaient l'emblème vivant de leurs maîtres, qu'on sentait si tendrement unis, inséparables eux aussi. Une égale limpidité éclairait les prunelles dorées d'Einar et le regard céruléen de Gerda. On avait le sentiment que leur clarté était le reflet même de leur âme nette et propre, et je fus entraînée vers eux par un courant de sympathie, qui devait se transformer bientôt en une indissoluble amitié.

Nous causâmes du motif qui nous amenait, et Gerda parut très désireuse d'exécuter ce travail.

Après que nous eûmes admiré les œuvres des deux artistes, il fut convenu qu'elle écrirait le soir même à mon fiancé, pour se mettre d'accord avec lui, et ils décidèrent de faire sa connaissance le jour de notre mariage. Au cours de la réception qui suivit la cérémonie nuptiale, je présentai le jeune ménage à mon mari; comme moi, il le prit aussitôt en amitié. Nous nous revîmes le surlendemain, longuement, en prenant le thé à la Boulangerie Viennoise; ce fut là qu'on décida de tous les détails du volume.

Nous partîmes le même soir en voyage de noces, pour Rome.

Dès mon retour, cinq mois plus tard, nos relations amicales reprirent, de plus en plus cordiales et affectueuses. Je venais de perdre ma mère et j'attendais mon premier enfant. Mes amis scandinaves m'entourèrent et je trouvai un grand réconfort dans leur affection les jours où, sans nouvelles de mon mari, ils se multipliaient en attentions et tâchaient de me divertir de leur mieux, pour me détourner de mon angoisse.

Au mois de mai 1918, se forma à Versailles, le Conseil Supérieur de Guerre des Alliés. Le général Nicolis de Robilant, chef de mon mari et vieil ami de sa famille, fut désigné pour représenter l'Italie. Dès son arrivée, il vint me voir, accompagné de son officier d'ordonnance, le comte Mario di Carrobio, beau comme un jeune dieu, drapé dans la superbe cape bleu de ciel des officiers de cavalerie. A peine entré en conversation, l'adorable

général me dit d'un air malicieux : « Que diriez-vous si Eric était nommé à Versailles? En seriez-vous très ennuyée? »

Je faillis lui sauter au cou.

Quelques jours plus tard, mon mari arrivait à Paris pour rejoindre son nouveau poste et, peu de temps après, je m'établissais à Versailles, avec ma petite fille. Nous y menions une vie délicieuse, fréquentant les autres jeunes ménages des quatre nations, parmi lesquels nous cimentâmes quelques amitiés fidèles.

Le couple Wegener vint nous voir souvent dans la charmante villa que nous avions louée, et décida de passer la fin de l'été et une partie de l'automne à Versailles. Ils prirent un petit appartement rue des Réservoirs et nous nous vîmes quotidiennement. Je me rappelle, non sans émotion, les exquises matinées dans le parc du Château, aux côtés d'Einar, (Bé pour ses intimes), tandis qu'il m'initiait, tout en peignant, aux beautés cachées des jardins. Ce fut lui qui me montra que chaque bassin était d'une couleur différente, chose que je n'avais jamais remarquée. Il avait une âme d'enfant, pure, ouverte à la nature et à toutes ses merveilles. Nous nous entendions fort bien; d'ailleurs, qui ne se serait entendu avec ce charmant garçon, plein de douceur et de tendresse. Il adorait sa femme et s'efforçait de lui épargner les moindres corvées de la vie courante; c'était lui qui commandait aux fournisseurs, aux marchands de couleurs, écrivait aux éditeurs, achetait les provisions, afin

qu'elle pût se consacrer entièrement à son art. De son côté, elle lui témoignait une affection presque maternelle. Dans le quartier, tout le monde aimait Bé, si poli, si plein de tact et de gentillesse; les commerçants lui procuraient tout le charbon et le sucre nécessaires, même dans les périodes de restrictions où il était le plus difficile d'en obtenir. Les deux époux ne se quittaient jamais, partageant chaque joie, chaque émotion, dormant côte à côte avec leur petite chienne fox, « Vâpe ».

A Paris, ils quittèrent leur atelier de la rue de Lille, pour s'installer dans les environs du Champ-de-Mars, dans un atelier plus grand et plus agréable que le précédent. Nous habitions alors près de la place de l'Alma, ce qui nous permettait de les voir souvent, même dans cette ville où il est si difficile, à cause des distances, de fréquenter ses amis comme on le voudrait.

Je me souviens d'une petite histoire assez curieuse qui m'advint chez les Wegener. Ils nous avaient invités à dîner, pour nous faire connaître un de leurs meilleurs et plus anciens amis, le diplomate danois T. B., homme fort cultivé.

— Vous verrez combien il est irrésistible et captivant, me dit Gerda, « il a une conversation éblouissante et connaît son XVIII[e] siècle comme personne, mais il a un grand défaut : il ne peut voir une jolie femme sans lui faire la cour, et je vous préviens qu'il est très entreprenant, surtout avec les blondes! »

Le soir du dîner, elle me présenta ce Don Juan

nordique; arrivé le matin même de Copenhague, il devait repartir quelques jours plus tard pour Madrid, son nouveau poste. J'étais sa voisine de table, et je ne sais si la fatigue du voyage l'avait abruti à ce point, mais il ne m'adressa pas la parole et laissa même tomber la conversation chaque fois que je fis un effort pour l'engager. Après les propos de Gerda, je commençais, je l'avoue, à me sentir un peu piquée. Nous en étions à la salade, quand le pied de mon voisin vint se poser sur le mien, comme une lourde caresse. « Ça, c'est trop fort, me dis-je, il prend un air accablé, m'ignore complètement et puis, il s'imagine qu'il peut me faire du pied... et en chaussettes encore! » Car, pour l'occasion, le coupable avait enlevé son soulier! J'essayais de retirer mon pied, sans attirer l'attention des autres convives, tâche difficile, celui de mon agresseur étant tenace et pesant. A peine l'avais-je dégagé qu'il s'en emparait à nouveau. Je me sentais devenir cramoisie : à ma grande terreur, le pied entreprenant montait lentement et arrivait déjà plus haut que la cheville, tandis que son propriétaire continuait à garder son air impassible et hypocritement serein. Une pareille sournoiserie me fit sortir de moi-même : « Tu vas voir » me dis-je, et, rassemblant toutes mes forces, je lui envoyai un formidable coup de pied. Un hurlement canin retentit : c'était la petite chienne fox, la véritable coupable, qui avait reçu le châtiment. Ceci prouve, une fois de plus, qu'il faut se méfier de son imagination.

Je me rappelle un autre petit fait, qui advint aussi chez les Wegener. Je devais dîner chez mon amie Baby de Friedlander-Fuld — maintenant baronne de Goldschmidt-Rothschild — de passage à Paris. Nous projetions d'aller ensuite toutes deux chez Einar et Gerda qui donnaient une petite fête. En arrivant chez Baby, je remarquai son air désappointé. « Je suis furieuse, me dit-elle, moi qui me réjouissais tant de mettre ce soir ma nouvelle robe de tulle mordoré brodée d'or, je ne puis le faire! »

— Qu'y a-t-il? T'a-t-on manqué de parole?

— Non, elle est là, derrière toi, sur une chaise.

— Mais alors, va-t-elle mal? est-elle trop étroite... Trop large? Il y a peut-être moyen de l'arranger...

— Non, rien de cela, au contraire, elle me va à merveille, mais cet animal d'Hellstern ne m'a pas livré mes souliers de satin marron...

— N'as-tu donc pas une vieille paire d'un brun quelconque qui pourrait aller?

— Non, la seule paire que j'aie est dans un tel état qu'il n'y faut pas songer; les bouts sont blancs et si usés qu'on en voit la doublure.

J'eus une inspiration de génie : « Il n'y a qu'à les frotter avec une barre de chocolat et on ne s'apercevra de rien. » On courut à la cuisine et, quelques minutes plus tard, mon amie apparaissait à table dans une ravissante robe, avec des souliers marron impeccables.

En arrivant chez les Wegener, elle reçut des

compliments de tout le monde. Nous nous assîmes et on commença de faire un peu de musique. La petite chienne Vâpe qui, vous le savez, avait une attirance particulière pour les pieds, vint se coucher devant ceux de mon amie Baby, mais à peine eut-elle flairé l'odeur du chocolat, qu'elle se précipita sur le bout des souliers et se mit à les lécher goulument. On essaya de l'en empêcher, mais elle commença à grogner d'une façon peu rassurante. Finalement, elle arracha une des chaussures du pied de sa propriétaire et se sauva sous une commode pour s'en régaler plus à l'aise. Ce fut un éclat de rire général et nous dûmes expliquer l'origine de ce festin, ce qui obtint le plus vif succès.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos peintres. Comme j'admirais, un jour, le ravissant dos d'un nu de femme exécuté par Gerda, celle-ci me confia : « Vous ne devinerez jamais qui a posé pour ce dos... c'est Bé en personne. Depuis quelque temps déjà, il me sert de modèle, ce qui m'est fort commode, car, nulle part, je ne pourrais trouver un dos pareil. » La tableau représentait une sorte de bacchante blonde, aux cheveux courts, couronnée de pampres et allongée nonchalamment sur un lit de repos, la tête légèrement inclinée et tournée vers le public. Les jambes étaient aussi celles de Bé. On eut juré des jambes de femme, si longues et fuselées. Je n'en revenais pas! Gerda avait pris une petite photo d'Einar pendant une séance, et je la suppliai de l'emporter au restaurant, où nous devions dîner avec nos maris et des

amis communs. On fit circuler l'image qui stupéfia tout le monde. Notre amie, la marquise de S. G., dont le mari était en retard, s'écria : « Faisons une farce à Emilio, il va arriver d'un instant à l'autre. Que Gerda lui montre la photo comme celle d'une de ses amies, et nous verrons s'il reconnaît Einar. » En bon Napolitain, coureur de femmes, le marquis fut complètement affolé par ce nu ravissant : « Oh! Qui est-ce, Gerda? Vous dites que c'est une amie à vous qui a posé pour vous faire plaisir... mais il faut que je la connaisse tout de suite. Jurez-moi que vous me présenterez à elle. » Contenant mal son envie de rire, Gerda le lui promit, mais ajouta que la personne en question était assez farouche et d'ailleurs, absente de Paris en ce moment. Plus elle faisait surgir de difficultés, plus le pauvre marquis s'enflammait. Il prenait même Bé à témoin, le priant de rappeler à sa femme, s'il le fallait, la promesse qu'elle venait de faire. Nous en pleurions de rire. Le brave Emilio refusa net de rendre la photo. Il la garda dans son portefeuille et, depuis, il ne se passa pas de jour qu'il ne se renseignât sur le retour de la belle bacchante. Il en avait à ce point perdu la tête qu'en sortant d'une grande soirée, au moment de présenter son numéro de vestiaire, il donna par erreur la fameuse photo : « Vieux saligaud! Pour qui me prenez-vous? » lui cria la vierge mûre du vestiaire, en la lui lançant presque au visage.

Devant le tour tragique que semblaient prendre les événements, nous décidâmes de révéler la vérité

à l'incandescent marquis. Il le prit fort mal, déchira la photo, dans un accès de rage noire, et, pendant des semaines, n'adressa plus la parole à aucun de nous.

Je ne puis m'empêcher de sortir encore une fois de mon sujet, pour vous raconter une anecdote qui date d'environ cinquante ans et dont le héros est l'archevêque de Naples, oncle de notre marquis.

Ce prélat, connu pour son avarice, avait depuis des années un unique valet qui servait d'homme à tout faire, et auquel il ne donnait cependant que huit lires par mois d'appointements. Ce serviteur vint un jour lui demander une augmentation.

— Monseigneur sait combien je lui suis attaché et que je serais inconsolable de devoir quitter son service, mais je ne puis continuer ainsi. Le prix de la vie augmente tous les jours et je n'arrive plus à m'acheter l'essentiel, avec mes huit lires. D'ailleurs, tous les autres gagnent jusqu'à vingt lires et vont encore être augmentés. Je viens donc prier Monseigneur de m'accorder au moins deux lires de plus par mois.

— Ce que tu viens de dire est juste, répliqua Son Excellence, mais, à mon vif regret, il m'est impossible de te donner davantage. Cependant, comme je comprends fort bien que ton salaire actuel soit insuffisant et comme je suis très satisfait de tes services, je veux faire quelque chose pour toi. Je t'accorde donc, à partir d'aujourd'hui, deux heures de liberté chaque après-midi, de une à trois heures, au moment où la circulation est le

plus dense, sur le Pont du Château de l'Œuf, tu pourras y aller mendier. Ainsi, tout s'arrangera pour le mieux. »

Et l'on put voir quotidiennement, à l'entrée du Pont, le valet de l'archevêque tendre la main. Et cela ne choquait personne... O dolce Napoli!

Je reviens aux Wegener pour ne plus les quitter. Je demandai à Gerda depuis quand elle s'était aperçue, pour la première fois, des contours féminins de Bé.

— Cela remonte loin, me répondit-elle, même avant la guerre. Nous étions encore à Copenhague et je faisais le portrait d'une actrice très connue. Un jour elle téléphona, au dernier moment, pour décommander la séance. J'étais furieuse et déçue, ayant gardé mon après-midi pour elle. Bé, me voyant contrariée de ne pouvoir avancer mon travail, s'offrit à remplacer le modèle, du moins pour la robe, s'il parvenait à la passer. Je fus stupéfaite de voir que, non seulement elle lui allait à merveille, mais encore qu'il avait des épaules de femme, éblouissantes. Je m'amusai alors à compléter l'illusion en posant sur sa tête une perruque blonde, qui me restait du carnaval et en le fardant de mon mieux. Je me mis ensuite à peindre et fus surprise, en plein travail, par mon véritable modèle, qui venait s'excuser de m'avoir fait faux bond. En voyant sa robe sur une autre personne, elle fut un peu étonnée, mais ne reconnut pas Einar. Pendant un bon moment je lui fis croire qu'une amie l'avait remplacée pour me rendre ser-

vice et me permettre d'avancer son portrait. Le timbre de voix de Bé finit par le trahir et la jeune femme, riant à gorge déployée, ne parvenait pas à revenir de son ébahissement. Elle s'invita à dîner et fit monter du champagne « pour boire à la santé de sa nouvelle amie, Lily ». Pendant le repas, on baptisa Bé au champagne, et depuis lors, il posa souvent pour moi, se déguisant en femme chaque fois que l'occasion s'en présentait. Bé adorait ce genre de travail et aimait à mystifier les gens, qui le prenaient invariablement pour une fille d'Eve. A divers bals costumés, il fit sensation et prit de plus en plus l'habitude de personnifier Lily. Un soir, qu'enrhumée, je ne pouvais sortir, il mit ma plus jolie robe décolletée. Après que je l'eus soigneusement coiffé et maquillé, il se rendit, en compagnie d'un de nos jeunes amis, à un dîner suivi de soirée dansante qu'on donnait chaque quinzaine à un club d'artistes et de gens du monde auquel nous appartenions. A part ce jeune ami et une dame de notre connaissance, personne n'était dans le secret. Tous deux présentèrent la nouvelle venue comme la sœur du peintre Einar Wegener et ma belle-sœur, ajoutant que nous étions retenus à la maison par la grippe. La belle Lily eut un succès fou et décrocha d'une façon foudroyante le cœur d'un officier de cavalerie, le comte de T., âgé de cinquante-cinq à soixante ans, qui, de toute la soirée, ne la quitta pas et l'accabla de compliments. Elle dut promettre de le revoir; il tint à la reconduire jusque chez elle et prit congé d'elle

à regret. Le surlendemain, comme je travaillais seule dans mon atelier, on sonna à la porte; quelle ne fut pas ma surprise en me trouvant face à face avec le monsieur, mûr et correct, que Lily m'avait décrit comme son amoureux et qui se tenait sur le seuil, un peu gêné, les bras chargés de fleurs. Les miens faillirent en tomber!

— N'est-ce pas ici que demeure Mlle Lily Wegener? balbutia le pauvre homme. Auriez-vous l'obligeance de lui dire que le colonel de T. désirerait la voir.

Je le priai d'entrer et de s'asseoir, expliquant que, malheureusement, ma belle-sœur était sortie et rentrerait tard. Il en parut bouleversé et resta une bonne demi-heure à m'entretenir des qualités physiques et morales de Lily. Tout en approuvant, j'avais toutes les peines du monde à garder mon sérieux. Je pris cependant l'initiative de lui apprendre que cette enfant allait repartir bientôt, ayant à régler des affaires de famille au Danemark. Enfin le comte de T. se retira, en m'assurant qu'il ne tarderait pas à revenir. Il tint parole. Entretemps, notre amie, Mme de B., qui avait assisté au fameux dîner et au coup de foudre militaire, vint nous raconter que le pauvre colonel, de plus en plus fou, ne songeait qu'à Lily et parlait même de divorcer pour l'épouser. Aussi, quand il revint pour la voir, lui annonçai-je qu'elle était partie subitement la veille, pour Copenhague. Le malheureux fut au désespoir. Il se confia à Bé, et lui dit son étonnement de lui trouver si peu de res-

semblance avec sa délicieuse sœur. « Peut-être un rien dans le regard, mais c'est bien tout. » Il nous fallut des efforts héroïques pour ne pas nous trahir et reconduire le colonel, en gardant l'air qui convenait à la situation.

Par la suite, nous fîmes envoyer à Mme de B. des cartes de Copenhague signées « Lily », où cette jeune personne lui confirmait la longueur de son séjour et lui laissait entrevoir de vagues projets de mariage, tout cela pour calmer sa malheureuse victime.

Le temps fit heureusement son œuvre, et nous ne revîmes plus le comte de T.

Gerda avait connu Bé adolescent, en suivant les cours de dessin et de peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Copenhague. La jeune artiste avait voué à l'étudiant une profonde affection et il était devenu son meilleur ami. Gerda était très courtisée et Einar, violemment épris, dépérissait, en se rendant compte qu'il ne serait jamais pour elle qu'un très cher ami et confident. A dix-sept ans, la jolie Gerda eut une déception amoureuse, à la suite de laquelle elle devint triste et indifférente aux hommages de ses autres flirts. A ce moment, elle apprit que le pauvre Einar se mourait d'amour pour elle. Il souffrait de crises cardiaques et les médecins déclaraient que cet état nerveux pouvait devenir fatal. Déjà meurtrie dans son inclination, la jeune fille ne put supporter l'idée de perdre l'être qui lui était le plus cher, après sa mère. Elle courut au chevet de Bé lui dire qu'elle avait ré-

fléchi et consentait à devenir sa femme. L'effet fut magique et, le jeune homme, subitement remis, put bientôt conduire à l'autel la blonde fille du pasteur Gotlieb. Ces enfants de dix-sept et vingt ans à peine, étaient d'une candeur puérile et le jeune Einar, aussi vierge que sa petite épouse, ne s'était jamais demandé si, physiquement, il serait à la hauteur des devoirs que son nouvel état lui imposait. Naïve, et ne sachant qu'imparfaitement ce que le mariage réserve aux filles, Gerda ne s'étonna qu'à moitié, en constatant combien douces et superficielles étaient les caresses qu'elle recevait de son heureux époux. Ils étaient pleinement satisfaits l'un de l'autre et, quand la jeune femme éprouvait certains soirs de printemps quelque langueur qu'elle ne parvenait pas à définir, la vie en commun était si harmonieuse, si lisse et tendre, qu'elle n'y attachait qu'une vague importance. Au bout de longs mois, tous deux constatèrent que les joies sexuelles avaient été refusées à leur union, ce qui ne les empêcha nullement de continuer à vivre en parfaite harmonie. Ils avaient les mêmes goûts en art, la même conception de la vie; enfin, ils ne pouvaient, même un instant, se passer l'un de l'autre. Ils s'aimaient et se disputaient comme deux gosses et j'entends encore Mme Gottlieb s'écrier, lors d'une de ses visites à Paris : « Mais quand cesserez-vous donc d'être des enfants? » Et Gerda de lui répondre : « Mais, maman, j'espère bien jamais! »

Depuis quelque temps, je remarquais avec an-

goisse, (ou plutôt on me l'avait fait remarquer), que la silhouette de Bé, déjà efféminée, devenait de plus en plus équivoque : ses vestons semblaient plus pincés à la taille, sa poitrine se bombait, sa démarche ondulante rappelait celle d'une odalisque; sa voix même prenait des inflexions féminines. Mon mari l'avait constaté aussi et « on », c'est-à-dire ma famille, mon entourage, mes connaissances, enfin toute la tribu bienveillante des créatures qui se plaisent à vous faire découvrir, avec une touchante sollicitude, les choses désagréables qui auraient pu vous échapper. « On » s'étonnait, « on » désapprouvait même nos relations et notre amitié avec un être aussi nettement ambigu. Je parlai à Gerda de ce que j'avais observé; elle me répondit qu'elle-même le constatait depuis longtemps, bien qu'elle vécût avec Einar, et s'en tourmentait terriblement. « Mais le plus lamentable, ajouta-t-elle, est que Bé aussi s'en rend compte et en souffre au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer. Il s'aperçoit qu'on se retourne dans la rue, que l'on rit quand il entre dans un autobus, et s'entend même interpeller quelquefois d'une façon outrageante. Tout le monde le prend pour un inverti, alors que vous savez, comme moi, que les hommes lui sont aussi indifférents que sa première pantoufle. Savez-vous ce qui est arrivé, l'autre soir, à un dîner chez Karen Bramson? Nous étions une dizaine et comme il y avait des Français, la conversation se tenait en cette langue. Brusquement, au milieu du repas, Karen

Bramson qui, vous le savez, dit sans ménagement tout ce qui lui passe par la tête, crie à travers la table à Bé : « Vous, Wegener, naturellement, vous êtes pour hommes ? » et Einar, plein d'esprit comme d'habitude, lui répond en souriant : « Non, madame, vous vous trompez, je suis lesbienne. »

Je l'ai même envoyé consulter deux médecins, mais l'un l'a pris pour un fou, l'autre pour un pervers, en sorte qu'il est revenu plus déprimé qu'avant. Il commence même à éprouver des sortes de malaises tous les mois et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que son caractère et sa mentalité se féminisent encore plus que son être physique. Il n'est heureux qu'en *Lily* et passe, ainsi costumé, des après-midi entiers, lisant des poèmes, brodant, faisant de la pâtisserie ou jouant avec la petite chienne. Il dit qu'alors, il oublie tout et se sent dans son véritable élément. Seules, vous et moi pouvons comprendre cette situation, aussi n'en ai-je parlé à personne; je m'exposerais à ce qu'on nous tourne en ridicule, Bé et moi, ou à ce qu'on nous prenne, comme les médecins l'ont fait, pour des vicieux ou des détraqués. Vous devez sentir combien je suis désespérée de le voir ainsi souffrir et de n'y rien pouvoir... »

Vers le printemps, l'état de Bé s'étant sensiblement aggravé, Gerda décida de passer quelques mois à Rome, espérant que le changement de climat et de milieu lui ferait du bien. Ils partirent donc et louèrent un petit appartement, avec atelier,

dans la Ville Eternelle. Nous restâmes longtemps sous les revoir et les nouvelles que je recevais d'eux étaient rien moins que rassurantes : Einar souffrait de plus en plus de vertiges, de maux de tête et de dépression morale; Gerda prévoyait un prompt retour à Paris, au cas où cet état de choses continuerait. Ce ne fut qu'à la fin de l'automne que nous retrouvâmes nos amis. Ils nous invitèrent à dîner, dans un petit restaurant italien de leur quartier.

Le matin, je reçus un coup de téléphone de mon ami, le professeur W., — le célèbre gynécologue allemand — qui se trouvait de passage à Paris. Il n'était libre que ce soir-là et désirait beaucoup nous voir. Je décommandai donc les Wegener, en leur expliquant le cas. Vers quatre heures, nouveau coup de téléphone du praticien, retenu par une panne de voiture, aux environs de Paris. Il était navré mais ne pourrait être de retour que très tard, après sa consultation, et notre soirée était dans l'eau.

— Rattrapons notre dîner avec les Einar, dis-je à mon mari.

— Mais non, on les verra un autre jour, ils nous croiront fous de changer ainsi, à chaque instant.

A ce moment, j'eus l'intuition mystérieuse que nous devions, coûte que coûte, voir nos amis ce même soir. C'était comme un ordre que je recevais, l'influence d'une volonté supérieure à la mienne. J'expliquai à mon mari que notre intimité avec

les Wegener était telle qu'ils ne se formaliseraient point d'un message. Je les prévins donc que nous passerions quand même les prendre vers huit heures.

Quoique préparés à trouver Bé changé, nous eûmes un affreux choc en le revoyant. Notre pauvre ami n'était plus que l'ombre de lui-même, hâve, le teint terreux, les yeux enfoncés dans les orbites, entourés de grands cercles bistres, avec une expression désespérée que je n'oublierai jamais. Il fit d'héroïques efforts pour paraître gai pendant le repas, mais, dans son regard, persistait cet air de bête martyrisée que je ne pouvais supporter. N'y tenant plus, je pris Gerda à part et lui confiai ma pénible impression.

— J'allais vous en parler moi-même, me répondit-elle. J'en suis malade! Labouré de souffrances atroces et presque continuelles, le pauvre être ne dort plus. Il sent ses forces décliner chaque jour et si on ne peut faire quelque chose pour le soulager, je crains le pire, car il n'en peut plus! Ses organes masculins s'atrophient de plus en plus, sa poitrine se développe, il endure des tortures chaque mois et je n'ose m'adresser aux médecins d'ici, après notre première expérience.

A ce moment, j'eus la vision distincte de la longue silhouette de mon ami, le professeur W. Son passage à Paris m'apparut, non point comme une coïncidence, mais comme le doigt de la destinée. Saisie d'une éloquence qui ne m'était pas habituelle, j'exposai mon plan à Gerda : télépho-

ner le lendemain matin au grand spécialiste, lui expliquer le cas en quelques mots, et obtenir un rendez-vous pour Bé. Réconfortée et remplie d'espoir, Gerda me promit de faire de son mieux auprès de son mari, pour me l'envoyer le lendemain matin. Elle eut cependant le plus grand mal à le décider : au dernier moment, il voulait se dérober, ayant perdu confiance en toutes choses.

Les quelques détails que je donnai, par téléphone, au professeur W. suffirent à éveiller son intérêt; il me fixa aussitôt un rendez-vous. Einar arriva chez moi bien à l'avance; il était extrêmement agité et je parvins difficilement à le calmer, à le convaincre que tout s'arrangerait, dès qu'il serait entre les mains de l'admirable spécialiste.

— Je ne voulais pas vous le dire devant Gerda, me dit-il, mais je suis décidé à me suicider si je ne puis devenir ce que je suis réellement, une femme. Songez, ma chère Hélène, que je ne suis plus qu'une loque humaine, un déchet inutile. Malade physiquement et moralement — je ne puis même plus tenir un pinceau, ni faire la moindre chose pour aider Gerda — je ne resterai jamais à sa charge. Elle a été admirable pour moi, personne ne peut savoir ou comprendre à quel point... sauf vous peut-être?... Je vous ai promis, à toutes deux, de consulter ce grand médecin. Ce sera ma dernière tentative; s'il ne peut rien, je suis décidé à disparaître... ce sera un soulagement pour moi... et aussi pour ma chère Gerda... après le premier chagrin passé. Je n'entraverai plus sa

vie, comme je le fais depuis longtemps. Dans mon cas, vivre serait une lâcheté. Regardez où j'en suis!...

Ce disant, il écarta sa chemise et découvrit les plus beaux seins de femme que j'aie jamais vus. J'en fus saisie et « réalisai » vraiment à cet instant tout ce qu'il venait de me dire.

Quand nous arrivâmes chez mon ami, le professeur W. ce fut moi qui servit d'interprète. Je dus lui expliquer, en allemand, la progression de la métamorphose d'Einar depuis l'origine. J'attendis dans une pièce voisine, pendant qu'il l'examinait. Il revint un quart d'heure plus tard, en proie à une agitation qui m'étonna chez un homme que je n'avais jamais vu qu'impassible.

— Savez-vous, chère amie, que vous m'avez amené un cas unique dans l'histoire de la science médicale, un cas attendu pendant toute une existence sans jamais le rencontrer : votre ami est le seul *véritable* hermaphrodite qui existe ou ait existé, car il a été vraiment homme, un homme chétif, débile, atrophié, mais un homme quand même, dans toute l'acception du terme. En général, les autres êtres, auxquels on donne ce nom, ne sont pas de réels hermaphrodites mais seulement des hommes affligés d'une hernie inguinale, qui retient leurs organes à l'intérieur du corps, en sorte qu'on peut les prendre pour des femmes. A la suite d'un choc physique, d'un accident ou de tout autre phénomène de ce genre, le sexe suspendu descend brusquement et occupe sa

place normale : la soi-disant femme devient alors un homme, mais, en réalité, elle l'a toujours été sans qu'on puisse le soupçonner, tandis que Wegener, lui, a été d'abord un homme et évolue actuellement vers le sexe féminin, ce qui est tout différent des cas d'hermaphrodisme ordinaires. Il représente donc le premier type parfait de l'androgyne. Actuellement, il a en lui les deux sexes et c'est le combat qui se livre entre eux qui martyrise ainsi ce pauvre être. Si l'on n'intervient pas, il succombera sous peu, que ce soit par la violence du conflit ou par sa propre main, car il est incapable de supporter longtemps ses atroces souffrances. Je ne vois qu'une issue : le débarrasser de ce qui reste de son premier sexe, et greffer aux ovaires — qu'il possède certainement — des ovaires neufs, en bon état, puis, plus tard, quand il sera capable de le supporter, faire une troisième et dernière opération, qui ouvrira une voie normale aux fonctions génitales. Je devine aisément les assiduités masculines dont votre ami a dû être harcelé, car les hermaphrodites ont une puissance de séduction sexuelle aiguë sur les hommes, à leur insu. Tout ceci vous fera comprendre une chose, qu'on ignore en général et qui cause tant d'injustices et de calomnies dans notre impitoyable société : beaucoup d'invertis sont des êtres qui possèdent un sexe masculin dans lequel se trouvent des ovaires, à la place des testicules. Il en est de même pour beaucoup de lesbiennes, qui ont des testicules à la place où devraient se trou-

ver leurs ovaires. Ces malheureux souffrent donc injustement du mépris et du dégoût publics, alors que leurs penchants sont — somme toute — normaux et non vicieux et pervers, comme on se plaît à le leur faire sentir.

Je prescrirai d'abord à votre ami un traitement, pour le préparer à surmonter l'épreuve qui l'attend. Vers le début de mars, je le préviendrai et il faudra qu'il vienne immédiatement à Berlin où mon collègue, le professeur G., pratiquera la première opération. Dès qu'il en sera remis, il viendra — ou plutôt *elle* viendra — à la Frauenklinik de Dresde, où je ferai la deuxième intervention, par laquelle s'affirmera son véritable sexe. Qu'il ait donc bon courage, en attendant; je suis d'ailleurs certain qu'il l'aura, car on ne peut que s'incliner devant sa vaillance. Puis, s'adressant à Einar lui-même : « Au revoir donc, cher monsieur, en attendant de pouvoir vous dire : Bonjour, chère mademoiselle! »

Ce fut un Einar transfiguré que je ramenai à sa femme! Je n'ai jamais vu pareil changement en si peu de temps. Le visage de mon ami avait passé de la plus déchirante angoisse à la plus parfaite sérénité, comme ces cieux qui, assombris par un orage, s'éclaircissent tout à coup, illuminés d'une rayonnante clarté.

Pendant les deux mois qui suivirent, le pauvre Bé, comme touché par la baguette d'un magicien, reprenait des forces morales et physiques; Gerda me redisait souvent sa joie et son soulagement.

Ce fut par un beau matin de mars que, seules toutes deux, selon son désir, nous l'accompagnâmes à la gare du Nord. Il s'installa dans son compartiment et, galant comme toujours, céda son coin réservé à une jeune femme, qui l'en remercia d'un sourire charmant. Son « Merci, monsieur » nous fit rire, nous savions que Bé portait pour la dernière fois son costume masculin, ce dont il n'avait cessé de se réjouir pendant le trajet en taxi. Gerda pensait avoir le temps de terminer une commande très importante et de rejoindre son mari avant l'intervention, mais elle dut partir précipitamment, dans la même semaine, avertie par dépêche que « tout s'était admirablement passé ». A peine arrivée à Berlin, Einar, examiné par Marcus Hirschfeld et quelques autres somnités berlinoises, avait subi, de la main du professeur G., l'ablation qui devait faire de lui une Lily définitive.

Gerda emportait du linge de femme, une robe de chambre rose et tout un arsenal de fards et de parfums : de quoi réjouir Lily et lui donner son véritable aspect féminin.

En arrivant à la clinique, la voyageuse fut tout d'abord frappée du changement de voix de son ex-mari. L'opération avait suffi pour en transformer le timbre et ce fut un joli soprano qui l'accueillit. L'opérée reposait pâle, mais radieuse, sur ses oreillers, après avoir supporté vaillamment les souffrances qui l'avaient délivrée — enfin! — de sa chrysalide tant détestée. Elle était choyée, gâtée,

entourée de fleurs, de prévenances. Les quelques amis scandinaves, qui se trouvaient à Berlin, venaient la voir quotidiennement. Elle était l'idole de la clinique, on n'y parlait que d'elle, de son courage, de sa douceur et de son aventure extraordinaire.

Gerda eut vite fait de farder sa chère fille, (car c'est ainsi qu'elle la considérait désormais), de la coiffer, de lui passer la chemise de nuit et la matinée de soie rose que j'avais depuis longtemps promises à Bé pour Lily et qu'elle lui apportait de ma part. On juge de la stupéfaction du professeur G. en pénétrant dans la chambre, ce soir même, lorsqu'il aperçut, à la place de son malade, une ravissante demoiselle toute pomponnée, parfumée et frisée pour le recevoir.

Les semaines qui suivirent furent pour la pauvre Lily un rêve enchanteur : pour sa première sortie, Gerda lui fit la surprise d'un beau manteau de fourrure et l'emmena ensuite dans les magasins, choisir tout ce qui manquait encore à son trousseau.

Comme il était convenu, j'eus les honneurs de la première lettre de Lily. L'écriture en était tellement différente que j'eus peine à croire, en la décachetant, qu'elle était écrite de sa main : à la place des épais jambages d'Einar, couraient sur le papier des traits élégants et légers, mais ce qui me surprit plus que tout, ce fut le style de Lily, virginal, sensible, délicat, un véritable style de jeune fille, et de jeune fille sentimentale : « *Berlin*. 10 *mars* 1930.

Chère et grande amie. Je suis si ravie de votre lettre et j'embrasse votre nom chéri. Je suis si heureuse mais tellement fatiguée qu'il m'est impossible d'écrire. L'opération a duré une heure et j'ai hurlé pendant des heures après (avec une voix claire comme celle d'Elisabeth Schumann, selon l'avis de mon superbe chirurgien). Bé a vécu et Lily est bientôt une fille avec son passeport en règle. Le printemps chante dans mon cœur et je pleure de bonheur et je suis sans peur devant toutes les douleurs qui m'attendent. Je vous adore. Lily.

P. S. — *Bé a fêté l'enterrement de sa vie de garçon.* »

Et encore, le 15 mars : « *Tout le monde me gâte ici et m'appelle Lily. Ils me font beaucoup de compliments surtout pour mes jambes. Ça me va très bien. Je ne serai certainement jamais une femme de tête. Ne trouvez-vous pas, chère Hélène, que je dois avoir des ongles roses, et pas rouges, pour la grande opération de Dresde? Maintenant je ne me retiens plus de montrer ma joie quand je me sens trop heureuse. Bé s'estompe de plus en plus et le professeur W. va lui porter le coup de grâce.* »

Quelques semaines plus tard, deux élégantes jeunes femmes débarquaient à la Frauenklinik de Dresde et se présentaient devant le professeur W.,

qui, ne connaissant pas encore Gerda et ayant quitté un Bé cadavérique et en veston, n'arrivait pas à identifier les séduisantes créatures qui se tenaient devant lui, en riant.

La *Frauenklinik* est une véritable ville contenant cinq cents lits et tous les perfectionnements modernes. Lily fut installée dans la plus belle chambre et, là encore, elle devint le point culminant de l'intérêt général. La seconde opération fut longue et grave. Elle en sortit très faible, mais très heureuse, car son cœur et sa nouvelle âme de jeune fille s'étaient donnés à son sauveur, à celui qui l'avait libérée d'une existence de martyr, pour lui ouvrir les portes dorées de la vie et de l'espérance.

Dresde, 7 *avril* 1930 : « *Toute ma vie ne suffira pas pour vous remercier de m'avoir envoyée chez cet homme extraordinaire, ce génie bienfaisant qui m'a donné une nouvelle vie. J'adore mon cher professeur W.... je l'aime, mais avec un mélange de respect, comme s'il était plutôt un dieu tout-puissant. Chère Hélène, vous comprenez votre petite Lily quand je vous dis que je n'ai jamais vu ses yeux, parce que je n'ai jamais osé le regarder. Je voudrais souvent lui dire quelque chose, mais je n'arrive jamais plus loin que de sourire bêtement et dire : « Oui, maître ». Je voudrais qu'il soit un pacha ou sultan pour être son esclave. Frauenklinik est un paradis terrestre! J'aime même mes souffrances ici. Voilà où j'en*

suis! J'ai une nouvelle paire d'ovaires qui se comportent comme des petits fauves dans mon ventre endolori. Ma chambre est la seule qui ait une grande glace, quand Il *me donnera le droit de me lever, je pourrai me mettre devant. Gerda veut faire* Son *portrait. Quel est donc ce pouvoir magique qui influence toutes celles qui l'approchent. Il y a une charmante jeune fille qui vient nettoyer dans ma chambre, qui m'a dit : « Je nettoie comme pour sauver ma vie, si jamais* Il *voyait un grain de poussière et s'il me faisait un reproche, j'en mourrais! » Hélène, Hélène, comme c'est fantastique, d'une vie qui s'en allait vers la terre et la fin, comme une récompense, il a créé une nouvelle vie débordante d'espérance, d'amour et de printemps. C'est l'œuvre d'un dieu! Quel déchirement, le jour où je devrai quitter cette clinique, dans sa forêt de bouleaux blancs. J'ai rêvé qu'*Il *continuerait de m'opérer jusqu'au moment où il ne* Lui *resterait que mon cœur tremblant entre* Ses *mains si douces et fines. Hélène, vous avez un cœur d'or que vous dépensez sans cesse pour le bonheur des autres. J'espère que vous ne regretterez jamais tout ce que vous avez fait pour votre petite Lily. Moi qui ai un peu peur de mes premiers pas dans la vie, je me sens protégée par votre amitié. »*

De son côté, le célèbre chirurgien se montrait touché par la douceur et le courage de sa petite malade et lui témoignait des sentiments quasi-pa-

ternels, auxquels venait s'ajouter l'intérêt professionnel pour ce cas passionnant entre tous. Le professeur W. avait de charmants égards pour Gerda, dont il appréciait la conduite admirable dans une situation aussi particulière. Il lui avait accordé le privilège de monter chez lui se reposer, ou peindre, dans son confortable living-room. En gage de reconnaissance pour tout ce qu'il avait fait, elle entreprit son portrait, en blouse blanche de chirurgien. Les infirmières et les servantes étaient aux petits soins pour l'opérée, afin de plaire au maître, qu'elles entouraient toutes d'une adoration craintive, mêlée de respect. Lui, se mouvait dans ces ondes d'amour et d'admiration féminine, comme un sultan dans son sérail; la dévotion de tout ce personnel était devenue une sorte d'extase religieuse.

Un après-midi, comme Lily faisait la sieste, étendue sur une chaise-longue, dans le parc de la clinique, une vieille dame s'approcha d'elle et engagea la conversation : « Comment allez-vous maintenant, petite madame? Vous me semblez avoir meilleure mine et vous serez bientôt tout à fait remise de votre accouchement. Ma fille, elle, commence à se lever. Et votre bébé, est-ce un garçon ou une fille? »

— L'un et l'autre, répondit Lily sans sourciller, le Bon Dieu m'a envoyé des jumeaux. »

Lily quitta la clinique et son cher seigneur avec regret et alla finir de se remettre dans les montagnes de la Saxe, en compagnie de Gerda.

« Il *nous a envoyées, pour quelques jours, dans* l'Erzgebirge, *entre la Saxe et la Bohême, mais il fait si froid ici que nous allons quitter ces lieux où nous grelottons, dans nos petites robes d'été.* »

Elles revinrent donc prendre congé du professeur et partirent pour Copenhague, y faire annuler leur mariage et mettre en règle les papiers de Lily. Celle-ci obtint du roi de Danemark la transformation de son nom de famille en celui d'*Elbe,* qu'elle avait choisi d'après le fleuve qui arrose Dresde, témoin de sa renaissance. Lily fit un long séjour dans sa famille, tremblant quand elle sortait, craignant d'être reconnue, redoutant aussi le moment où sa métamorphose serait signalée, la rendant ainsi la proie des journalistes, qui feraient d'elle un phénomène national. Elle ne voulait plus toucher une palette, ni quoi que ce fut pouvant lui rappeler Bé. Elle passait ses journées à coudre, à se regarder dans la glace, à broder, à se faire les ongles. Elle était devenue pudique à l'excès — alors que Bé se plaisait à raconter les anecdotes les plus grivoises — elle rougissait pour un rien et, contrairement à sa première incarnation (Einar était un parfait athée), était devenue d'une piété édifiante, d'un mysticisme intense. Son second frère, Holger, et sa belle-sœur, avec lesquels Bé s'était toujours bien entendu, furent envers Lily d'une bonté touchante et compréhensive et l'accueillirent de tout leur cœur. Exténuée par la tension morale de ces derniers mois et sachant sa petite Lily en

bonnes mains, Gerda céda aux instances de sa mère, qui voulait l'emmener se reposer en Italie, et partit avec elle pour Rome. Elles descendirent dans une pension de famille tenue par une Danoise, qu'elles connaissaient. Gerda eut là toutes les peines du monde à se distraire et à sortir avec ses amis italiens, car, depuis l'annulation du mariage, Mme Gottlieb, se croyant revenue au temps où sa fille était adolescente, ne lui laissait aucune liberté et veillait sur elle comme un dragon. La vieille dame, désirant connaître Pompéi, décida d'y aller passer, avec sa fille, une huitaine de jours. Constamment sous la tutelle maternelle, la jeune femme cherchait le moyen de s'en affranchir, pour pouvoir, enfin, se détendre. Le matin du retour, Gerda, désemparée, se promenait dans le vieux Naples, quand elle aperçut une petite église qui l'attirait mystérieusement. Elle y entra et, s'approchant de l'autel de la Vierge, elle la supplia de lui venir en aide, de la protéger et de guider sa vie vers un être loyal et bon, qui l'aimerait sincèrement et avec lequel elle pourrait partager le reste de son existence. Elle sortit soulagée et, le soir, dans le train qui les ramenait à Rome, elle prit la résolution de laisser sa mère retourner seule au Danemark et de prolonger son séjour en Italie. A la pension de famille, un volumineux courrier l'attendait. Comme elle se dirigeait vers le salon de l'hôtel pour le dépouiller, une silhouette masculine se leva pour la saluer. Elle reconnut un officier aviateur, qui lui avait été présenté, avant son

voyage à Naples. « Permettez-moi de déposer mes hommages à vos pieds, madame, et de vous exprimer ma joie de votre retour. Je craignais que vous ayez quitté définitivement Rome, et cette maison avait perdu son charme pendant votre absence. » Gerda répondit quelques mots et accepta une cigarette. Après cette première conversation, le capitaine Porta guettait chaque soir le retour de la jeune femme, et leur sympathie mutuelle s'accentuait de plus en plus. Le jour du départ de Mme Gottlieb, Gerda eut la surprise de trouver l'officier l'attendant à la sortie de la gare. « Je voulais m'assurer que vous me resteriez », lui dit-il d'une voix émue. Gagnée par la flamme de ce beau et sympathique garçon, elle consentit à l'écouter. Ils découvrirent qu'ils s'entendaient à merveille, avaient les mêmes goûts et, quand Fernando Porta lui demanda de devenir sa femme, elle accepta de tout son cœur, après lui avoir raconté son passé et l'aventure, si fantastique, qui l'avait assombri. « Vous m'êtes maintenant doublement chère, lui répondit-il, et une admiration pleine de respect se mêle à ma tendresse; Lily sera notre fille. Je comprends que vous ne veuillez pas l'abandonner. Elle aura toujours sa chambre chez nous, sa place à notre foyer. »

Quand Gerda nous apprit ses fiançailles, j'en éprouvai une grande joie. Elle recevait enfin la récompense qu'elle avait si bien méritée, le bonheur que je lui avais toujours souhaité. Pendant un court voyage à Rome, mon mari eut l'occasion de faire la connaissance de « Nando » et le trouva des

plus charmants. Il appartenait à l'une des meilleures familles livournaises et venait d'être nommé vice-consul à Marrakech. Il s'y rendit, au début de février, pour préparer l'installation tandis que Gerda retournait à Copenhague pour régler ses affaires, organiser son exposition de peinture et passer quelques semaines avec Lily. Elle voulut aussi, au cours de ce séjour, se convertir à la religion catholique, pour partager la foi de son futur mari. Elle le voulait surtout, par reconnaissance envers la Vierge, qui avait exaucé sa prière.

A son arrivée, Gerda fut touchée jusqu'au fond du cœur par la joie débordante avec laquelle Lily l'accueillit et accueillit aussi sa nouvelle félicité. Le temps passa vite et délicieusement, tandis que Gerda échafaudait mille projets d'avenir, que Lily écoutait avec un mélancolique ravissement : au début d'avril, Gerda rejoindrait son fiancé à Marrakech, où ils se marieraient aussitôt; dès les premiers jours de juin, Lily partirait pour Paris; elle passerait deux semaines chez nous, avant de s'embarquer pour le Maroc, où l'heureux couple l'attendrait. Le temps s'écoula rapidement et bientôt, vint le moment où un groupe d'amis accompagna Gerda à la gare. Elle était radieuse, malgré une ombre de regret, à la pensée de laisser derrière elle la pauvre Lily, mais ce n'était qu'une ombre, en effet, car ne devait-elle pas la rejoindre, et deux mois sont si vite passés, surtout quand on est heureux. Les deux femmes s'embrassèrent une dernière fois : « A bientôt, petite Lily, à bientôt, à

Marrakech! » « A bientôt, chère Gerda, à toujours! »

Un coup de sifflet, le train s'ébranle, les mouchoirs s'agitent; longtemps, Gerda suit des yeux la silhouette élancée de sa fille bien-aimée et, au moment où le train décrit une courbe qui la dérobe à sa vue, elle éprouve une angoisse soudaine et déchirante, un serrement de cœur, comme si elle voyait Lily pour la dernière fois!...

Avril, mai, juin... Je commençai à préparer l'arrivée de Lily. J'annonçai, avec ménagement, à ma petite fille, la mort de son ami Bé, qu'elle aimait tendrement. Je séchai ses larmes et tâchai de la calmer en lui annonçant que la sœur d'Einar, Lily, allait venir chez nous pour quelques jours et qu'elle ressemblait tant à son pauvre frère, qu'elle le remplacerait sûrement dans son affection, puis, j'écrivis à Lily de ne pas manquer de se mettre en grand deuil pour son arrivée.

Ayant ainsi enterré définitivement le pauvre Bé, je préparai la chambre de Lily. Pour flatter sa coquetterie, je fis mettre au lit des draps brodés, au mur une grande glace, puis, j'éparpillai mille petits riens : bonbons, colliers, parfums, rubans, destinés à lui faire plaisir. Je commandai ses fleurs préférées.

La veille du jour où elle devait arriver, quel ne furent pas notre étonnement et notre déception en recevant la lettre suivante : « *Ma très chère Hélène, je suis partie de Copenhague mercredi matin pour Paris. De Berlin, le soir, j'ai téléphoné à mon*

Idole, à Dresde. Puis je suis venue jeudi soir à Frauenklinik. *Une heure après,* il *avait décidé de m'opérer à nouveau. Je suis si fatiguée du traitement préparatoire que je subis, que je peux à peine écrire. Peut-être la surprise et un petit peu de peur y sont pour quelque chose, — car je sais que c'est très sérieux cette fois. Quand je dis que j'ai peur, c'est plutôt pour* lui, *qui est superbe de courage et qui n'épargne rien pour me rendre heureuse. Ainsi, je pourrai rester quelques mois auprès de* lui *et ça vaut toutes les douleurs du monde! Je vous prie donc de me pardonner si je ne viens pas tout de suite à Paris mais, devant* lui, *j'oublie tout. J'étais au Danemark, devenue une personne pas trop timide et, pendant quelques instants, j'ai pu* lui *parler librement; mais ça n'a pas duré, et il ne reste de moi qu'une petite chose humble devant ce grand maître adoré. Je suis déjà couchée et, quoiqu'il ne me l'ait pas dit, je sais que l'opération sera pour demain matin et qu'elle sera très compliquée. Même la mort me paraît douce ici où on garde toujours mon cœur, mais je comprends que la mort serait comme une trahison envers* lui. *Donc, voilà un petit retard légal de mon arrivée à Paris chez vous, chère amie mais, quand je viendrai, je serai à marier et qui sait si un beau jour je n'aurai pas aussi des enfants?* »

Gerda reçut une lettre dans le même esprit et non seulement elle en conçut une violente déception, mais encore, elle fut saisie, en la lisant, d'une légitime fureur. N'avait-elle pas recommandé mille

fois à Lily, lors de son séjour à Copenhague, de prendre au moins une année de repos, avant de se faire opérer à nouveau! Elle le lui avait fait jurer, redoutant que l'attraction que le professeur W. exerçait sur la malade, n'incitât celle-ci à désirer l'intervention chirurgicale, pour se retrouver plus tôt dans son sillage adoré. Avec cela, impossible d'agir, même par dépêche, car, d'après la date, Lily devait être sur la table d'opération au moment où Gerda lisait la lettre. En proie à un véritable désespoir, à la rage qu'on éprouve devant un fait accompli, elle ouvrit la porte de la chambre qu'elle avait préparée pour Lily, avec toute sa tendresse. En y entrant, malgré la chaleur torride qui régnait à Marrakech dans cette saison, elle fut pénétrée d'un froid glacial et il lui sembla que la pièce était plongée dans une lumière verdâtre; sous la blancheur de la moustiquaire, elle sentit la présence d'un mort. Elle recula, saisie d'un frisson et, son mari, survenu quelques instants plus tard, parvint difficilement à calmer ses craintes.

A Dresde, l'opération, comme toutes les opérations ou presque, avait bien réussi, mais la pauvre Lily souffrait comme une damnée et n'arrivait pas à reprendre des forces. Le professeur W. dut alors se rendre compte que l'organisme de sa malade ne résisterait pas à cette dernière épreuve et, se sentant impuissant à la sauver, il espaça de plus en plus ses visites. L'adoration passionnée de Lily pour son chirurgien était devenue son unique raison d'exister; aussi, privée de sa présence, ne s'ef-

força-t-elle plus de réagir et cessa-t-elle de lutter pour recouvrer la santé. Elle fut obsédée par la pensée de lui avoir servi uniquement de terrain d'expérience. Les vacances survenant, le professeur quitta la clinique pour prendre un repos rendu indispensable par le surmenage de sa profession; ce lui fut aussi un soulagement de ne plus sentir son cœur se serrer quand, pénétrant dans la chambre de Lily il se rendait compte que, malgré ce qu'elle avait supporté et ce que lui-même avait tenté, la pauvre créature était condamnée. Ce départ acheva de désespérer la malheureuse fille et d'augmenter en elle l'amertume d'avoir *servi de cobaye* à l'être qu'elle aimait plus que sa vie, et elle se laissa mourir.

Nous apprîmes tout cela par la suite, car la petite infirmière, qui avait soigné Lily jusqu'à la fin, raconta son calvaire à Gerda, quand celle-ci se rendit à Dresde, un an plus tard. Parmi ses affreuses souffrances physiques et morales, l'héroïque fille n'avait pensé qu'à une chose : que Gerda n'en sût rien et ne fût pas troublée dans son bonheur. Elle-même, au prix de quels efforts, lui cachait son véritable état, en lui écrivant des lettres pleines de joie et d'espoir de rapide guérison. Le Dr F., assistant du maître, homme plein de cœur et de pitié, avait fait ce qu'il avait pu pour adoucir les dernières semaines de la pauvre petite malade, venant la voir à tout instant, lui envoyant sa femme, qui égayait sa chambre de fleurs et lui apportait leur petit singe pour la distraire. Dans les derniers

jours d'août, sentant que son martyre allait bientôt prendre fin, Lily avait demandé le notaire pour rédiger son testament. Elle laissait le peu qu'elle possédait à Gerda. Elle demandait à sa petite infirmière de la bien parer après sa mort, coiffée et maquillée comme Mme Gerda aimait à le faire, et en souvenir d'elle.

> « *Quand je mourrai que l'on me mette,*
> *Avant de clouer mon cercueil,*
> *Un peu de rouge à la pommette,*
> *Un peu de noir au bord de l'œil.* »

Comme dans la « Coquetterie Posthume » de Théophile Gautier.

Elle avait même recommandé qu'on mit du vernis rose sur ses ongles.

Au début de septembre, elle écrivit péniblement à Gerda qu'elle allait beaucoup mieux et se faisait une joie de pouvoir, sous peu, les rejoindre, Nando et elle, à Marrakech. A moi-même, elle écrivit :

« *Je commence à me lever et pourrai bientôt faire quelques pas dans le jardin. Je pense avec bonheur au jour proche où je pourrai partir pour Paris et aux heureux moments que je passerai parmi vous tous, qui m'êtes si chers, à l'instant où je pourrai vous embrasser et vous dire toute ma gratitude d'avoir connu, grâce à votre intermédiaire, ma vraie vie, ma vie de femme. Soyez bénie pour cela, ma chère Hélène.* »

Malgré la défense formelle d'informer qui que ce fût, la petite infirmière avait écrit, en cachette, toute la vérité à Holger Wegener, le frère que Lily aimait tant. La fin était maintenant trop proche pour prévenir Gerda, tant le déclin avait été rapide. Ce fut, pour la mourante, une grande et dernière joie de revoir son frère. Elle se sentit en paix, entourée d'une réelle affection et s'éteignit doucement, sa main dans la sienne, la pensée au loin, au-delà de la mer, vers cette terre d'Afrique qu'elle ne devait pas connaître...

Sous une dalle de pierre blanche, qui porte pour toute inscription :

LILY ELBE

12 septembre 1931

reposent les restes de la petite Lily, mais son âme, pure et belle, contemple avec ravissement le bonheur de celle qu'elle a le plus chérie. C'est là sa récompense d'avoir tant souffert et d'avoir tant aimé.

***

Si — témoin si proche de cette histoire — j'ai tenu à en faire le récit exact, c'est pour anéantir tout ce qui a été publié sur cette pénible aventure. Dans une intention malsaine — ou burlesque — on a essayé d'avilir deux êtres d'élite, dont la

qualité d'âme et l'élévation de sentiments pourraient servir d'exemple à bien des humains, surtout à ceux qui les ont si injustement calomniés.

Je crois ainsi me rendre digne d'une mémoire qui m'est profondément chère et d'une amitié que je place parmi les plus belles que je possède.

A Gaby Vinant.

AZUR

Nous faisions un court séjour dans ce paradis enchanteur qu'est Capri. Le lendemain de notre arrivée, nous allions visiter traditionnellement la Grotte Bleue et attendions, au port de la Piccola Marina, le pêcheur et la barque que nous avions commandés la veille. En passant près de l'octroi, j'aperçus, affalé à terre, le plus adorable petit veau qu'on pût imaginer. Il était si jeune que le cordon ombilical pendait encore de son ventre. Il avait le poil lisse et argenté, de la couleur des chats persans « bleus »; ses immenses yeux, aux longs cils, regardaient, d'un air mélancolique, les gens qui passaient. Je le caressai et il me lécha la main. On m'appela à ce moment et nous nous embarquâmes, sur une mer transparente et presqu'aussi bleue que l'intérieur de la fameuse grotte. Le soleil brillait, le pêcheur chantait de vieux airs napolitains destinés spécialement aux étrangers; tout le monde

était gai et heureux. Seule, poursuivie par l'image du petit veau, je demeurais mélancolique! Nous arrivâmes à la grotte; on nous fit plier en deux pour y entrer; un jeune garçon nu se jeta dans les flots, et prit aussitôt l'aspect d'un poisson d'argent. Nous étions tous éblouis par cet effet magique, par cette atmosphère translucide, qui nous entourait, nous imprégnant d'un bleu transparent, impossible à définir. Mais, en levant les yeux vers la voûte de lapis-lazuli, je croyais voir, s'estompant sur ce fond d'azur, une petite silhouette grise avec de grands yeux suppliants! Au retour, je fus prise d'une impatience frénétique, je n'osais rien dire, mais je tremblais de ne plus retrouver le pauvre petit veau, j'étais saisie de panique à l'idée qu'il avait peut-être été emmené par son bourreau, et je voyais déjà un énorme couteau, plongé jusqu'à la garde dans sa gorge ruisselante de sang.

En arrivant à terre, j'appréhendais de lever les yeux, dans la crainte de ne plus apercevoir le pauvre petit animal. Dieu merci! il était là, haletant de soif et de chaleur, l'air plaintif et avachi. Je questionnai aussitôt le douanier; il me dit que le petit veau était la propriété d'un boucher, qui l'avait acheté à Sorrente, d'où on venait de le livrer, en barque. Il ne pouvait me donner d'autres indications. Toutefois, il ajouta que, sur le coup de midi, le commis du boucher viendrait prendre livraison de la bête et que je pourrai en savoir davantage. J'attendis donc, tout en mettant mon

protégé à l'ombre et en lui caressant, de temps en temps, la tête. A l'heure indiquée, un vieil homme parut, une corde à la main, signa un papier au douanier et s'approcha du veau pour attacher la corde à un gros mouchoir, plié en triangle, qu'il avait autour du cou. Il me dit que son patron était en tournée d'achats et qu'il devait rentrer à Capri à trois heures, je n'aurais alors qu'à me trouver là, pour tout arranger avec lui.

Je glissai deux lires dans la main de l'homme et il promit de m'annoncer au boucher et de lui demander de ne pas abattre le petit veau; puis, il emmena la pauvre bête, à pied, par un petit sentier poudreux, vers la hauteur, et je pris le funiculaire, pour rentrer déjeuner à l'hôtel.

Le temps me parut long jusqu'à trois heures. Mon mari m'accompagna à travers la petite ville, puis, sur la grand'route, jusqu'à la maison du boucher. Nous arrivâmes devant une grille en bois, derrière laquelle s'étendait un jardin tout fleuri; dans le fond, une petite maison, gaie et riante, peinte en vert et rose. Je n'aurais jamais cru qu'en un aussi joli et paisible endroit pussent se dérouler des scènes de meurtre et de sang. Je m'attendais à voir un gros homme à l'air cruel, aux bras musclés, aux veines saillantes, tandis que je fus accueillie par un joli garçon d'une trentaine d'années, à la physionomie sympathique, aux yeux caressants et aux dents éclatantes. Le petit veau, attaché à un poteau près de la porte du jardin, ignorant son sort, dormait paisiblement. Mon mari dit au

boucher : « Je désire acheter le veau, combien en demandez-vous ? » L'homme répondit qu'il avait fait venir l'animal de très loin, qu'il l'avait payé fort cher, et qu'il ne pourrait nous le céder à moins de 1.000 lires. Je m'écriai d'une voix éperdue que cette somme était exorbitante et qu'il me faudrait, par conséquent, abandonner le veau ; il commença à s'attendrir et baissa son prix de 200 lires. Je me lamentai plus encore et j'obtins un nouveau rabais. Nous en étions arrivés à 600 lires. J'éclatai en sanglots. Il s'attendrit tout à fait et dit qu'il laisserait le veau à trois cent lires, bien qu'y perdant, mais « il ne pouvait supporter de voir une femme pleurer à cause de lui ». Le marché fut conclu et on envoya deux enfants chercher un seau de lait pour réconforter *Azur* (c'est le nom que je lui avais donné) qui n'avait rien pris depuis l'aube. Nous dûmes attendre une bonne demi-heure, car les vaches sont rares à Capri et le lait difficile à obtenir par grandes quantités. Azur se jeta avidement dessus et le lapa jusqu'à la dernière goutte, en quelques secondes. Maintenant se posait le problème de son hébergement. Nous décidâmes d'aller d'abord à l'hôtel, prendre conseil du directeur, jeune homme très aimable et ne demandant qu'à rendre service. Nous hissâmes Azur entre nous dans une voiture et refîmes le chemin sous les regards sidérés de toute la population de l'île. Les passants s'arrêtaient et se retournaient à la vue de cet étrange équipage. Mon mari, assis d'un côté, tenait le veau par le cou,

tandis que moi, assise de l'autre, j'essayais de mon mieux de l'abriter avec mon ombrelle, tout en cachant mon visage aux yeux ébahis de tous ces braves gens.

Nous arrivâmes, enfin, devant l'hôtel et le directeur consentit à faire installer momentanément Azur sur la terrasse de notre chambre. Celle-ci se trouvait au dernier étage de l'hôtel! Trois petits grooms prirent le veau à bras le corps et le montèrent péniblement jusqu'à 3e étage. Je ne sais si ce fut compréhension ou épuisement, il se laissa faire sans se débattre et nous l'installâmes sur un lit de paille, sous un grand parasol de jardin, sur la petite terrasse qui longeait les chambres, et à laquelle on accédait par des portes-fenêtres. Restait le problème le plus angoissant à résoudre : nous devions quitter Capri le surlendemain et il nous fallait caser, définitivement, Azur. Le jeune directeur promit de s'informer et de chercher dans le pays un bon « home » pour mon veau; le soir à l'heure du dîner, il n'avait encore rien découvert. Nous avions aussi demandé à droite et à gauche, sans meilleur résultat. Après dîner, nous allâmes à l'hôtel Quisisana demander conseil à la duchesse de Camastra, femme au cœur d'or qui, je le savais, adorait les animaux et connaissait tout le monde à Capri. « Quel dommage que mon vieil ami, le docteur Axel Munthe, l'auteur de *l'Histoire de San-Michele,* ne soit pas ici en ce moment! il aurait certainement adopté votre Azur et l'aurait installé dans sa propriété d'Anacapri. Il est, mal-

heureusement, en Suède pour quelque temps encore, mais il me vient une idée! Votre cousin Alphonse, également absent, a loué la ferme attenante à sa villa, à de très brave gens qui, j'en suis sûre, ne demanderont pas mieux que de se charger de votre fils adoptif. Allez les voir demain matin, et vous verrez que tout s'arrangera pour le mieux. » Je rentrai à l'hôtel, l'esprit plus serein, après avoir remercié chaleureusement ma sage conseillère. Sous le ciel pur, constellé d'étoiles, Azur, paisible et abruti, ruminait son lait en silence. Mon mari et moi nous nous couchâmes; mais à peine allions-nous perdre conscience qu'un long mugissement nous fit sursauter. Azur avait froid et réclamait la douce chaleur maternelle dont on l'avait si cruellement frustré. Je tremblai d'effroi... Si les voisins allaient se plaindre! Ceux de droite, heureusement, étaient de placides Allemands dont les deux enfants avaient joué sur la terrasse avec le petit veau et l'avaient caressé; mais il y avait ceux de gauche, ceux du dessous, enfin toute une meute, qui pouvait soudain se dresser contre Azur et ses beuglements nocturnes. Une seule solution s'imposait : le rentrer dans la chambre, ce qui fut fait aussitôt. Enveloppé de tiédeur, Azur se tut, se vautra sur sa paille et s'endormit comme un ange. Deux fois dans la nuit, l'alerte recommença et, chaque fois, je me serrais, affolée, contre mon mari, qui se comparait à l'Enfant Jésus dans les bras de la Vierge, avec le bœuf à ses pieds : « Il ne manque

que l'âne », disait-il pour me taquiner; je crois que je l'aurais battu, si je n'avais eu, en l'occurrence, besoin de son appui. Le lendemain matin, nous commandâmes le premier déjeuner : un café complet pour mon mari, un thé simple pour moi et... dix litres de lait pour Azur. Il fut descendu ensuite au jardin, où les grooms passèrent leur matinée à jouer avec lui, au lieu de travailler; et tous les clients vinrent l'y admirer. Il commençait à se sentir Apis en personne et à prendre un petit air supérieur et avantageux. Aussitôt habillés, nous allâmes rendre visite aux fermiers, de la Villa Cercola, la famille Esposito. Celle-ci se composait de Michele, le mari, homme superbe d'une quarantaine d'années, d'une femme ridée comme la peau du lait, que je pris pour sa mère mais qui était, en réalité, son épouse, et d'un nombre incalculable d'enfants, de vingt-deux ans à deux mois, mélange de la progéniture du fermier et de celle de ses filles aînées. Le brave homme accepta, en souriant, ce nourrisson imprévu, et nous allâmes avec lui chercher Azur, qui fit la route à pied, gaillardement, entre les murs blancs couverts de fleurs et l'horizon féerique et scintillant de la Méditerranée. On le conduisit dans l'étable où il fut aussitôt adopté par une belle vache rousse, contre laquelle il se frotta tendrement. Je retournai, l'après-midi, lui faire mes adieux, mais je ne retrouvai plus notre Azur : ce fut la réincarnation du beau Brummel qui m'accueillit! Lavé, recuré, brossé, son poil luisait, ses petits sabots, frottés

d'huile, brillaient autant que son nez noir, et un mouchoir rouge entourait son cou, faisant ressortir la teinte de sa robe. Il se promenait, fier et solennel, sous un arbre, et le soleil, filtrant à travers le feuillage, transformait son pelage en celui d'une panthère argentée. La marquise Dusmet, femme du *podestà* de Capri, m'avait accompagnée avec ses deux petits garçons. Ils furent aussitôt les amis d'Azur et leur mère me promit, puisqu'ils étaient voisins, de les laisser souvent jouer avec lui et de m'en envoyer des nouvelles. Je quittai mon fils bovin, après avoir fait mille et une recommandations à son père nourricier; je me penchai pour le baiser, une dernière fois, au front, sur la petite étoile blanche qui en ornait le milieu. Une larme involontaire coula sur son museau humide, il passa sa langue sur mon visage et je partis. En me retournant, j'aperçus un regard tendre filtrer à travers ses longs cils. Le lendemain matin, je quittai Capri avec tristesse. Il me semblait qu'un fil invisible m'y attachait, qu'une parcelle de mon cœur y était restée. Je payai pendant un an la pension d'Azur. Fidèle à sa promesse, la marquise Dusmet m'envoyait de temps en temps des photographies du veau qui se développait et se transformait en taureau superbe. Le problème de son établissement recommençait, encore plus angoissant cette fois, car il est aisé, sinon facile, de trouver un domicile pour un petit veau mais non pour un énorme taureau. Esposito m'écrivit un jour : un paysan qui demeurait sur une des colli-

nes, proposait d'accueillir Azur; il possédait le seul taureau de Capri, et ce vétéran devenant trop vieux pour reproduire, il ne demandait pas mieux que de le remplacer par ce fougueux jeune homme. Michele, qui adorait Azur, m'assurant qu'il serait heureux et choyé, j'acceptai, et le déménagement se fit.

Depuis lors, dominant Capri, Azur règne sur son sérail, en sultan magnanime. Ses jours coulent heureux entre de tendres et somptueuses épouses. Pense-t-il quelquefois, quand son regard erre sur la mer bleue, du haut des falaises, à sa mère spirituelle, à celle qui lui sauva la vie et qui, elle, pense plus souvent à lui qu'elle n'ose l'avouer.



Quelques années plus tard, mon mari, de passage à Capri, prenait un apéritif au célèbre café Morgani, en compagnie d'un habitant de l'île, lorsqu'un groupe d'amis de ce dernier vint s'asseoir à leur table. On parla de l'île enchantée et de ses singularités. « Il y a beaucoup de « piqués » qui viennent ici, lui dit-on, ainsi, connaissez-vous, par hasard, l'histoire de la *Signora del vitello?* (la dame au veau). — Si je la connais, répondit mon mari épouvanté, « mais c'est ma femme! »... et il s'enfuit par le premier bateau.

BERCEUSE

Nous habitions, à cette époque, la maison de ma grand'mère, avenue de Tokio, au dernier étage, dominant la Seine. J'avais convié quelques intimes à dîner. Mon mari et moi ne mangeons jamais de potage et je me rappelai tout à coup, à sept heures et demie, que ces invités ne pouvaient s'en passer et que j'avais complètement oublié d'en commander. Pour réparer mon étourderie, je me précipitai à la cuisine, mais le cordon bleu qui la dirigeait leva les bras au ciel, comme un druide réclamant la pluie aux dieux récalcitrants, et s'écria qu'elle n'avait rien pour en faire et qu'à cette heure avancée, tout sera fermé. Je téléphonai alors au restaurant Francis, place de l'Alma, qui s'était montré plein de compassion à l'occasion d'autres détresses culinaires, mais il manquait lui-même de consommé ce soir-

là. Comment faire? Je me mis à inspecter la cuisine dans tous ses coins et finis par découvrir un pot de *Petite Marmite,* aux trois quarts vide. « Jamais ça ne sera assez, gémit la douce Jeanne, ça n'aura presque pas de goût! » Tout à coup, j'aperçus au fond d'un placard une petite boîte en fer-blanc, remplie de cubes marrons et je reconnus du Sédobrol Roche. « Tout s'arrange, Jeanne, vous allez faire un excellent potage avec du lait et le reste de la *Petite Marmite,* et vous y ajouterez trois de ces petits cubes, pour en corser le goût. — Bien, madame. » A huit heures nos invités arrivèrent : un camarade d'enfance avec sa mère et notre vieil ami, le peintre espagnol Rafaël de O. On se mit à table et le potage fit son apparition. Une violente odeur de céleri répandit aussitôt ses effluves dans la pièce. Les invités la humèrent avec délices, tandis que mon mari se félicitait d'avoir épousé une femme aussi ingénieuse, capable de sauver la situation au dernier moment. Quant à moi, je goûtai une légitime satisfaction, teintée de fatuité. « Quel délicieux potage vous nous donnez là, ma chère Hélène, il faut que j'en reprenne. — Moi aussi, excusez ma gourmandise, mais j'ai rarement goûté quelque chose d'aussi bon. Vous serez gentille de m'en donner la recette. » J'acceptai tous ces compliments avec dignité. Le repas terminé, nous passâmes au salon. Au bout d'un moment, la conversation devenant languissante, je proposai une partie de Mah-Jong. C'est à cet instant que je constatai

une certaine difficulté d'élocution chez l'ami d'enfance : « Excusez-moi, chère amie, je ne sais ce que j'éprouve, ce soir, mais j'ai légèrement sommeil. » Prise d'un doute terrible, j'insistai pour qu'il reprenne du café, mais en vain. Je tournai les yeux vers sa mère; le châle qu'elle tricotait gisait inerte sur ses genoux, les yeux mi-clos, elle luttait bravement. C'était César, vaincu par Morphée. Quant à mon ami Rafaël, étonnée qu'il ne réagît point à une demande de dragon vert, je haussai le ton; un faible ronflement me répondit. Je regardai mon mari; il avait soupçonné la vérité et se frottait les mains devant mon visage déconfit. Je courus à la cuisine : « Jeanne, qu'avez-vous mis dans le potage? » — « Exactement ce que madame m'a dit, d'ailleurs il devait être bon, car on a tout mangé; il n'en est par revenu une goutte. Je l'ai fait avec du lait, le restant de la *Petite Marmite* et j'ai ajouté quinze petits cubes. — Quinze, malheureuse! Mais je vous avais dit de n'en mettre que trois! — J'avais compris trois par personne, alors comme vous étiez cinq, avec les invités, j'en ai mis quinze. » Je retournai au salon. Un triple ronflement m'y accueillit. Inconscients du drame qui se déroulait, les invités dormaient paisiblement. Nous essayâmes de les appeler, de les secouer, peine perdue! Je songeai même, épouvantée, à recourir à la Faculté. Mon mari se tordait de rire! Je l'aurais giflé si je n'avais été gagnée moi-même par le fou rire.

Dix heures sonnèrent, puis la demie, puis onze

heures. Mon mari, pour m'exaspérer, s'était mis à fredonner : « Ah! ne t'éveille pas encore! » Onze heures et demie... Minuit. Finalement, Mme N. fit un léger mouvement. Mon cœur tressaillit d'espoir. Elle murmura, du fond de sa bergère : « Je ne sais ce qui m'arrive, je ne puis rester éveillée. Je crois qu'il est préférable que nous rentrions. » Je la pris au mot. A grand peine, nous la tirâmes de son fauteuil et nous secouâmes son fils comme une potion, tandis que le valet de chambre téléphonait pour un taxi. Le plus pénible fut de réveiller le cher Rafaël et de hisser le trio dans l'ascenseur, puis dans le taxi. Le valet de chambre s'installa à côté du chauffeur et accompagna mes victimes jusque chez elles, avec recommandation de ne les abandonner qu'une fois la porte cochère de leur domicile refermée sur elles.

Je passai une nuit agitée et hantée de remords. J'eus grand tort!... A neuf heures du matin, coup de téléphone de Mme N. : « Ma pauvre Hélène, qu'avez-vous dû penser de nous? Mon fils est tellement honteux, qu'il n'ose venir à l'appareil, et je réclame toute votre indulgence et celle d'Eric, pour notre conduite inexplicable d'hier soir. Jamais cela ne nous était encore arrivé, je vous assure. C'est un véritable mystère. Vous ne nous inviterez plus, et vous ferez bien. » A dix heures, arrivée d'un fleuriste avec azalée et billet : « Ma petite Hélène, pardonnez à votre vieil ami Rafaël! Je ne sais ce qui m'a pris. Je suis impardonnable! Ces fleurs vous apportent mes plus humbles

excuses, en attendant que je vienne vous les faire de vive voix. »

J'ai pardonné, avec une grandeur d'âme édifiante, mais le Sédobrol a été banni à jamais de mon armoire à pharmacie.

COMMENT LUIGI PIRANDELLO PERDIT LA FOI

L'auteur des *Six Personnages en quête d'auteur* naquit à Porto Empedocle, petit port de Sicile. Ses grands-parents s'étaient mariés à douze et quatorze ans, et avaient eu vingt-quatre enfants. Ils en auraient vraisemblablement eu davantage, si le prolifique aïeul ne s'était éteint à quarante-six ans.

Jusqu'à sa dixième année, le petit Luigi fut d'une édifiante piété. On le citait en exemple à ses camarades et il faisait l'orgueil de ses maîtres. La famille Pirandello, qui était la plus fortunée de l'endroit, se montrait très charitable envers l'Eglise et les déshérités.

Chaque printemps, le curé organisait une sorte de tombola pour les enfants de l'école. Le billet coûtait une lire; on y inscrivait son nom, puis on le jetait dans une urne. Le jour du tirage, entouré d'une foule de petits visages anxieux, le

curé plongeait sa main dans l'urne, en retirait un billet et lisait à haute voix le nom de l'heureux gagnant. L'unique lot consistait en une ravissante petite vierge de cire, au radieux visage. Cette statuette était exposée dans l'église, pendant la semaine qui précédait le tirage et tous les enfants venaient la regarder, l'admirer, lui apporter des fleurs, chacun espérant, dans son for intérieur, être celui qui, bientôt, en deviendrait l'heureux propriétaire. A l'issue de la loterie, une cérémonie avait lieu; c'était une belle procession où, musique en tête, la petite madone, suivie du clergé de la ville, était conduite jusqu'à la maison de l'enfant qui avait eu la chance de la gagner et qui, de ce fait, attirait sur son foyer la bénédiction céleste.

Le petit Luigi ayant été d'une sagesse et d'une application exemplaires, son père lui donna, en récompense, la somme de dix lires pour acquérir dix billets de la fameuse loterie.

Cet enfant au cœur d'or en distribua aussitôt neuf à des petits camarades pauvres, et n'en garda qu'un seul. Les jours passèrent; l'agitation des enfants grandissait; la veille du tirage, elle était à son comble. Un petit garçon, qui avait été absent pour cause de maladie, revint ce jour-là à l'école et, comme il semblait tout triste, pendant la récréation, le petit Pirandello lui en demanda la raison. Il répondit qu'il se sentait malheureux, parce que tous les autres garçons avaient des billets de loterie et qu'il était le seul à n'en point

avoir; sa mère ayant tout dépensé en médicaments, ne pouvait lui donner la lire nécessaire à l'achat d'un billet. Emu par la détresse de son petit camarade, le jeune Pirandello n'hésita pas à lui glisser immédiatement son billet dans la main. Il fut largement récompensé de son sacrifice par le sourire et la joie béate qui illuminèrent soudain le visage du petit Alfio.

Le lendemain, quand devant la foule assemblée de parents et d'enfants, le curé retira la main de l'urne, ce fut le nom de Luigi Pirandello qu'il lut candidement. Ignorant le geste altruiste de l'enfant et voulant récompenser son bon cœur, tout en faisant plaisir à une famille aussi généreuse envers la paroisse, le brave prêtre avait usé d'un subterfuge pour qu'il devînt le gagnant. Aussitôt le nom prononcé, tous les regards se portèrent vers la place qu'occupait le petit Luigi, quelques secondes auparavant. L'enfant avait disparu. On pensa qu'il avait couru chez lui, annoncer la bonne nouvelle à ses parents.

Aux sons de la musique, la procession, enveloppée d'un nuage d'encens, se mit en branle. En tête du cortège marchaient des petites filles tout de blanc vêtues et couronnées de fleurs. Les habitants sortaient sur le pas de leur porte et le nom de l'heureux gagnant volait de bouche en bouche. La théorie traversa ainsi toute la ville et arriva finalement devant la villa Pirandello. Tout fiers, les parents apparurent au balcon et aussitôt, un tonnerre de cris et une nuée d'applaudissements

partirent de la foule délirante. Mais c'est en vain qu'on chercha le héros de la fête, pour l'acclamer. On finit par le découvrir, dans un champ voisin. Il était en proie à une crise de nerfs qui se termina par des sanglots déchirants!

....

Quand Luigi Pirandello nous raconta cette anecdote de sa vie, il ajouta : « D'un parfait chrétien, cet incident a fait de moi un complet athée » Mon mari répliqua : « Vous vous trompez, cher maître, vous étiez déjà un athée inconscient. Si vous aviez été un vrai chrétien, vous eussiez cru à un miracle. »

A Madame la Duchesse de Broglie.

POUR EUX

Je ne puis terminer ce livre sans consacrer un chapitre à mes meilleurs amis, les animaux.

Chers frères supérieurs, j'ai contracté envers vous une immense dette de reconnaissance. N'est-ce pas vous qui, pendant les plus durs moments de ma vie, quand j'ai douté de l'amitié, n'est-ce pas vous qui, par votre tendresse, votre affection et votre fidélité, m'avez consolée et aidée à vivre. J'ai puisé l'espoir dans votre regard pur et sincère, la force, dans l'exemple de votre résignation.

Qu'y a-t-il de plus attendrissant que le regard d'un chien?

Plus il est bâtard et laid, plus son regard est émouvant. Peu lui importe que vous soyez bon ou méchant, intelligent ou sot, riche ou pauvre; il vous aime avec toute l'exclusivité d'un cœur qui ne cherche qu'à se donner, sans rien exiger en retour.

Et vous, les chats, que de choses ne découvre-t-on pas dans vos yeux, pareils à des gemmes splendides? Prunelles d'or des Persans, prunelles de turquoise des Siamois, prunelles de topaze ou d'émeraude des humbles chats de gouttières, vous êtes changeantes comme la mer profonde et vous reflétez vos âmes, pleines de sagesse, de dignité et de voluptueuse langueur.

On vous accuse d'indifférence et d'égoïsme. C'est injuste. Vous avez prouvé bien des fois que vous pouviez mourir par attachement, et, comme vos frères les chiens, refuser toute nourriture, quand on vous séparait de vos maîtres. Vous aussi pouvez sentir quand ils sont malheureux et ont besoin de vos caresses.

Chiens et chats, qui savez comprendre les humains, combien les hommes seraient plus heureux s'ils apprenaient à vous apprécier et vous pourriez apporter de réconfort à leur existence. Lamartine a dit : « Le monde animal est un océan de sympathie dont nous ne buvons qu'une goutte, quand nous pourrions en absorber des torrents. » En vérité, ceux qui ne connaissent pas les animaux sont à plaindre. Par ignorance, ou par crainte de la raillerie, ils passent à côté des plus belles amitiés qu'on puisse espérer en ce monde. Pauvres insensés, qui redoutez le ridicule, pensez à tous les grands hommes qui ont été fiers de donner leur affection aux animaux. Combien de saints, d'hommes de science, d'artistes et de poètes se sont entourés de ces humbles amis, les ont aimés

et exaltés dans leurs œuvres : Saint François d'Assise, saint Roch, saint Antoine, saint Jérôme, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, George Sand, Michelet, Taine, Casimir Delavigne, Nietzsche, Baudelaire, Poincaré, Zola, Saint-Saëns, Pierre Loti, Blasco Ibañez, Maurice Barrès, Maeterlinck, Anatole France, Claude Farrère, Courteline, Pierre Benoît, Romain Rolland, Barbusse, Francis Jammes, la comtesse de Noailles et Colette, pour n'en citer que quelques-uns.

L'amour des animaux devrait être cultivé dès l'âge le plus tendre; le pacte d'amitié que l'enfant scellerait avec les bêtes, la connaissance de leur nature et de leurs qualités, lui enseigneraient l'amour de ses semblables et les vertus, si rarement pratiquées par les hommes : désintéressement, fidélité, résignation, sincérité, reconnaissance, abnégation et pardon des offenses. L'animal ignore le vice et, que nous le voulions ou non, il nous est bien supérieur. L'animal est pur, l'homme est vil. On peut aisément s'en rendre compte en lisant les horreurs que les candidats vomissent les uns contre les autres, sur les affiches qui couvrent les murs, à la veille des élections.

Il suffit encore de penser au plaisir sadique que les êtres, dits humains, prennent à regarder un combat de boxe, une course de taureaux ou un combat de coqs, et d'évoquer les atrocités commises en temps de guerre et de révolution. On n'a qu'à songer à ce qui se passe dans les camps

de concentration, les prisons, les colonies pénitentiaires et les bagnes. Sans parler des enfants martyrs, qui sont une preuve de plus du degré d'ignominie auquel peut descendre l'espèce humaine. On peut aussi réfléchir à la haine qui sépare, ou dresse les uns contre les autres, les parents les plus unis, dès qu'une question d'intérêt ou d'héritage entre en jeu. On voit alors des êtres de la même chair, du même sang, qui ne s'étaient jamais quittés et professaient une immuable tendresse les uns envers les autres, se détester soudain et souhaiter leur mort réciproque, pour une question qui, souvent, ne dépasse pas quelques milliers de francs.

J'ai voulu prouver mon amour et ma gratitude aux animaux, en fondant, il y a quelques années, une œuvre qui a pour but de les protéger et de faire valoir leurs droits en France, pays qui a toujours été en tête de la civilisation, mais qui, pour la question animale, a un si grand retard sur les autres nations. Que ce soit dans les fourrières, aux abattoirs, dans les fourgons ou dans les campagnes, nulle part, en Europe, sauf en Espagne, les bêtes ne sont moins protégées que chez nous. Dès l'instant que le fait ne se passe pas sur la voie publique, on peut, sans encourir la moindre peine, torturer un animal de la façon la plus atroce. Car nous en sommes toujours à l'antique loi Grammont et, souvent encore, celle-ci n'est-elle point appliquée.

Nous devons la même protection aux bêtes qu'aux gens, je dirai même une protection plus

grande, puisque, du fait qu'elle ne peut s'exprimer, la bête mérite davantage notre compassion. La pitié ne doit s'arrêter que là ou cesse la souffrance. Et qui peut prouver qu'un animal blessé ou malade souffre moins qu'un être humain, atteint de la même affection, victime du même accident?

Dans son *Anthologie Zoophile,* le D[r] Germain Sée nous fait remarquer qu'il existe en France 40.000 œuvres d'assistance publique et privée pour les hommes et, qu'à Paris seulement, le budget de charité destiné aux humains, dépasse 400 millions par an.

Qui donc, en apprenant ces chiffres, oserait contester la si petite part de charité accordée aux animaux?

D'ailleurs, dans les pays d'Europe tels que l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, la Scandinavie, où la sociologie est bien plus avancée qu'en France, la protection des animaux n'en souffre pas. Quand on me fait une allusion à la misère humaine à secourir, avant la misère animale, je réplique par cette observation : « On a le devoir de soulager *toutes les souffrances,* sans distinction; est-ce parce que nous avons dans notre salon des tableaux aux murs, que nous devons supprimer notre piano et, si un plat de viande figure sur notre menu, est-ce une raison pour en écarter le légume? ou l'entremets? Quand j'entends les phrases clichés : « Au lieu de vous occuper des bêtes, vous feriez bien mieux de vous occuper des gens! » Ou encore :

« Quand il y a tant d'enfants qui souffrent, a-t-on idée de secourir les chiens! » Je sais très bien, que, mises à l'épreuve, ces mêmes personnes trouveraient invariablement une excuse, pour refuser de délier leur bourse, en faveur d'un homme ou d'un enfant. En voici la preuve :

Je connais un jeune couple, qui appartient au groupe restreint des êtres d'élite. Dans ce ménage, qui habite la banlieue, le mari est dessinateur de la Ville de Paris et la femme, professeur de violon. Tous deux consacrent la majeure partie de leur budget à faire du bien autour d'eux. Un jour, leur voisine, voyant la jeune femme recueillir un chien abandonné, s'écria qu'elle ferait « rudement mieux de s'apitoyer sur le sort des humains ». Comme par un fait exprès, le hasard voulut que le lendemain, un chômeur vint tomber d'inanition juste devant leurs portes. Attirées par les gémissements du pauvre homme, les deux femmes sortirent en même temps. Dès qu'elles eurent aperçu le malheureux, gisant à terre, la voisine rentra précipitamment et ferma sa porte, tandis que l'amie des bêtes aida l'homme à se relever, le conduisit chez elle, l'assit à sa table, où elle le fit déjeuner et ne le laissa repartir qu'avec une petite somme en poche et un gros paquet de provisions sous le bras.

Le cardinal Manning a dit fort justement : « Remplis ton devoir envers les animaux et sois sûr que tu rempliras toujours ton devoir à l'égard des hommes. »

N'oublions pas que c'est grâce aux animaux que

tant de sérums et de produits thérapeutiques ont été découverts, tant d'interventions chirurgicales mises au point, qui, par la suite, nous ont guéris ou sauvés, nous autres humains. L'homme a plus besoin de l'animal que l'animal n'a besoin de l'homme.

J'espère fermement qu'un jour viendra où l'on emploiera les condamnés à mort à servir la science expérimentale, à la place d'innocentes bêtes, qui n'ont commis aucun forfait. Les savants seraient ainsi en mesure d'étudier les réactions sur le même terrain que celui qui fait l'objet de leurs recherches, et, d'autre part, les criminels, en sauvant des vies humaines, rachèteraient moralement les existences qu'ils ont supprimées et pourraient, en cas de réussite, reconquérir le droit de vivre.

J'avoue que, bien souvent, ce sont les gens qui aiment les animaux avec une sensiblerie exagérée, qui leur font le plus de tort. J'en connais qui, par leurs excès, soulèvent une juste réprobation. C'est le cas d'une dame sud-américaine, multimillionnaire et folle des pékinois qui, un automne, avait loué tout un étage de l'un des plus grands hôtels de Paris. Elle s'y était installée, avec quarante de ces créatures, placées sous la surveillance de cinq valets de pied, uniquement occupés à les brosser, les parfumer, les sortir et les amuser. La direction, craignant l'indignation des autres clients, avait exigé que l'Argentine zoophile fît promener ses chéris successivement et par groupes de cinq, de

telle façon que, les rencontrant, on pût s'imaginer que c'étaient toujours les mêmes qu'on sortait. Leur nourriture, à base de sole et de blanc de poulet, représentait un revenu qui eût sauvé plusieurs familles indigentes. Cet état de choses coupable continua pendant des mois, et ainsi, l'automne fit place à l'hiver; puis le printemps fit éclore les bourgeons des arbres et, avec ces bourgeons, l'amour fleurit dans le cœur des petits pékinois. Comme leur tendre maîtresse n'eût pu admettre que ces joies leur fussent refusées, il en résulta bientôt... soixante-dix pensionnaires au lieu de quarante et la pauvre dame comprit, avec détresse, qu'elle ne pourrait plus se permettre d'étendre sa ménagerie et qu'il faudrait se séparer d'une partie de ses protégés. Elle choisit alors parmi ses amis ceux qui présentaient le plus de garanties et, après mille recommandations et deux mille larmes, elle confia ses chers-petits-enfants-bien-aimés à leurs nouveaux propriétaires.

Souhaitons que ces derniers leur aient donné une vie moins luxueuse mais plus normale, et probablement, plus heureuse.

Je me souviens de deux incidents survenus en plaçant des chiens de notre refuge :

A un fox à poils durs qui prenait des airs majestueux, j'avais donné le nom de *King*. Quand je le dis à sa nouvelle propriétaire — une fort gentille petite dame du quartier de l'Europe — elle s'exclama : « Mais, pourquoi lui donner un nom chi-

nois? Ce n'est ni un chow-chow, ni un pékinois; moi, je vais le débaptiser et je l'appelerai *Teddy.* »

Un docteur habitant la banlieue vint un jour chercher un chien. Il choisit un bas-rouge nommé *Taxi* et j'étais très fière de ce nom original. Une quinzaine de jours plus tard, le docteur étant venu au bureau de l'œuvre pour y remettre un don, selon l'usage, je lui demandai des nouvelles de son chien :

— Je suis enchanté de *Tommy,* me répondit-il, c'est le compagnon idéal, fidèle et obéissant.

Très froissée de ce changement d'appellation, je lui en montrai mon étonnement.

— Pendant une semaine, me répondit-il, je lui ai conservé son nom mais le premier jour que je l'ai emmené à Paris, trois taxis sont venus se ranger au bord du trottoir, quand je l'ai appelé. Quand ils ont su que je m'étais adressé à mon chien, ils m'ont abreuvé d'injures et sont repartis en me criant que ce n'était pas un nom pour un « klebs »; alors, prévoyant d'autres incidents du même genre, je me suis vu forcé de changer *Taxi* en *Tommy,* ce qui me plaît beaucoup moins.

A toutes les qualités que j'ai déjà énumérées et qui rendent les animaux supérieurs à nous, j'ajouterai un sens qu'ils possèdent et dont nous sommes dépourvus : le sens radiesthésique. Peut-être, nous-mêmes, l'avions-nous avant de devenir des *civilisés,* mais il n'en est pas moins certain que nous ne le possédons plus aujourd'hui.

Je pourrai vous citer des centaines d'exemples prouvant la présence de ce don chez les bêtes, don que l'on met, comme tant d'autres choses, sur le compte de l'instinct. Il est si facile d'attribuer tout ce que nous ne pouvons expliquer, à ce soi-disant instinct. Quelques petits faits, dont mes amis ou moi, avons été témoins, serviront à prouver ce que j'avance.

La Société Protectrice des Animaux d'une grande ville d'Italie avait recueilli un affreux petit chien jaune. Il était si laid qu'on l'avait nommé *Bruttino* et que personne ne voulait de lui. Il s'était attaché au directeur, et le suivait pas à pas. Finalement, comme Bruttino était bon chien de garde et aboyait au moindre bruit, un paysan le prit pour garder son poulailler et l'emporta à sa ferme, en camion.

Quel ne fut pas l'étonnement du directeur le surlendemain, en arrivant le matin, à son bureau, de trouver le pauvre petit Bruttino, étendu devant la porte. Il le crut mort, mais s'aperçut bientôt qu'il n'était qu'épuisé et respirait faiblement. Il le réchauffa, le ranima et bientôt, le petit animal revint à la vie et essaya de manifester sa joie d'être de retour, dans cet endroit où l'on avait été bon pour lui. On dut le soigner sérieusement, car la malheureuse bête avait traversé deux rivières et parcouru plus de 30 kilomètres, pour rejoindre son bienfaiteur. Inutile d'ajouter que, de ce jour, Bruttino fut gardé à la Société et devint la mascotte de l'œuvre.

Le même cas, plus extraordinaire encore, se produisit avec un caniche noir que possédait Victor Hugo et auquel il tenait énormément. Lors de son voyage en Russie, le grand poète en fit cependant cadeau, la veille de son retour en France, à un ami qui lui avait rendu de grands services et désirait beaucoup ce chien. Trois mois plus tard, Victor Hugo entend gratter à sa porte. Il ouvre, et se trouve en face d'un animal squelettique, couvert de boue et de plaies, qu'il reconnaît pour son fidèle compagnon. Il ne sut jamais comment le pauvre caniche avait accompli ce long et périlleux voyage, en surmontant le froid, la fatigue et la faim. Le grand homme ne s'en sépara plus jamais et cette preuve de fidélité merveilleuse accrut encore son amour pour les animaux.

Un de mes amis d'enfance, qui vivait aux Açores, chez ses grands-parents, avait un superbe chien de berger portugais nommé *Funchal*. Un jour, après le déjeuner, alors qu'on prenait le café au salon, Funchal commença à s'agiter et à gémir, en allant et venant du salon au jardin. On le somma de se taire, mais il ne voulut rien entendre et montra clairement qu'il désirait qu'on le suivît. Il finit même par tirer mon ami et ses grands-parents par leurs vêtements, pour les forcer à sortir. Dès qu'il eut obtenu ce qu'il voulait, il se mit à japper joyeusement. Quelques instants plus tard, un tremblement de terre détruisit l'aile de la maison où se trouvait le salon.

J'ai la conviction que certains chiens, à l'intelli-

gence particulièrement développée, comprennent tout ce que nous disons et que, s'ils ne se mêlent pas à notre conversation, c'est uniquement la conformation de leur mâchoire qui les en empêche.

Le Dr M., à Salies-de-Béarn, avait un chien roux, cocktail de plusieurs races qui, par son intelligence remarquable, était devenu une véritable personnalité dans la ville d'eau. Ce génie, qui répondait au nom de *Bobby,* nourrissait une tendresse particulière pour une amie de sa maîtresse. Dès qu'il l'apercevait dans la rue, il accourait vers elle, pour recevoir une caresse et le biscuit qu'elle emportait toujours dans son sac à main à son intention. Un jour, il survint, entre les deux dames, une discussion qui se termina par une brouille. A dater de ce moment, Bobby battit froid à son ancienne amie, faisant semblant de ne pas la reconnaître quand il la croisait et de ne pas l'entendre, lorsqu'elle l'appelait. Peu après, les deux dames se réconcilièrent; Bobby reprit aussitôt ses relations amicales. Un matin, Mme M. partit faire des courses en compagnie du chien. Elle désirait un certain tissu, qu'elle ne trouva dans aucun des deux principaux magasins de l'endroit. Le patron de la seconde boutique lui conseilla d'aller chez une mercière, dont il lui donna l'adresse. Comme Mme M. allait se remettre en route, une de ses parentes entra et la retint quelques instants. Ne voyant plus Bobby, Mme M. pensa que, las de l'attendre, il était rentré à la maison. Elle alla donc seule à la mercerie et fut stupéfaite d'y trou-

ver son chien, qui l'attendait tranquillement devant la porte.

Bobby s'était pris d'affection pour *Clémentine,* une poule noire, avec laquelle il jouait et se promenait au jardin. Mme M. avait recommandé à la fermière de ne jamais sacrifier cette poule, mais celle-ci, s'étant mise à manger ses œufs, la paysanne exaspérée oublia la recommandation de sa patronne et tua la volaille, qu'on servit au déjeuner. D'ordinaire, Bobby appréciait le poulet et se jetait sur sa pâtée, quand elle en contenait; mais, ce jour-là, après l'avoir flairée, il refusa d'y toucher et se mit à trembler en gémissant. Depuis lors, chaque fois qu'on mentionnait Clémentine devant lui, il se remettait à trembler et venait cacher sa tête sur les genoux de sa maîtresse. Quand Bobby mourut, ce fut un véritable deuil régional et toute la petite ville prit part au chagrin de ses maîtres.

Voici encore trois petites histoires qui démontreront l'intelligence ou la reconnaissance des chiens :

Une de mes cousines, dont le mari, diplomate, était en poste à Constantinople, se lia avec le consul de Grande-Bretagne, qui, à l'exemple de presque tous les Anglais, aimait et comprenait les bêtes. Il lui raconta qu'un soir, il avait trouvé, non loin de sa porte, un chien blessé. Apitoyé par l'animal, il l'avait pansé et gardé chez lui toute une semaine. Au bout de ce temps, le chien guéri avait repris la clef des champs, ou plutôt la clef des rues. Quelques semaines passèrent; sir X.

n'avait plus revu l'animal, lorsqu'un soir, il entendit pleurer à sa porte, c'était le chien reconnaissant qui lui amenait un camarade blessé à la patte, pour le faire soigner comme lui.

Il y a quelques années, par un glacial matin d'hiver, place Péreire, une blanchisseuse aperçut, couché dans la neige, un chien grelottant, qui paraissait affamé. On lui dit que la pauvre bête errait dans le voisinage depuis deux ou trois jours. Elle en fut tout émue, recueillit ce chien et le remit en bon état; mais, comme elle en avait déjà deux autres, elle le donna à un cordonnier, demeurant non loin de là. Depuis ce jour, chaque matin, dès l'ouverture de la boutique, l'animal reconnaissant file comme une flèche à travers la place, rentre dans la blanchisserie, pose ses pattes sur les épaules de la blanchisseuse, lui lèche le visage, puis, retraverse la place et rentre chez son maître.

Une de mes amies, Mme T., qui habite Lisbonne, possède une chienne de chasse nommée *Dolly,* douée d'une vive intelligence. Un jour, la femme de chambre apporta à mon amie, un tout jeune pigeon qu'elle venait de trouver. Mme T. le prit dans le creux de ses mains et, ne pensant plus à l'instinct de la race de Dolly, appela sa chienne, pour le lui montrer. Celle-ci, se précipita sur l'oiseau et mon amie n'eut que le temps de refermer les mains pour le sauver. Mais Dolly, dans son élan instinctif, avait mordu jusqu'au sang sa maîtresse bien-aimée. La pauvre chienne, devant les conséquences de son acte inconscient, se mit à

pousser des gémissements et, allant décrocher elle-même le fouet avec lequel son maître avait l'habitude de la corriger, vint le déposer devant lui. Les jours suivants, chaque fois que Dolly apercevait la marque de ses dents, sur les mains de sa maîtresse, elle se remettait à pleurer, lamentablement.

Je vais vous raconter à présent des histoires sur mes propres animaux. J'avais rapporté d'un voyage à Vienne, une petite chienne bull française, de couleur caille, extrêmement belle. Les chiennes de cette race ont parfois des accouchements fort difficiles, à cause de la grosseur de la tête des petits. Je ne tenais donc pas beaucoup à marier *Marguerite* mais une amie, propriétaire d'un superbe petit bull bringé, insista tellement que je finis par céder. *Marguerite du Moulin-Rouge* épousa donc *Arthur du Pré-aux-Clercs*.

Sa grossesse fut excellente, mais elle eut des couches affreuses, au cours desquelles, je craignis de la perdre. En mettant bas, elle fut prise d'une syncope. On dût lui extraire un des petits, par lambeaux, et les deux autres naquirent chez le vétérinaire qui l'avait emportée à sa clinique : ils y moururent le lendemain. La pauvre chienne eut d'autant plus de peine à se remettre qu'à son état précaire, s'ajoutait la douleur d'avoir perdu ses petits. Mère d'une tendresse émouvante, elle les cherchait sans cesse et finit par s'imaginer que la boule d'eau chaude qu'on avait placée contre elle, était un de ses chiots. Elle défendait à qui que ce soit d'y toucher et ne cessait de

la lécher tendrement, la transportant partout où elle allait, jusqu'à ce que cet objet fut réduit à l'état de loque informe.

Marguerite détestait les chats et cette bête, d'ordinaire si douce et affectueuse, se transformait en une véritable furie, dès qu'elle en apercevait un. Aussi, fut-ce par une réception soignée qu'elle accueillit Hortense, le jour où celle-ci fit son entrée solennelle, dans notre maison.

Au cours d'un déjeuner d'affaires, dans un petit restaurant de la rue Lafayette, mon mari avait admiré un chaton d'environ six semaines, jouant avec sa mère :

— Quelle jolie petite bête vous avez là!

— Nous allons justement la noyer demain dans la Seine, lui répondit, avec un suave sourire, la patronne, perchée derrière son comptoir. Nous l'avions gardée pour le lait de la mère seulement, mais, à présent, nous n'avons plus besoin d'elle.

Une heure plus tard, mon mari déposait une petite boule poilue sur mes genoux et, depuis lors, Hortense fut adoptée et adorée par tous les habitants de la maison, sauf par Marguerite, à laquelle elle rendait bien son aversion. Ces deux bêtes, dont la jalousie augmentait avec l'âge, ne pouvaient se voir sans se jeter l'une sur l'autre. J'évitais soigneusement ces rencontres, craignant qu'Hortense n'arrachât les yeux de Marguerite et que Marguerite n'étranglât Hortense. Celle-ci, devenue une superbe chatte angora *écaille de tortue,* fit la connaissance d'un siamois voisin, auquel elle

donna son cœur et je m'aperçus que bientôt j'allais devenir grand'mère.

Je redoublai alors de vigilance, sachant que souvent, des chiennes et des chattes, qui jusqu'alors s'entendaient bien, deviennent ennemies acharnées dès que leur naissent des petits. Je prévoyais une haine bien plus violente entre ces deux bêtes qui, déjà, se détestaient. Je recommandai donc, sitôt les deux bébés d'Hortense venus au monde, que, sous aucun prétexte, on ne laissât Marguerite pénétrer à l'étage supérieur, où se trouvait ma chambre et la jeune accouchée, dans sa corbeille. Le lendemain de la naissance des chatons, j'étais dans mon bain, quand, à mon effroi, je reconnus les ronflements de Marguerite, dans ma chambre. Tremblante, je me précipitai, certaine de trouver une horrible scène de carnage et restai clouée sur place devant un spectacle surprenant : Hortense, calme et souriante, était installée dans sa corbeille, ayant à son côté Marguerite, qui léchait maternellement les petits chats. Depuis ce jour, une amitié indissoluble unit les deux adversaires et la jeune mère ne s'éloignait de ses petits que si son ancienne ennemie venait la remplacer. Ceci m'affermit encore davantage, dans ma conviction que les animaux se parlent entre eux. Marguerite avait certainement fait comprendre à Hortense qu'elle avait perdu ses petits, elle l'avait suppliée d'oublier les rancunes passées et de lui permettre de s'occuper de ses chatons.

Les chats sont plus personnels que les chiens,

ils choisissent leurs amitiés et leurs sympathies et ne se donnent pas automatiquement, comme le font ces derniers. J'avais recueilli une jeune chatte siamoise d'une maigreur étique. Boiteuse, le dos complètement pelé, elle avait besoin de soins minutieux. Pendant cinq jours, elle se terra sous un meuble, sans en vouloir sortir, refusant toute nourriture. Peu à peu, elle quitta sa cachette et se laissa approcher. Quand, un mois plus tard, mon mari revint des Etats-Unis, elle était transformée, son poil avait repoussé brillant et lustré et rien, sauf une légère claudication, ne rappelait le piteux état dans lequel je l'avais trouvée.

Parce qu'elle était belle et boiteuse, mon mari la nomma *Louise,* en souvenir de Mlle de Lavallière. Bien que ce fut moi qui l'eût soignée, la chatte se prit d'une véritable adoration pour mon mari et ne fit plus attention à moi, que lorsqu'il était absent. Je suis passée au second plan et la belle Louise, qui maintenant ne boite plus, fait l'admiration générale, par son attachement passionné pour son maître. Dès qu'il sort, elle se poste à la fenêtre et y guette son retour; quand la température le permet, c'est au coin de la terrasse qu'elle l'attend, gargouille vivante à l'oreille tendue. Cinq ou six minutes avant qu'il paraisse, alors qu'elle ne peut encore flairer quoi que ce soit ou entendre son pas, elle se met à pousser de petits cris de joie, annonçant son retour. Puis, dès qu'elle l'aperçoit au tournant de la rue, elle quitte son poste d'observation et court l'accueillir à la porte

du hall, où, le soir, son petit visage égyptien fait, à travers la vitre sombre, un triangle de velours, éclairé de deux rubis. Si une porte malveillante la sépare de son bien-aimé, elle a tôt fait de s'élancer sur la poignée et de l'ouvrir, avec la souplesse précise d'un acrobate.

Louise ne veut accoucher que dans notre lit, avec son maître à ses côtés. Dès qu'elle sent les premières douleurs, elle ne le quitte plus, et, si cela se passe dans la journée, et qu'il fait mine de sortir elle s'agrippe à lui de toutes ses forces, en poussant des gémissements dignes d'émouvoir la pyramide de Chéops. Puis, elle se met devant la porte, pour lui barrer le passage. Dès qu'elle le voit rebrousser chemin, elle se calme et saute sur le lit, d'où elle l'appelle. Mon mari est obligé de décommander ses rendez-vous, de se mettre en pyjama et de se coucher, avec Louise dans ses bras. Elle se tait, alors, et ne permet à son maître de la quitter qu'une fois la cérémonie terminée, et tous les petits nés.

Un jour, une amie affolée, vint me demander secours. Sa chienne bull venait de mourir en mettant bas. Seul, un petit vivait, qu'elle tenait à élever en souvenir de la mère, et elle était à la recherche d'une chienne pour le nourrir, car le nouveau-né ne supportait pas le biberon. Prise au dépourvu, je lui répondis que je ne pouvais, ainsi, à l'improviste, trouver ce qu'elle me demandait. Mais, pour gagner du temps, nous pouvions essayer de voir si Louise, — qui justement allaitait ses trois

petits, — accepterait de donner les seins, temporairement, au petit orphelin. La brave bête consentit aussitôt et c'est ainsi qu'elle nourrit pendant deux jours un petit bull-dog et lui sauva la vie.

Mon grand-père maternel avait l'habitude de dire : « Quand je mourrai, je veux aller en enfer, parce que toutes les jolies femmes y seront. »

Moi, tout au contraire, j'espère atteindre le paradis, parce que je suis certaine, à l'avance, d'y retrouver toutes les bêtes que j'ai aimées.

FIN

Florence,
2/V/62